

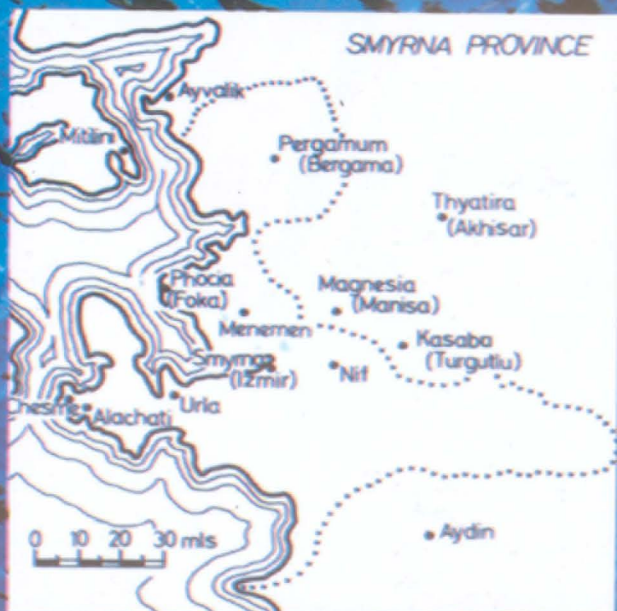


Հարգելի՛ ընթերցող.

ԵՊՀ հրատարակչությունը, չհետապնդելով որևէ եկամուտ, ԵՊՀ հայագիտական հետազոտությունների ինստիտուտի համացանցային կայքերում ներկայացնում է իր հայագիտական հրատարակությունները: Գիրքը այլ համացանցային կայքերում տեղադրելու համար պետք է ստանալ հրատարակչության համապատասխան թույլտվությունը և նշել անհրաժեշտ տվյալները:

VAROUJEAN POGHOSYAN

# LE DÉSASTRE DE SMYRNE DE 1922



THE UNIVERSITY OF TEXAS AT AUSTIN  
LIBRARY

UNIVERSITY OF TEXAS AT AUSTIN

THE UNIVERSITY OF TEXAS AT AUSTIN

UNIVERSITY OF TEXAS AT AUSTIN

UNIVERSITY OF TEXAS AT AUSTIN



UNIVERSITY OF TEXAS AT AUSTIN  
LIBRARY

ԵՐԵՎԱՆԻ ՊԵՏԱԿԱՆ ՀԱՄԱԼՍԱՐԱՆ  
ՀԱՅԱԳԻՏԱԿԱՆ ՀԵՏԱԶՈՏՈՒԹՅՈՒՆՆԵՐԻ ԻՆՏԻՏՈՒՏ

ՎԱՐՈՒԺԱՆ ՊՈՂՈՍՅԱՆ

## 1922 Թ. ԶՄՅՈՒՌՆԻԱՅԻ ԱՂԵՏԸ

(ՓԱՍՏԱԹՂԹԵՐԻ ԺՈՂՈՎԱԾՈՒ)

Աշխատասիրությանը՝ Վարուժան Պողոսյանի



ԵՐԵՎԱՆ  
ԵՊՀ ՀՐԱՏԱՐԱԿՉՈՒԹՅՈՒՆ  
2011

UNIVERSITÉ D'ÉTAT D'EREVAN  
INSTITUT DES ÉTUDES ARMÉNOLOGIQUES

VAROUJEAN POGHOSYAN

## LE DÉSASTRE DE SMYRNE DE 1922

(RECUEIL DE DOCUMENTS)

*Documents réunis et présentés par  
Varoujean Poghosyan*

(ԵՍ ԶԻ) ԴՁ ԴԵԲ  
(ԲՏ) Ե.ԵՆ ՔՍԲ

EREVAN  
ÉDITIONS DE L'UNIVERSITÉ D'ÉTAT D'EREVAN  
2011



ՀՏԴ 941 (479.25)

ԳՄԴ 63.3 (23)

Պ 797

**Պողոսյան Վարուժան**

Պ 797

1922 թ. Չմյուռնիայի աղետը: Փաստաթղթերի ժող. / Վարուժան Պողոսյան: ԵՊՀ, Հայագիտ. հետազոտ. ինստիտուտ.- Եր.: ԵՊՀ հրատ., 2011. 140 էջ + 16 էջ ներդիր:

**Varoujean Poghosyan**

Le désastre de Smyrne de 1922 (recueil de documents) / V. Poghosyan. - Erevan : Éditions de l'Université d'État d'Erevan, 2011.- 140 p. + 16 p. d'illustrations.

Le recueil de documents comprend les témoignages des contemporains sur les massacres des chrétiens de Smyrne perpétrés par les kémalistes en septembre 1922. Dans la première partie, des extraits des mémoires de témoins oculaires sont réunis, ainsi que ceux de brochures sorties de la plume des contemporains. L'auteur s'est limité à la reproduction dans la deuxième partie des articles de la presse européenne déjà publiés dans le recueil de Lysimachos Géconomos *The Martyrdom of Smyrna and Eastern Christendom* (London, 1922).

ՀՏԴ 941 (479.25)

ԳՄԴ 63.3 (23)

ISBN 978-5-8084-1466-2

© Poghosyan Varoujean, 2011

© Éditions de l'Université d'État d'Erevan, 2011

One of the keenest impressions which I brought away with me from Smyrna was a feeling of shame that I belonged to the human race.

L'une des impressions les plus fortes que j'ai gardées de Smyrne, après l'avoir quittée, a été ma honte d'appartenir à la race humaine.

*George Horton*

## AVANT-PROPOS

Le nationalisme des kéralistes ne cédait en rien par sa rigueur à celui des représentants de l'Ancien régime et des Jeunes-Turcs. Les kéralistes, entraînés par Mustapha Kemal, chef du mouvement nationaliste, qui est entré dans l'histoire sous le surnom d'Atatürk (le père des Turcs), ont continué à l'égard du peuple arménien, à la limite des années 1910-1920, la politique de leurs prédécesseurs qui avaient organisé et perpétré le génocide des Arméniens depuis les années 1890. Certes, en exterminant obstinément les Arméniens hors de l'Empire ottoman, surtout sur le territoire de la première République Arménienne<sup>1</sup>, ils poursuivaient également le but d'écraser l'État arménien indépendant<sup>2</sup>. Mais, résolu à achever l'œuvre sanglante d'Abdülhamid II, le *sultan rouge*, et celle des Jeunes-Turcs, Mustapha Kemal envisageait aussi d'exterminer les Arméniens rescapés des précédents massacres sur tout le territoire de la Turquie.

Les Arméniens, échappés par miracle à l'extermination dans les années 1890-1910 et dispersés sur le territoire de l'Empire, n'ont pas été livrés à l'oubli par les kéralistes. Comme le nombre des rescapés arméniens après l'écroulement du régime des Jeunes-Turcs était plus au moins important, surtout en Cilicie, cette région a attiré l'attention des kéralistes en premier lieu. Lors des massacres de Marache en 1920, à peu près 16.000 Arméniens ont péri<sup>3</sup>.

On sait bien que le processus génocidaire des Arméniens dans les années 1920 avait présenté des traits particuliers dont je viens de mentionner quelques-uns. Or, l'envergure du raz de marée des massacres organisés par Mustapha Kemal, ayant englobé, outre les Arméniens, beaucoup d'autres minorités chrétiennes, était également propre aux mas-

<sup>1</sup> Ils ont exterminé en 1920-1921 en Arménie Orientale 198.000 Arméniens. Voir L'Encyclopédie historique soviétique. Moscou. 1961. T. 1. P. 753 (en russe).

<sup>2</sup> Ghazaryan H. Les traités de Moscou et de Kars de 1921 et leur rôle tragique dans les destinées du peuple arménien. Erevan. 2010. P. 179-181 (en arménien); Saffaryan R. Ottoman Empire: the Genesis of the Program of Genocide (1876-1920). Yerevan. 2011. P. 142.

<sup>3</sup> Les massacres des Arméniens de Marache en 1920 (recueil de documents). Documents réunis et présentés par Varoujean Poghosyan. Erevan. 2010.

sacres précédents. Cela prouve qu'il s'agissait vraiment d'un État génocidaire en général. La continuité de cette politique néfaste dans les années 1920 envers les débris des peuples chrétiens habitant toujours l'Empire, on va le voir, a été conditionnée aussi par le désir des kémalistes de créer un État national indépendant, ce qu'ils ont réussi à faire en 1923.

Le massacre des chrétiens de Smyrne n'a pas été à ce jour étudié en profondeur<sup>4</sup>. Par ailleurs, lors de cet événement les habitants chrétiens de cette ville pittoresque et littorale ont été exterminés de la manière la plus féroce par les hordes de Mustapha Kemal. Quelques-uns des contemporains étrangers ont comparé la tragédie des chrétiens de Smyrne aux scènes de l'*Enfer* de Dante. George Horton, consul général américain de l'époque à Smyrne, témoin oculaire des massacres de chrétiens, les a qualifiés d'une « tragédie de Dante » qui aurait peu de parallèles dans l'histoire<sup>5</sup>. R. Puaux a noté à juste titre que le drame de Smyrne avait été « une honteuse page de plus dans l'histoire de la Turquie »<sup>6</sup>.

Smyrne se distinguait à cette époque par une population hétérogène ; à l'exception des Turcs un nombre considérable de Grecs, d'Arméniens, de Juifs et d'autres ethnies y habitaient aussi, concentrés essentiellement dans leurs quartiers. Lors de ces massacres, qui ont suivi l'entrée des troupes turques à Smyrne en résultat du retrait de l'armée grecque, les kémalistes ont éliminé presque toute la population chrétienne de la ville, à savoir essentiellement les Grecs et les Arméniens. Leur œuvre à Smyrne a été achevée par l'effroyable incendie, également organisé par les massacreurs, dont les quartiers des chrétiens sont devenus complètement la proie. Il est certainement impossible de préciser le nombre exact des victimes indépendamment de leur nationalité, mais d'après les données de *Reuter's Agency*, cités par G. Horton, celui-ci s'élevait à 100.000<sup>7</sup>. Les rares

<sup>4</sup> *Housepian M.* The Smyrna Affair. New York. 1971.

<sup>5</sup> « I witnessed the development of that Dantesque tragedy, which possesses few, if any parallels in history of world ». Voir : *Horton G.* The Blight of Asia. An account of the Systematic Extermination of Christian Populations by Mohammedans and of the Culpability of Certain Great Powers; with the True Story of the Burning of Smyrna. Indianapolis-Kansas City-New York. 1953. P. 12. Voir aussi : *Dourmoussis E.* La vérité sur un drame historique. La catastrophe de Smyrne. Septembre 1922. Paris. [1928]. P. 92.

<sup>6</sup> *Puaux R.* La mort de Smyrne. Paris. 1922. P. 28.

<sup>7</sup> *Horton G.* Op. cit. P. 173. Citons d'ailleurs que ce chiffre a été confirmé aussi par le *Times* en 1965. Voir *Nerisyan M.* Documents irréfutables sur le génocide des Arméniens. Erevan. 2005. P. 107 (en arménien et en russe).

rescapés de cette catastrophe ont été obligés de recourir à l'exode. G. Horton a inclus dans ce chiffre, et à juste titre, le nombre des déportés grecs qui avaient péri<sup>8</sup>.

Le désastre des peuples chrétiens habitant Smyrne en 1922 est l'un des épisodes les plus spectaculaires démasquant le vrai visage de la politique nationaliste de Mustapha Kemal. Le leader de la « nouvelle Turquie » poursuivait le but de la création d'un État national et, par conséquent, celui de l'épuration de la Turquie des éléments étrangers. Dans ces conditions, même les historiens des époques ultérieures, qui ont rédigé leurs études en faveur de Mustapha Kemal, avaient été obligés, bon gré, mal gré, d'accepter l'essence de la politique évidemment nationaliste de ce dernier. Ses mots, prononcés à la vue de l'incendie des quartiers chrétiens de Smyrne, que ces auteurs citent, n'ont pas besoin de commentaires : « Regardez bien cette scène. Vous assistez ce soir à la fin d'une époque. C'est l'écroulement de l'ingérence étrangère dans notre pays. Ce feu est un symbole. Il signifie que notre patrie est enfin débarrassée des traîtres et des trafiquants. Désormais la Turquie libérée et pacifiée n'appartient plus qu'aux Turcs ! »<sup>9</sup>. Irving Louis Horowitz, le grand spécialiste américain du phénomène du génocide, a certainement raison d'affirmer que le génocide est une forme précise d'extermination massive, exigeant l'assentiment de l'État, qui s'en sert pour exalter la solidarité nationale<sup>10</sup>. La politique nationale de Kemal en est l'une des meilleures preuves. Garabed Hatcherian, l'un des témoins oculaires de l'événement, avait sans doute raison de constater dans son journal intime que « Smyrne *giavour* est devenue Smyrne turque »<sup>11</sup>.

Le recueil de documents que je présente aux lecteurs est composé de deux parties. Dans la première, des extraits des mémoires de témoins

<sup>8</sup> *Horton G.* P. 175.

<sup>9</sup> *Garnier J.-P.* La fin de l'Empire ottoman du Sultan Rouge à Mustafa Kemal. [Paris]. 1973. P. 273 ; *Ouchakov A.* Le phénomène d'Atatürk. Le leader, le créateur et le dictateur de la Turquie. Moscou. 2002. P. 219 (en russe).

<sup>10</sup> *Horowitz I.L.* Taking Lives. Genocide and State Power. Fifth Edition, Revised. New Brunswick & London. 2002. P. 354. Israël Charny partage son avis. Voir : *I.W. Charny.* Étude du génocide.— Le livre noir de l'humanité. Encyclopédie mondiale des génocides. Sous la direction de *Israel Charny.* Toulouse. 2001. P. 67.

<sup>11</sup> « *Giavour* Smyrna has become a Turkish Smyrna ». Voir : *Sakayan. D.* An Armenian Doctor in Turkey. Garabed Hatcherian: My Smyrna Ordeal of 1922. Montreal. 1997. P. 21.

oculaires de la catastrophe de Smyrne sont réunis, ainsi que ceux de brochures sorties de la plume des contemporains, rédigées sur la base de témoignages impartiaux des rescapés et des témoins oculaires étrangers. Ainsi, lors de la conférence donnée le 24 décembre 1922/6 janvier 1923 à Athènes sur *Les atrocités turques en Asie Mineure*, le professeur Andréas Michael Andréadès a résumé plus de 200 témoignages<sup>12</sup>.

Le massacre des chrétiens de Smyrne a été largement présenté dans les journaux européens. Or, étant privé de la possibilité de les consulter, je me suis limité à la reproduction dans la deuxième partie de ce recueil des articles de la presse déjà publiés dans le recueil que Lysimachos Économos, historien grec, a eu le soin de réunir, y incluant essentiellement des documents tirés de journaux étrangers<sup>13</sup>.

Tous les témoignages réunis dans le présent recueil brossent le visage de la sauvagerie des bandits de Mustapha Kemal, mais ce qui est encore plus important, celles-ci prouvent de manière irréfutable l'intentionnalité de la part du leader du mouvement kémaliste lors de ces massacres, qui est l'une des composantes du phénomène du génocide. Les témoins de l'événement, indépendamment de leur nationalité, réfutent complètement le mensonge propagé par les Turcs, désireux de rejeter la responsabilité de l'incendie de la ville sur les Arméniens, et éclaireissent bien d'autres problèmes importants en relation avec ce carnage. Les documents que ce recueil contient peuvent donner aux lecteurs impartiaux une précieuse information sur toute l'envergure de ces massacres.

Mes remerciements vont à Monsieur Hayk Démoyan, patron du Musée-Institut du génocide des Arméniens, de m'avoir autorisé de publier dans le présent recueil plusieurs cartes postales de l'époque, qu'on y conserve. Celles-ci reflètent les curiosités de Smyrne avant la catastrophe, ainsi que les horribles suites de l'incendie dont les flammes ont détruit ses quartiers chrétiens au mois de septembre 1922. Je suis également reconnaissant aux collaboratrices de cette organisation d'avoir préparé les copies des illustrations publiées.

*Varoujean Poghosyan*

<sup>12</sup> Andréadès, A. *La destruction de Smyrne et les dernières atrocités turques en Asie Mineure* (septembre-novembre 1922). Athènes, 1923, P. 5.

<sup>13</sup> *The Martyrdom of Smyrna and Eastern Christendom. Compiled and prefaced by D[octo]r Lysimachos Economos. London, 1922.*

## PREMIÈRE PARTIE

# LES TÉMOIGNAGES DES CONTEMPORAINS

<sup>14</sup> On se réfère à la note sur le document joint à la fin de ce recueil. Cf. également: Hovhannès Ghazarian, *Armenians in Turkey*. Paris: Editions du Seuil, 1968.

<sup>15</sup> Hovhannès Ghazarian (1878-1962), historien arménien, ancien général des États-Unis (1917-1918) et de 1918 à 1922. Il a été le premier ministre de la Turquie (en Turquie) en 1920. On se réfère à l'ouvrage de Hovhannès Ghazarian sur les 27 septembre 1922. On se réfère également à la note de Hovhannès Ghazarian sur les 27 septembre 1922. On se réfère également à la note de Hovhannès Ghazarian sur les 27 septembre 1922. On se réfère également à la note de Hovhannès Ghazarian sur les 27 septembre 1922.

\*\*\*

**Télégramme reçu par la Délégation nationale arménienne : -<sup>14</sup>**

Le 16 sept[embre] 1922.

Smyrne entourée de feu. M[ustapha] Kemal donne les derniers ordres pour l'organisation des massacres, d'actes incendiaires et d'atrocités sur une vaste échelle. Environ 100.000 chrétiens, la plupart Arméniens et Grecs, ont péri. Des quartiers entiers incendiés par la soldatesque, et la populace en furie. Principales voies couvertes de cadavres. Consul général américain Horton<sup>15</sup> s'est réfugié à Athènes avec tous les membres du Consulat incendié. Beaucoup d'Anglais et notables tués impitoyablement, évêques arménien et grec exécutés. Dévastation, ruine et désolation dans la cité et faubourgs environnants, villages anéantis. Vaisseaux de guerre observateurs passifs de ce carnage sans précédent. Torpilleurs américains ont sauvé centaines. Action européenne concertée immédiatement dans les eaux de Smyrne, appuyée par les Américains peut sauver rescapés, de la population environ 300.000 condamnés à l'extermination.

Archives Nationales d'Arménie (ANA),  
Fonds 430 (Délégation nationale arménienne). Inv. I. Doss. 308. F. 5.

<sup>14</sup> On a écrit à la main sur ce document tapé à la machine : *M[onsieur] Miran Sevasly à M[onsieur] James Malcolm. Pour être communiqué à la Délégation et au Daily Telegraph.*

<sup>15</sup> Horton George (1859-1942), diplomate américain, consul général des États-Unis à Smyrne de 1911 à 1917 et de 1919 à 1922. Il a été le témoin oculaire de la tragédie des chrétiens de Smyrne, dès le début de l'événement jusqu'au soir du 13 septembre 1922. Ses mémoires intitulées *The Blight of Asia* ont été publiées pour la première fois à Indianapolis, aux États-Unis, en 1926, puis rééditées à New York en 1953 et à Londres en 2003.



\*\*\*

**M[onsieur] Miran Sevasly à la Délégation nationale arménienne  
par l'entremise de M[onsieur] James Malcolm, à Londres  
Télégramme**

Traduction

Reçu à Londres le 19 sept[embre] 1922.

Communiquez à la presse et à la Délégation ce qui suit :

Avant de mettre le feu à la ville de Smyrne Mustapha Kemal avait donné l'ordre du pillage des maisons et des magasins. Tous les dépôts de marchandises et les meubles précieux sont emportés à destination d'Angora. Les pertes matérielles que les commerçants européens et les autres chrétiens ont subies par suite de ce pillage en masse s'élèvent à 200 millions de livres. Les maisons incendiées avaient été arrosées avec du pétrole que les bandes incendiaires turques se procuraient dans les dépôts de Standard Oil Co dont le principal édifice a été également détruit. Dans plusieurs cas on s'est servi d'explosifs à cet effet. Outre le Consulat américain, tous les bâtiments de Y.M.C.A.<sup>16</sup> et de Y.W.C.A.<sup>17</sup>, les collèges américains ainsi que les Consuls, l'hôpital et les écoles anglais et français ont été brûlés de fond en comble. Les églises de toutes les nations ont subi le même sort, les églises historiques et monumentales de S[aint] Protini et la cathédrale arménienne n'existent plus. Des milliers de jeunes filles ont été enlevées des écoles par les officiers et les soldats turcs pour la satisfaction de leur luxure barbare. On poursuit l'œuvre de secours. Les bateaux américains, italiens, français et grecs transportent tous les jours des réfugiés dans les îles grecques et en Grèce. Les agents du Relief Américain font de leur mieux. Les barques chargées de réfugiés ont été incendiées par les bandits turcs et les réfugiés brûlés. Tous ceux dont les maisons avaient été brûlées ont subi le même sort. L'assertion que les Arméniens et les Grecs auraient détruit leurs propres quartiers et habitations est un vil mensonge et n'est qu'une manœuvre cynique turque, pour jeter de la poudre aux yeux de l'Europe de leur méthode

<sup>16</sup> Young Mens' Christian Association.

<sup>17</sup> Young Womens' Christian Association.

diabolique de détruire, comme il avait été projeté, toute la ville et tous ses habitants.

ANA. Fonds 430. Inv. 1. Doss. 308. F. 9-10.

\*\*\*

**M[onsieur] M[jiran] Sevasly, Athènes  
à la Délégation nationale arménienne, Paris.**  
Par le canal de M[onsieur] James Malcolm, Londres.

Télégramme reçu à Londres le 23 sept[embre] 1922.

Veillez accuser télégraphiquement réception de deux dépêches précédentes. Communiquez à la presse et à la Délégation ce qui suit :-

Parmi les édifices et les établissements incendiés par les kémalistes à Smyrne se trouvent le Crédit Lyonnais, la Banque Française des Pays d'Orient, le Crédit Foncier d'Algérie et de Tunisie, les banques d'Athènes, d'Orient, de Salonique. Ceux-ci représentent des intérêts capitalistes purement français. On a fait sauter la Banque Ottomane, l'établissement anglo-français et le Banco di Roma. La plupart de ces établissements ont réussi, avant leur destruction à transférer leurs archives précieuses sur les navires de guerre français en rade. Les bureaux de Lloyd Triestino, une entreprise italienne, le théâtre de Smyrne, propriété américaine, les établissements de l'Oriental Manufacturing Company, ainsi que la plupart des édifices appartenant aux institutions religieuses et scolaires françaises ont été entièrement détruits. La poste centrale et les établissements hollandais n'ont pas été épargnés par les bandes incendiaires turques. Les témoignages impartiaux établissent par des preuves décisives la conspiration kémaliste contre la vie et la propriété des habitants à Smyrne maintenant en ruines. On a reçu des rapports des plus navrants sur les atrocités inqualifiables perpétrées par les soldats et les civils turcs sur la personne des femmes et des mineurs. Dans une section seule de la ville on a vu dix sept jeunes filles pendues toutes nues. Si ces actes de vandalisme, de carnage, de destruction et de massacre en masse ne peuvent convaincre le monde civilisé ce que le kémalisme représente, rien ne le



convaincrait, et cela signifierait le glas funèbre de la culture occidentale et de la solidarité humaine si ces crimes restent impunis.

ANA. Fonds 430. Inv. 1 Doss. 308. F. 11-12.

\*\*\*

### Rapport sur les événements de Smyrne (du 8 au 13 septembre 1922)

Deux jours avant l'entrée de l'armée turque à Smyrne, il n'y avait déjà aucune administration civile ou militaire pour maintenir l'ordre. Par suite de la retraite précipitée et désordonnée de l'armée grecque, et l'arrivée des réfugiés de l'Intérieur, la ville se trouvait dans un état d'anarchie la plus complète. Aucune autorité ne veillait au sort du peuple. Les autorités consulaires elles-mêmes se gardaient de communiquer aux habitants la situation réelle. Au contraire, les journaux de la ville reproduisaient les assurances données par le corps consulaire au sujet du maintien de l'ordre, et de la défense de la ville par les troupes grecques, qui n'existaient d'ailleurs plus.

En réponse à la démarche des chefs religieux les consuls de la Grande Bretagne, des États-Unis et d'Italie, leur conseillèrent de ne point s'inquiéter. Le consul de la Grande Bretagne, H[arry] Lamb, déclara que « si l'armée grecque résiste encore dix jours, il est très probable qu'il y aura une intervention, et que le commandant en chef des troupes grecques leur avait donné l'assurance que les Grecs pouvaient encore assez longtemps défendre la ville ».

Ces assurances données en haut lieu ne purent empêcher cependant le peuple d'être saisi par la terreur à la vue de l'arrivée des réfugiés l'organisation de « milices » dans les colonies étrangères et la préparation de lieux de réfugiés. Je m'acquitte ici d'un devoir dicté par ma conscience pour reconnaître que ces établissements étrangers, où s'étaient réfugiés aussi des milliers d'Arméniens, ont joué un rôle providentiel par leur protection, et les soins qu'ils ont prodigués jusqu'au moment de l'incendie.

Les journaux locaux, comme je l'ai dit plus haut, exhortaient du calme, et assuraient que la ville serait défendue. Tandis que, en réalité, les

soldats et les officiers grecs ne pensaient qu'à s'enfuir et à quitter Smyrne le plus tôt possible.

Les quais, les bâtiments publics et hôpitaux étaient bondés de centaines de milliers de réfugiés dans l'état le plus misérable. Très peu d'habitants avaient pu déjà s'éloigner de la ville ; mais la plupart restaient indifférents et passifs, et raillaient même ceux qui parlaient.

Il y eut alors une réunion de chefs religieux chrétiens chez le *cadi*<sup>18</sup> turc, à la suite de laquelle on fit une déclaration au peuple pour l'exhorter à rester calme, à s'occuper de ses affaires. On avait confié au *cadi* turc les clés des douanes. Les Turcs de Smyrne – et spécialement le *cadi* – affirmaient que, de leur part, ils ne permettaient aucun désordre, si les troupes grecques ne persécutaient pas les Turcs de Smyrne.

Entre temps, le 6 septembre le Consulat d'Angleterre fit savoir à ses nationaux que ceux qui voulaient partir de Smyrne pouvaient le faire sur les bateaux anglais et que passé ce délai, ils ne devaient compter que sur leurs moyens personnels. Mais le lendemain il fit savoir que son gouvernement « ne conseillait pas aux sujets anglais de partir ».

Le vendredi soir à 5 h[eu]res] 30 les derniers bateaux de guerre grecs, le *Lemnos*, le *Kilkis*, et quelques autres quittaient la rade de Smyrne, et le bruit courut, en même temps, que l'armée turque entrerait en ville le soir même ou le lendemain matin. Mais nous ne pûmes ajouter foi à ces nouvelles, étant donnée la présence de Smyrne de milliers de soldats et d'officiers grecs.

Cependant, cette nuit même – du vendredi – les habitants chrétiens du quartier « Kidélik » étaient en proie à la terreur à cause des attaques des Turcs et les coups de fusils qu'ils entendaient. Ces faits démontrent à quel point étaient sincères les promesses faites par les Turcs de Smyrne. En effet l'armée turque étant sous les murs de la ville, et les Turcs, n'ayant rien à craindre de la part des Grecs, laissaient libre cours à leurs fureurs antichrétiennes.

Le samedi matin la ville était livrée à la panique. Cependant, l'opinion générale était qu'il suffisait de s'enfermer dans les maisons pendant les premières heures et que l'ordre ne pouvait tarder à être rétabli.

Nous nous réfugiâmes donc dans ce but trois heures avant l'entrée

<sup>18</sup> Juge juré de la justice dans un *caza*.

des troupes kémalistes dans une maison sise sur le quai. C'est de là que nous avons vu la cavalerie turque, devant laquelle un officier, le revolver à la main, s'avavançait en criant : « N'ayez pas peur, il n'y a rien » ! et ajoutant à droite et à gauche : « Ôtez vos chapeaux » ! Cinq minutes ne s'étaient pas écoulées lorsque nous vîmes une foule confuse de Turcs, armés jusqu'au dents, s'avancer vers les quais, tandis que par la rue parallèle on emmenait de nombreux prisonniers grecs – soldats et officiers – la tête baissée, dans un état pitoyable.

Nous pûmes passer seulement une nuit dans cette maison, et le lendemain, nous sentant menacés, nous nous réfugiâmes à l'« Alliance Française ». Là nous apprîmes les noms des magasins des chrétiens pillés par les Turcs, celui des Spartali dans la rue des Verrières, ceux des Horlogers arméniens dans la rue de Tchouka Bédésténi, etc., etc.

Le dimanche matin, ou même dès le samedi soir, des massacres furent commis dans le quartier arménien. De 8 à 10.000 personnes s'étaient réfugiées dans l'Église arménienne<sup>19</sup>, afin de se mettre à l'abri de massacres probables. Les soldats turcs exigèrent qu'on ouvrit les portes et jetèrent même des bombes sur le clocher de l'Église, et blessèrent ainsi plusieurs personnes. Après deux jours, les assiégés firent savoir aux Turcs qu'ils ne sortiraient qu'en présence du clergé catholique. On alla alors chercher quelques prêtres catholiques en présence desquels on ouvrit les portes. Une partie de ces réfugiés réussit à aller au quartier européen, tandis que l'autre était emmené par les Turcs vers une direction inconnue. Ceux qui avaient pu se réfugier à l'« Alliance Française » nièrent formellement que les Arméniens aient jeté les bombes de l'Église. D'ailleurs, les murs de l'Église étaient très hauts, il était impossible, pour ceux qui y étaient enfermés, de savoir ce qui se passait au dehors. Mais il y a des témoins qui ont vu les massacres et les pillages, parce qu'ils n'ont pu s'enfuir du quartier arménien que le jour de l'incendie.

Dans l'« Alliance Française », les diverses personnalités françaises qui s'y trouvaient exprimaient leur conviction que dans un ou deux jours tout rentrerait dans le calme.

Le lundi, le commandant turc de la place fit une proclamation pour inviter tout le monde à reprendre les affaires en toute tranquillité. Mais les massacres et les pillages ne cessèrent point.

Cependant, les massacres et le pillage prenaient de grandes proportions dans le quartier arménien, de sorte que les « miliciens » même n'osaient plus s'y aventurer.

Même les maisons situées sur les quais comme celles des Essayan, des Bakirdjian, des Kouyoumdjian, etc., avaient été occupées et pillées par les Turcs.

Voyant que la situation allait toujours en s'aggravant, beaucoup de personnes pensèrent alors à quitter Smyrne. Mais le Consulat de France refusa d'abord d'accorder le visa.

Enfin le mercredi matin, nous apprîmes que le Consulat accordait les visas. Nous réüssîmes donc à faire viser nos passeports et nous nous dirigeâmes vers les quais.

Nous venions d'apprendre que l'incendie avait éclaté au quartier arménien. Nous voyions maintenant s'élever vers le ciel une fumée épaisse et des flammes.

Sur les quais, des soldats turcs s'approchaient des réfugiés attendant leur départ, et malgré que leurs passeports fussent en règle, se saisirent de 8 à 10 Arméniens et les emmenèrent vers la ville. Cela se passait devant le Consulat de France en présence des marins et des officiers français. « Je ne laisserai pas un seul Arménien, criait-il ; tous les Arméniens sont des anarchistes ! » Enfin, après avoir vécu des heures de terribles angoisses, sous le spectacle des massacres et des pillages qui hantaient nos esprits, nous réüssîmes à nous embarquer sur le bateau français la « Phrygie ». De là, nous pûmes distinguer trois foyers différents d'incendie : l'un dans le quartier arménien, le second dans le quartier grec, et le troisième vers le Nord-Ouest. Ce troisième foyer semblait s'éteindre, mais, après des explosions que nous entendîmes très clairement, le feu y reprit. Le vent soufflait du Nord-Ouest, portant l'incendie vers le quartier des chrétiens et vers les quais. Vers les 10 et 11 heures le spectacle devint terrifiant. Les trois foyers avaient fini par s'unir. Une muraille de feu couvrait les maisons, et d'épaisses fumées noires couvraient tout le ciel.

On entendait sans cesse de nouvelles explosions, et des cris de douleur. Scène infernale de la mort de la belle ville de Smyrne ! C'était un enfer dans lequel brûlaient des victimes innocentes !... [sic]

Vers minuit et demi, le navire commença soudain à bouger, nous prenions le large... [sic] Dans la rade nous aperçûmes des nageurs en désespoir, ils criaient vers nous... [sic] mais le navire s'éloignait, s'éloignait... [sic]

<sup>19</sup> Il s'agit de l'église arménienne Saint Stepanos.

Le matin on nous apprit que les navires de guerre français, américains et italiens avaient sauvé, pendant toute la nuit, près de 6.000 personnes.

Sur le bateau se trouvaient des sœurs, avec leurs élèves orphelines, des prêtres et d'autres notables français de Smyrne. Ceux-ci ont déclaré avoir vu les Turcs verser du pétrole et de la benzine dans les rues.

Lorsque nous arrivâmes à Marseille, nous apprîmes avec stupeur que l'on attribuait aux Arméniens l'incendie de Smyrne. Est-il besoin de dire que c'était absolument impossible ? Comment les Arméniens auraient-ils pu, sous la menace continuelle de massacres, et sous les yeux des soldats turcs, incendier toute une ville ? Et ils auraient mis le feu avant tout dans leurs propres maisons, lorsqu'ils se trouvaient encore dans celles-ci, et lorsqu'il s'y trouvait des milliers de leurs compatriotes ! Dans une ville, où règne la terreur, où sévit l'état de guerre, où l'on ne pouvait sortir de chez soi après 7 heures du soir sans être fusillé, les Arméniens auraient mis le feu à toute une ville ! Cette calomnie est d'autant plus odieuse, qu'elle est lancée en Europe, des milliers de kilomètres loin du théâtre de la tragédie. Là-bas, devant l'immense incendie, et pendant les 24 heures que nous fûmes les spectateurs des flammes, personne, parmi les Français de Smyrne réfugiés sur la « Phrygie », ni les jeunes gens de la Milice, n'eut cette idée atroce. Au contraire, ils ont affirmé avoir vu des Turcs répandre du pétrole dans les rues<sup>20</sup>.

ANA. Fonds 430. Inv. 1. Doss. 748. F. 12-17.

<sup>20</sup> Ce document n'est pas signé, mais d'après le récit, on peut deviner qu'il a été probablement composé par un Arménien, témoin oculaire des événements.

## Extraits de la brochure de René Puaux<sup>21</sup> *La mort de Smyrne*

### I

#### L'entrée des Turcs à Smyrne

Il est actuellement possible, en confrontant les divers témoignages recueillis, de reconstituer les phases successives de la catastrophe de Smyrne.

L'attaque turque fut déclenchée le 26 août et le front grec céda. On ne fut pas cependant, à Smyrne, à l'imminence du danger. Cependant le 4 septembre (le lundi) le consul d'Angleterre<sup>22</sup> conseillait à la colonie anglaise de s'embarquer sur l'un des quatre navires hôpitaux qui se trouvaient dans le port. Une centaine suivirent immédiatement cet avis et prirent passage sur le *Mingary* qui appareilla pour Chypre le 8. Les paquebots *Antioch* et *Maine* recueillirent les autres contingents les 9, 10 et 11.

L'armée grecque en déroute affluait dans la ville, mais il n'y eut pas de désordre. Les hommes paraissaient avoir l'unique préoccupation de s'embarquer au plus vite. Ils paraissaient avoir perdu très vite le contact avec l'armée régulière turque, mais se plaignaient d'avoir été harcelés par les *tchéts* (irréguliers turcs)<sup>23</sup> et d'avoir essayé des coups de feu des paysans turcs dans les villages traversés, ce qui avait donné lieu à d'implacables représailles. L'armée de retraite avait fait le vide derrière elle, coupant les ponts et la voie ferrée et mettant le feu aux cantonnements possibles de l'armée turque poursuivante.

La cavalerie turque entra dans Smyrne le samedi matin 9 septembre. Elle défila sur le quai en bon ordre. Il n'y eut pas d'autre incident qu'une grenade à main jetée par un inconnu au moment où l'escadron turc

<sup>21</sup> Puaux René (1878-1937), homme de lettres français, rédacteur au *Temps*, auteur de nombreux livres. Sa brochure sur le désastre de Smyrne a été traduite en arménien par l'auteur de ces lignes (Erevan. 2001).

<sup>22</sup> Harry Lamb.

<sup>23</sup> *Tchéts*, bandes civiles composées des brigands professionnels qui rançonnaient les villages et les villages.

passait devant le bureau des passeports. Un officier fut blessé. Une panique s'ensuivit. La boutique d'un armurier fut pillée, quelques magasins subirent le même sort dans le quartier du port, mais la présence de patrouilles alliées dans la zone du quai, de la rue parallèle et de la rue Franque, maintint un semblant d'ordre.

Par contre, le pillage commença dans le quartier arménien dès l'après-midi du 9 et, à la fin de la journée, le bazar arménien était pratiquement déjà ravagé\*. Les consuls européens intervinrent auprès du général Nourreddine pacha qui assumait les fonctions de gouverneur militaire. Il les rassura, se portant garant de l'occupation pacifique de la ville.

Cependant, des désordres de plus en plus graves n'allaient pas tarder à se produire. Dans la nuit du samedi 9 septembre, raconte M[onsieur] Stephenson, représentant la maison Maple et C<sup>ie</sup>, un parti de Turcs entra en conflit avec divers éléments de basse classe venus de l'intérieur qui encombraient les baraquements de l'hôpital près du pont des Caravanes. Il y eut des morts. Il est également certain que des massacres eurent lieu dans le quartier arménien. Les victimes arméniennes de cette nuit-là sont estimées à 150. Un assez grand nombre de femmes et de jeunes filles arméniennes furent enlevées par les soldats turcs et des maisons furent pillées. Des attentats furent également signalés cette nuit-là dans le quartier grec de Bounar-Bachi.

Certains témoins affirment que des incendies éclatèrent dans le quartier arménien cette même nuit. Les Turcs occupèrent le bureau des passeports le dimanche 10 et commencèrent à exercer un contrôle très sévère sur les partants.

Ce même jour Nourreddine pacha demanda la dissolution des gardes consulaires, garantissant la vie et les biens de tous. On manqua à ce moment-là, dans les Consuls, de renseignements sur l'étendue des crimes commis la nuit précédente. Les bureaux étaient assiégés par les fugitifs qui demandaient à s'embarquer. On se rallia à la proposition de Nourreddine pacha.

Le gouverneur militaire turc de Smyrne, en dehors de l'application du principe cher aux nationalistes d'Angora : « La Turquie aux Turcs », qui lui faisait demander le retrait des contingents européens, devait avoir

une raison plus pratique d'insister sur ce point. Il s'agissait pour lui d'avoir les mains libres.

Le lundi 11, il ordonnait une chasse générale aux Arméniens. Ceux-ci, déjà avertis par les malheurs de la nuit de samedi à dimanche, avaient hâtivement cherché à se mettre à l'abri.

M[onsieur] Stephenson raconte :

« Le lundi je me rendis à mon entrepôt pour voir si tout était en ordre. Mon employé arménien y avait enfermé une trentaine de ses coreligionnaires. Me prenant pour un Turc, ils refusaient de m'ouvrir. Ils étaient armés. Je leur fis abandonner leurs armes. Cette même nuit je m'embarquais sur le *Maine*, non sans avoir été le témoin de scènes déchirantes, notamment dans le quartier arménien. Pendant toute la journée et la nuit de lundi, la fusillade était continue, on entendait des coups de revolver et le meurtre et le pillage faisaient rage ».

Les voyageurs arrivés à Malte par le vapeur *Bavarian*\* témoignent qu'un grand nombre d'Arméniens avaient cherché refuge dans l'église cathédrale arménienne. Les Turcs essayèrent d'abord de les faire sortir, mais, n'y réussissant pas, jetèrent des bombes dans l'église. Les Arméniens se défendirent comme ils purent et furent finalement massacrés dans l'intérieur même de l'église.

Sur ce même moment du drame, des voyageurs français arrivés à Marseille par le *Phrygie* racontent\*\* :

« Le 11 septembre une agitation arménienne s'est manifestée : une foule énorme installée dans la cathédrale arménienne s'est armée et avait attaqué, dit-on, des patrouilles turques ».

L'in vraisemblance de cette version éclate aux yeux, car on ne voit pas une foule installée dans une cathédrale, *attaquant* des patrouilles.

Plus loin il est dit « que les Arméniens esquissèrent une *résistance* aux Turcs » et que « leur quartier devint bientôt le siège d'une véritable lutte où les mitrailleuses entrèrent en jeu ». Qui dit résistance, dit bien attaque d'un autre part.

Tous les témoignages concordent pour dire que les Turcs, peu de temps après leur arrivée à Smyrne, cernèrent le quartier arménien. Un résident britannique a déclaré au correspondant du *Times* à Constan-

\* Lettre d'un jeune Anglais de Smyrne, 10 septembre, publiée par le *Daily Telegraph* du 18. (Ici et plus loin, les commentaires marqués par des astérisques appartiennent aux auteurs).

\* Télégramme de Malte au *Times*, 18 septembre.

\*\* Le *Figaro*, 22 septembre.



tinople<sup>\*</sup> qu'il vit de ses yeux, dans le quartier arménien, les rues jonchées de cadavres d'hommes et de femmes. Lorsque l'incendie éclata le 12, les troupes turques barraient les rues et maintenaient les Arméniens dans la zone en feu.

Le docteur Wilfred Post, de New York<sup>\*\*</sup>, déclare que les meurtres et les pillages commencèrent bien avant l'incendie. « Il y avait, dit-il, tant de cadavres dans les rues, que je devais descendre de l'auto et les déplacer pour faire passer la voiture ».

Mustapha Kemal était arrivé le dimanche 10 et s'était installé à Cordelio, dans la villa qu'habita le roi Constantin<sup>24</sup>. Il vint à Smyrne s'entretenir avec le général Nourreddine. D'après des témoignages sérieux, le chef du mouvement nationaliste d'Angora, sentant ses troupes très excitées et craignant de ne plus les avoir en mains, s'il se montrait trop rigoureux, autorisa le pillage. C'est à la suite de cette décision du chef suprême que le général Nourreddine donna l'ordre, le lundi 11, de la chasse aux Arméniens.

À l'arrivée des premiers détachements turcs, le samedi matin, une affiche signée de Mustapha Kemal pacha proclamant que le meurtre des chrétiens serait puni de la peine capitale avait été placardée. Les chrétiens, que cette proclamation avait relativement rassurés, eurent, le lundi, la surprise de voir que les mots « peine capitale » avaient été remplacés par la simple formule « punition ».

Un témoignage assez significatif est celui des employés américains du *Near East Relief*, dont les magasins furent préservés par l'intervention de la garde turque qui avait mission de les protéger, et qui expliqua aux pillards qui se présentaient que ces dépôts étaient, par *faveur exceptionnelle*, « interdits au pillage ». Le haut commandement turc avait donné des ordres en conséquence. De même il est significatif que les autorités turques conseillèrent aux fonctionnaires étrangers du chemin de fer de coiffer le fez et de mettre un brassard pour échapper aux sévices que les autorités turques savaient pertinemment devoir avoir lieu.

\* Télégramme du 16 septembre.

\*\* Télégramme de New York, 21 septembre, au *Daily Telegraph*.

<sup>24</sup> Constantin I<sup>er</sup> (1868-1923), roi de Grèce (1913-1917, 1920-1922). Il a été obligé d'abdiquer en 1922 après sa défaite par les Turcs.

Tandis que, dans le quartier arménien, les massacres s'amplifiaient d'heure en heure, les Turcs, tant réguliers qu'irréguliers, se répandaient plus au nord dans le quartier grec.

Le correspondant du *Times* télégraphiait de Constantinople, le 16 septembre, qu'avant l'incendie un détachement naval anglais qui gardait l'usine à gaz, assista au viol, en pleine rue, de plusieurs femmes grecques par des soldats turcs. Les marins anglais ne purent pas intervenir, ayant reçu l'ordre formel de s'abstenir de toute action en dehors de la surveillance des gazomètres.

Le rapt des femmes et des jeunes filles est une vieille tradition chez les soldats turcs et les témoignages à ce sujet sont aussi nombreux que révoltants. Des femmes furent violées sous les yeux de leur mari ou de leur père, assassinés s'ils tentaient d'intervenir. Un Grec, employé dans une maison anglaise et qui avait réussi à se cacher, assista au meurtre de son père et au viol de sa femme et de sa fille. Un Levantin, naturalisé Américain, se suicida, après avoir subi le même spectacle\*. Quant à l'arrestation et au dépouillement des passants, même européens, ils étaient d'un usage courant.

Le capitaine J.-B. Rhodes, du destroyer américain *Litchfield*, accompagné de cinq matelots, sauva six civils britanniques de la mort, après le retrait des détachements anglais.

Il y eut cependant à Smyrne même des victimes européennes. Les Turcs, le 13, assassinèrent dans le Consulat d'Angleterre qu'ils envahirent, un employé occupé à faire des ballots de dossiers. Ils mirent également à mort deux employés anglais de la poste et placèrent, par ironie, un petit drapeau anglais dans la main raidie de l'un des cadavres.

Un vieil évangeliste, L. Maltass, fut également assassiné ainsi qu'un Italien infirme et sa sœur.

Un témoin américain raconte qu'à un moment donné il vit un irrégulier turc s'attaquer à une infirmière française de la Croix-Rouge. La scène avait également pour spectateur un marin français à bord d'un destroyer amarré à proximité. Le matelot, indigné, prit sa carabine et tira sur le brigand. Au cinquième coup, d'une balle dans la tête, il réussit à l'abattre.

La chasse aux Arméniens, les attentats, le pillage continuèrent pendant la journée du 12. M[onsieur] T. Roy Treloar rapporte que, le 11, les

\* *Daily News*. Télégramme de New York du 19 septembre.

Arméniens étaient réunis par groupe de cent, conduits au *konak* (palais du gouverneur) et mis à mort. Le 12, M[onsieur] T. Roy Treloar assista aux recherches des Arméniens. L'un d'entre eux ayant trouvé refuge dans le jardin du Consulat britannique, les Turcs exigèrent qu'il leur fût livré. « Je me trouvai, ajoute le témoin, sur le quai avec plusieurs officiers de marine américains. Un peu plus loin se trouvait une escouade de nos marins. Soudain apparurent trois Turcs poussant devant eux deux prisonniers arméniens. L'un d'eux se jeta dans l'eau et nagea pour se cacher derrière une barque américaine. Les Turcs tirèrent sur lui immédiatement, sans se préoccuper des marins aux oreilles desquels les balles sifflaient. L'autre Arménien ayant également été tué, les Turcs poursuivirent tranquillement leur route.

Les massacres d'Arméniens continuèrent mardi soir et des milliers furent égorgés. Le lendemain l'odeur pestilentielle était telle que l'on ne pouvait réellement approcher de certains quartiers ».

Et M[onsieur] T. Roy Treloar ajoute :

« M[onsieur] Dobson, un pasteur anglais<sup>25</sup>, qui courut les plus grands dangers en s'employant à enterrer les morts et à soulager les souffrances, a vu personnellement les plus abominables atrocités et lui, moi et plusieurs autres sommes prêts à comparaître devant n'importe quelle commission et dire ce que nous avons vu ».

## II

### L'incendie

L'incendie éclata le mercredi 13 tout au début de l'après-midi. Quand on a lu ce qui précède, quand on sait que les pillages et les meurtres avaient commencé dès le samedi 9 et quand on se souvient du passage de la déposition de M[onsieur] Treloar où il dit que le mercredi matin l'infection des cadavres, laissés sans sépulture depuis le 9 au soir, était devenue intolérable, on comprend clairement ce qui s'est passé. Les Turcs, après avoir pillé le quartier arménien et massacré une grande partie de ses habitants, ont eu recours au feu pour faire disparaître la trace de leurs forfaits.

<sup>25</sup> Dobson Charles (1886-1930), pasteur anglais de l'église anglicane de Smyrne.

C'est là l'opinion très nette de nombreux témoins. Le premier témoignage qui soit parvenu en Europe est celui de l'envoyé spécial de la *Chicago Tribune*, M[onsieur] John Clayton, qui reproduisait le témoignage de Miss Minnie Mills, directrice de l'école américaine, au centre du quartier arménien. Celle-ci avait vu un gradé turc, de l'armée régulière, entrant dans une maison arménienne, proche de son école. Il tenait en main des bidons. Peu après sa sortie, la maison flambait.

Le major général sir F. Maurice, envoyé spécial du *Daily News* à Constantinople, télégraphiant, le 18 septembre, les résultats de son enquête, écrivait :

« Le feu prit le 13 dans l'après-midi dans le quartier arménien, mais les autorités turques ne firent aucun effort sérieux pour l'arrêter. Le lendemain on vit grand nombre de soldats turcs jetant du pétrole et mettant le feu aux maisons. Les autorités turques auraient pu empêcher le feu de gagner les quartiers européens. Les soldats turcs, agissant délibérément, sont la cause première de la terrible extension du désastre ».

Le correspondant particulier du *Times* à Malte, après interrogatoire des réfugiés, télégraphiait, le 18, que le feu avait pris simultanément dans trois quartiers.

M[onsieur] T. Roy Treloar, que nous avons déjà cité, déclare que le premier incendie commença à deux heures de l'après-midi le 13. À cinq heures, quatre autres foyers d'incendie étaient visibles. « Dans l'opinion de nombreux Anglais éminents de Smyrne, on eut recours à l'incendie, écrit-il, pour effacer les traces des immenses boucheries commises dans le quartier arménien ».

Il ajoute que l'on a la preuve que les Turcs barricadaient les maisons avant d'y mettre le feu et qu'ils jetèrent du pétrole dans le quartier arménien.

Le correspondant de l'*Echo de Paris* à Marseille (20 septembre) a recueilli de la bouche des passagers du *Phrygie* des indications portant à vingt le nombre des foyers d'incendie. L'un de ces rescapés a dit que « les kémalistes cernèrent le quartier arménien et commencèrent à incendier les maisons à l'aide de bombes et de pétrole ».

Le correspondant de Constantinople du *Manchester Guardian* télégraphiait, le 20, qu'après interrogatoire des réfugiés arrivés de Smyrne, il avait la certitude que le feu avait été mis intentionnellement par les Turcs. L'un des témoins avait vu des soldats turcs lancer du pétrole.



Des témoins américains, arrivés à Constantinople le 20 à bord du destroyer *Simpson*, ont été unanimes à faire porter aux Turcs l'entière responsabilité du sinistre. Ces observateurs impartiaux ont déclaré : « La haine des kémalistes à l'égard des Arméniens est beaucoup plus violente qu'à l'égard des Grecs. Les Turcs étaient décidés à exterminer les Arméniens dès leur arrivée. Après que l'incendie eut fait rage pendant quelques heures, le vent tourna subitement du nord au sud, portant les étincelles sur le quartier européen. Les Turcs se rendirent compte alors de leur erreur. Les kémalistes n'avaient pas songé à détruire toute la ville pour la possession de laquelle ils avaient lutté pendant des années, sacrifiant bien des vies et une somme d'argent considérable ».

Les marins américains en patrouille déclarent qu'ils ont vu des soldats turcs mettre le feu à des maisons.

Le correspondant du *Morning Post* à Constantinople télégraphiait le 19 : « Ayant pu confronter les déclarations d'un grand nombre de fugitifs anglais, serbes et autres, tous de classe cultivée, je crois nécessaire de déclarer que toutes concordent pour dire que le feu fut mis par des irréguliers turcs, avec la connivence des troupes régulières et l'apparente connivence des autorités militaires.

Lorsque les premières troupes régulières eurent fait leur entrée, les représentants de Kemal ne firent aucun effort pour prendre en mains l'administration de la ville qui fut bientôt remplie d'irréguliers dans un but assez facile à comprendre. Le pillage commença dans le quartier arménien, pillage qui fut bientôt suivi par des incendies ; des témoins anglais et serbes m'ont affirmé de la façon la plus catégorique avoir vu des soldats turcs entretenant l'incendie. La raison de cette attitude serait double. La première serait que les kémalistes, ayant décidé que Smyrne devait redevenir une ville purement turque, le meilleur moyen était de détruire le quartier commerçant européen et les résidences européennes et, d'autre part, que Kemal n'avait pas d'autres moyens de récompenser les irréguliers des services qu'ils lui avaient rendus. Je ne donne ces conclusions, dit en terminant le correspondant du *Morning Post*, qu'après examen des témoignages recueillis ».

M[onsieur] John Clayton, envoyé spécial du *Chicago Tribune*, télégraphiait, le 15 septembre, de Smyrne même : « Aucun doute ne subsiste sur l'origine du feu. Au témoignage fait sous serment des directeurs américains du *Collegial Institute*, la torche fut tenue par des soldats turcs de l'armée régulière ». Malgré les assurances de Kemal, la

Turquie a « réglé les vieux comptes ». Le problème des minorités est à jamais résolu.

### III

#### Dans la banlieue de Smyrne

##### À Bournabat

Le matin du 9, alors que la cavalerie turque entra dans Smyrne, les *tchètés* étaient à Bournabat, dans la banlieue de Smyrne. Le correspondant spécial du *Daily Mail*, M[onsieur] Ward Price, télégraphiait le 9 que les *tchètés* « tuaient, brûlaient, pillaient ». La veille, 8 septembre, au moment où la cavalerie turque avait traversé Bournabat (qui est à une dizaine de kilomètres de Smyrne), deux coups de feu avaient été tirés sur elle du jardin de la maison de M[onsieur] Lafontaine, une des plus vieilles et importantes familles anglo-françaises de Smyrne\*. Les agresseurs n'avaient pas été retrouvés, mais en représailles, la maison avait été saccagée.

Dans une lettre d'un jeune Anglais de Smyrne, écrite le 10 septembre à son père demeurant à Kensington, et communiquée par ce dernier, on lit :

« Quelques-unes des personnes de Bournabat, appuyées des Grecs locaux, ont essayé l'autre nuit d'arrêter l'avance turque. Le village a, en conséquence, beaucoup souffert. Hier matin, il a été bombardé et beaucoup de gens ont été tués à coups de fusils et de mitrailleuses. J'ai vu X... [sic] (un vieux Grec de 65 ans) qui est arrivé à mon bureau vingt minutes avant l'arrivée des Turcs. Il avait aidé pendant toute la nuit à combattre les Turcs, il est très bas et craint pour sa famille qu'il a dû laisser là-bas\*\* ».

Il n'avait pas tort. Non seulement Bournabat fut mise à sac, mais les Turcs égorgèrent sans pitié jusqu'aux malheureuses servantes grecques et arméniennes des familles anglaises de la localité. M[onsieur] Sykes, l'un des principaux résidents britanniques, vit égorgé vingt-six de ces

\* Témoignage d'un Anglais de Smyrne, recueilli au Caire par le correspondant du *Daily Telegraph*.

\*\* *Daily Telegraph* du 18 septembre.

malheureuses. Un autre lot de vingt à vingt-cinq servantes qui avaient cherché refuge dans une propriété anglaise en furent arrachées\* et tuées après avoir été odieusement outragées.

Un vieux résident anglais de Bournabat, le docteur Murphy, se trouvait dans un salon avec sa femme et ses deux filles, quand un officier turc, suivi de quelques soldats, pénétra de vive force dans la pièce. Les brutes brisèrent des vases sur la tête du vieillard qui mourut le lendemain. M[istres]s Murphy fut dangereusement blessée, leurs filles n'échappèrent aux outrages des soldats que par l'arrivée des servantes, sur lesquelles les soldats turcs se ruèrent immédiatement.

L'assassinat du docteur Murphy est confirmé par le correspondant du *Times* qui raconte que l'officier turc, saccageant le piano, les meubles, les objets d'art, déclarait que « la civilisation et l'humanité ne comptaient pas ». Deux demoiselles anglaises, les misses Steven, furent, à Bournabat, battues à coups de barres de fer.

#### À Boudja

Dans la localité de Boudja (banlieue sud de Smyrne), M[onsieur] Oscar de Jongh et sa femme, sujets hollandais, furent assassinés de sang-froid. Voici des extraits d'une lettre d'un membre de la colonie britannique :

« Le même après-midi, on vint nous dire que M[onsieur] et M[ada]me Oscar de Jongh gisaient morts dans la rue en face de la maison Coraffa, en nous demandant s'il ne serait pas urgent d'enlever les cadavres pour qu'ils ne soient pas dévorés par les chiens. Nous y allâmes, en emmenant avec nous John Icard, son gendre, un officier italien, M[onsieur] Roboly et Paul Missir. Nous trouvâmes les corps là où ils étaient tombés, morts évidemment sur le coup, au coin de la maison Coraffa. À cent ou cent cinquante mètres plus loin, du côté d'Apano Mahala, il y avait les cadavres de cinq ou six villageois. On dit (mais c'est un on-dit) que les villageois auraient tiré sur les cavaliers irréguliers turcs, et en auraient tué deux, d'où les représailles.

\* Témoignage de M[onsieur] T. Roy Treloar, directeur de l'Eastern Carpet Co, fils de sir William Treloar, alderman de la Cité de Londres.

Mais en tout cas, la mort des de Jongh est un meurtre de sang-froid. On a raconté depuis que c'était un accident, les de Jongh ayant été renversés et piétinés par les cavaliers au moment où ils tournaient le coin de la maison. C'est un mensonge. Il n'y avait rien de ce genre et l'orifice des balles était visible. Le sang s'en échappait encore. Avec grande difficulté, nous parvînmes à les transporter au cimetière. Un prêtre catholique récitait des prières et nous les laissâmes sous un arbre en attendant de pouvoir les inhumer. Le jeune H. de Jongh n'ayant pu trouver de cercueils, ils furent mis tels quels en terre, sans autre service funèbre, aucun prêtre n'ayant pu être obtenu ».

#### IV

### L'assassinat de M[onsieur] Chrysostome<sup>26</sup>. Le témoignage décisif d'un Français

On a cherché à excuser les Turcs des horreurs commises à Smyrne en parlant de légitimes représailles pour les excès commis par l'armée grecque en retraite. On voit d'abord mal le rapport que peuvent avoir ces représailles qu'on cherche à légitimiser ainsi, avec le massacre général des Arméniens et l'incendie du quartier arménien. Le prétexte de la grenade lancée lors de l'entrée des troupes est insuffisant, car l'auteur de l'attentat réussi à s'enfuir, si bien que son identité arménienne demeure problématique et d'autre part, l'officier n'ayant été que blessé, cela ne justifiait pas un carnage général.

L'esprit sauvage des dirigeants turcs – au-dessus de tous les prétendus irréguliers qu'en désespoir de cause on charge de tous les méfaits – se révèle entièrement dans l'assassinat de M[onsieur] Chrysostome, l'éminent et vénérable archevêque grec de Smyrne. Le général Nourreddine pacha le fit chercher à la Métropole. Dès son arrivée, il le couvrit d'injures, lui reprocha son attitude philhellénique pendant l'occupation grecque et lui signifia enfin que le tribunal révolutionnaire d'Angora l'avait depuis longtemps condamné à mort. Nourreddine ajouta qu'il ne lui restait plus qu'à le livrer au jugement de la populace.

<sup>26</sup> Chrysostome (1867-1922), métropolitain des Grecs orthodoxes de Smyrne de 1910 à 1914 et puis de 1919 à 1922.

M[onseigneu]r Chrysostome fut alors jeté au milieu d'une foule musulmane en délire qui lui arracha la barbe, le poignarda et traîna le cadavre écartelé jusque dans le quartier turc où il fut livré aux chiens.

La presse française s'est abstenue de mentionner ces horribles détails. Bien mieux, profitant de l'équivoque de l'arrivée à Athènes de l'archevêque arménien qui avait réussi à échapper aux bourreaux, certains journaux ont affirmé triomphalement que M[onseigneu]r Chrysostome était sain et sauf et qu'il ne fallait attacher aucun crédit aux nouvelles tendancieuses, de source grecque, sur les atrocités commises à Smyrne. Ces mêmes journaux n'ont même pas daigné insérer la rectification qui leur fut officiellement adressée.

C'est ainsi qu'on prétend écrire l'histoire et renseigner le public français. Mais il est des esprits sincères et justes qui ne craignent pas de proclamer la vérité. Ainsi, sommes-nous en mesure de reproduire le témoignage qu'un *protégé français*, M[onsieur] M... [sic], n'a pas craint de verser dans le dossier de cette douloureuse tragédie de Smyrne et, plus particulièrement, de l'odieuse assassinat de M[onseigneu]r Chrysostome. Voici le document décisif de cet impartial témoin oculaire :

« Le jeudi 7 septembre, les autorités grecques quittèrent Smyrne.

D'ordre du consul général de France à Smyrne, M[onsieur] Graillet<sup>27</sup>, une milice composée de citoyens et protégés français fut chargée de maintenir l'ordre et de veiller à la sécurité des habitants. Jusqu'à samedi matin, l'ordre régnait malgré l'absence d'autorités. Samedi 9 septembre, à 9 heures du matin, l'armée régulière turque faisait son entrée dans la ville. À 10 heures, au moment où les troupes turques défilaient par la rue Franque, l'officier se trouvant à leur tête s'arrêta pour demander la direction à prendre pour atteindre le quartier arménien. À ce moment même, M[onsieur] Saman, habitant de Smyrne, qui se dirigeait vers l'église du Sacré-Cœur pour s'y réfugier, fut interpellé par un soldat (le troisième derrière l'officier) qui lui demanda l'heure. M[onsieur] Saman ayant tiré sa montre, le soldat la lui arracha, le menaçant de sa baïonnette. Je protestai auprès de l'officier, mais celui-ci se borna à donner aux troupes l'ordre d'avancer.

Une demi-heure après, un prêtre catholique italien, le Père Scalinno, vint m'avertir qu'il fallait se porter d'urgence au secours du métro-

polite grec, M[onseigneu]r Chrysostome, pour le mettre à l'abri du danger.

Une patrouille française, composée de vingt hommes que j'accompagnais avec un autre milicien, se rendit aussitôt à la métropole, pour prier M[onseigneu]r Chrysostome de venir s'installer au Sacré-Cœur ou au Consulat général de France. Mais M[onseigneu]r Chrysostome refusa, disant que, pasteur, il devait rester auprès de son troupeau. La patrouille sortait à peine de chez le métropolitain, lorsqu'une voiture, avec un officier et deux soldats turcs, baïonnette au canon, s'arrêta devant la métropole. L'officier monta chez le métropolitain et lui donna l'ordre de le suivre chez le commandant de l'armée, Nourreddine pacha. Lorsque je vis emmener le métropolitain, je conseillai à la patrouille de suivre la voiture. Nous arrivâmes devant la Grande Caserne où se trouvait le commandant d'armée général Nourreddine. Le métropolitain fut conduit par l'officier qui l'accompagnait devant celui-ci. Dix minutes après, il redescendait. Nourreddine pacha parut au même moment sur le balcon de l'édifice et, s'adressant aux quelque mille ou quinze cents musulmans, hommes et femmes, qui se trouvaient sur la place, leur déclara qu'il leur livrait le métropolitain, ajoutant : « S'il vous a fait du bien, faites-lui du bien, s'il vous a fait du mal, faites-lui du mal ! » La populace s'empara aussitôt de M[onseigneu]r Chrysostome et l'emmena un peu plus loin devant la boutique du coiffeur Ismail, protégé italien, on l'arrêta et on lui passa une blouse blanche de coiffeur. La foule commença aussitôt à le frapper à coups de poing et de bâton, à lui cracher à la figure. On le cribla de coups de couteau. On lui arracha la barbe, on lui creva les yeux, on lui coupa le nez et les oreilles.

À noter que la patrouille française assista jusqu'ici à cette scène. Les hommes (des marins) étaient hors d'eux-mêmes et tremblaient littéralement d'indignation et voulaient intervenir, mais conformément aux ordres reçus, l'officier qui les conduisait leur défendit de bouger, le revolver au poing. Nous perdîmes ensuite de vue le métropolitain qui fut achevé un peu plus loin.

Comme je descendais avec la patrouille vers le quartier européen, nous rencontrâmes une auto derrière laquelle était attaché par les pieds, sa tête traînant sur les pavés, M[onsieur] Jurucdjoglou, directeur du journal *La Réforme*, véritable loque humaine.

<sup>27</sup> Graillet Michel (1873-1929), diplomate français.

Dans l'après-midi, les Turcs ayant prétendu que des grenades avaient été lancées contre les troupes par les Arméniens, je me rendis avec la même patrouille au quartier arménien.

Près de l'église arménienne Saint Stepha[n]o[s], dans une ruelle, nous trouvâmes trois cadavres d'enfants de 5 à 8 ans, la tête sectionnée du corps. Quelques maisons plus loin, toute une famille de sept personnes avait été égorgée. Les femmes avaient les seins coupés.

En passant la rue Kénourio Machala, je vis de nombreux soldats et civils turcs en train de saccager et de piller des bijouteries. La bijouterie de M[onsieur] Pierre Tius, sujet italien, celle de M[onsieur] John Righo, sujet grec, et celle de M[onsieur] Louis Armao, sujet grec, ainsi que sa maison, furent complètement dévalisées. Rue Madamachan et rue Franque, les magasins, y compris ceux appartenant à des citoyens français, tels que M[onsieur] M. Tassi, et au citoyen italien Joseph Manouso, furent complètement pillés.

Dimanche, lundi et mardi, les massacres et le pillage continuèrent. Les magasins français de la rue Saint-Georges furent notamment dévalisés et saccagés.

Toutes ces violences étaient commises par des soldats réguliers et des civils turcs. Mercredi, à 11 heures du matin, le feu éclata au Club Arménien, près de la gare de Basma Hané. Deux officiers turcs, des bidons de pétrole à la main, entrèrent au Club Arménien. Cinq minutes après, la maison était en flammes. C'est à cette scène qu'assista Miss Mills, directrice du Collège américain. Le feu fut mis également à l'hôpital arménien, qui se trouve dans le même quartier, par les nommés Kemal bey, ancien sergent-major de la place de Smyrne, et Kadri bey, également ancien sergent-major de la place de Smyrne. Les voitures d'arrosage de la municipalité de Smyrne furent utilisées pour incendier rapidement le quartier arménien. En effet, ces voitures, remplies d'essence et de pétrole au lieu d'eau, parcouraient toutes les rues en les arrosant, tandis que des hommes qui les suivaient avec des torches mettaient le feu. En quelques heures la ville était en flammes.

À 4 heures de l'après-midi, l'officier commandant le contre-torpilleur français *Tonkinois* me pria de l'accompagner au commissariat de police pour les passeports, afin d'obtenir l'envoi d'un agent de police pour la vérification des passeports des personnes qui attendaient s'embarquer sur la *Phrygie*.

Le commissaire de police répondit que c'était une grande faveur qu'il daignait nous faire, étant donné qu'il était en droit d'exiger que les passeports des Français fussent visés au commissariat.

L'embarquement commença aussitôt. La foule était énorme. Les deux officiers du *Tonkinois*, avec une patrouille de marins, et un officier turc, avec une patrouille turque, faisaient le service d'ordre et vérifiaient l'embarquement des réfugiés sur le quai.

Un Arménien protégé français fut tué d'un coup de baïonnette devant nous.

Une foule immense de chrétiens amassée devant le Consulat de France réclamait la protection de la France. L'officier turc en question voulait faire chasser tout ce monde vers les quartiers en flammes. Les officiers français du *Tonkinois* s'y opposèrent. Une vive altercation s'ensuivit avec l'officier turc. Celui-ci, stimulé par les hordes turques qui cherchaient un prétexte pour massacrer les chrétiens amassés là, tira son revolver et abattit les deux officiers français. Une bagarre terrible et une vive fusillade eut lieu.

Les civils turcs et la patrouille turque tirèrent sur la foule des réfugiés et les marins français. Des troupes américains qui se trouvaient à proximité intervinrent, chassèrent les Turcs et rétablirent l'ordre ».

Signé :  
Joseph M...

*Paux R. La mort de Smyrne. Paris. 1922. P. 5-25.*



### La destruction de Smyrne et les dernières atrocités turques en Asie Mineure

(septembre-novembre 1922)  
Conférence donnée par M[onsieur] A. Andréadès<sup>28</sup>  
Professeur à l'Université sous les auspices  
des Ligues Gréco-Etrangères d'Athènes<sup>29</sup>  
(Supplément au Bulletin N 6 de la Ligue Hellénique  
pour la Société des Nations)

Les atrocités d'Asie Mineure  
La conférence de M[onsieur] Andréadès

« C'est devant une salle archi-comble et un auditoire des plus choisis qu'a eu lieu, hier après-midi, au Syllogue « Parnasse » la conférence de M[onsieur] le profes[seur] A. Andréadès sur « Les atrocités turques en Asie Mineure ».

S[a] M[ajesté] le Roi<sup>30</sup> avait tenu à honorer de sa présence cette conférence, à laquelle assistaient également le Président du conseil colonel Gonatas, et plusieurs autres membres du gouvernement.

Aux premiers rangs de l'assistance on remarquait de nombreux membres du corps diplomatique, notamment M[onsieur] de Marcilly, ministre de France, M[onsieur] le baron Guillaume, ministre de Belgique,

<sup>28</sup> Miran Sevasly à M[onsieur] Gabriel Noradounghian, président de la Délégation nationale arménienne, Athènes, le 5 novembre 1922 : « Le gouvernement grec a nommé une Commission d'enquête sur le désastre de Smyrne. Le gouvernement a nommé le professeur Andréadès de l'Université d'Athènes et très connu dans les cercles philosophiques et universitaires de Paris, Président de ladite Commission, assisté de trois autres membres dont l'un est grec d'Ephèse, l'honorable juge M[onsieur] Vlastos et sur les instances desdits représentants du gouvernement, j'ai accepté de devenir le quatrième membre de ladite Commission qui a déjà commencé ses travaux et qui tient ses assises régulièrement dans la Bibliothèque de la Chambre des Députés. ...On espère que l'enquête se terminera dans une quinzaine de jours et que la Commission pourra présenter son rapport à temps pour être utilisé à la Conférence de Lausanne ». (Voir : ANA. Fonds 430, Inv. 1, Doss. 308. F. 27-28).

<sup>29</sup> Andréadès Andréas Michael (1876-1935).

<sup>30</sup> Constantin I<sup>er</sup>.

M[onsieur] Djuvara<sup>31</sup>, ministre de Roumanie, M[onsieur] Bentinck, chargé d'affaires de Grande-Bretagne ».

Progrès du 24 décembre 1922/6 janvier 1923

M[onsieur] Athanassakis a ouvert la séance dans ces termes :

« C'est au privilège de l'âge que je dois l'honneur de prendre la parole au nom des Ligues<sup>32</sup> qui ont eu l'initiative de la présente conférence pour vous expliquer en deux mots le but de la conférence et introduire le conférencier.

Les terribles événements, qui se sont déroulés en Asie Mineure, ont été si insuffisamment et si inexactement connus, surtout par le public étranger, qu'il est arrivé, même à des personnes sérieuses, d'avoir une conception tout à fait erronée du terrible drame, qui s'est déroulé aux portes de l'Europe.

Ce fait a attiré l'attention des Ligues existant dans le pays, lesquelles ont cru de leur devoir d'éclairer plus exactement, tout au moins les étrangers résidant à Athènes, en faisant connaître les tragiques événements tels qu'ils se sont passés depuis le commencement de septembre et qui, hélas ! n'ont pas encore pris fin.

Pour arriver à ce but, les Ligues ont pensé, que le meilleur moyen serait de s'enquérir et se documenter auprès du Comité nommé par le Gouvernement Hellénique sous la présidence de M[onsieur] le professeur Andréadès et composé de Monseigneur le métropolitite d'Ephèse, de M[onsieur] Miran Sevasly, le distingué juriste arménien, de M[onsieur] Vlastos, président du Tribunal hellénique à Smyrne, et de M[onsieur] Periclès Skéferis comme secrétaire général.

Ce comité a procédé à une enquête absolument impartiale et scrupuleusement consciencieuse, avec le seul désir d'établir d'une façon irréfragable la vérité.

Il a notamment entendu, des témoins oculaires, des témoins, qui ont vécu ces terribles journées à Smyrne et en Asie Mineure, et dont plusieurs portent encore les traces des excès commis.

L'exacte connaissance de ces faits intéresse éminemment toute

<sup>31</sup> Djuvara Trandafir (1856-1935), diplomate romain, il accomplissait une mission diplomatique à Athènes en 1921-1925, auteur du livre « Cent projets de partage de la Turquie (1281-1913) » (Paris. 1914).

<sup>32</sup> Ligues Gréco-Etrangères d'Athènes.

l'humanité chrétienne, non seulement à cause des nombreux secours, que l'Amérique, le Japon et l'Europe chrétienne ont apportés à la malheureuse population de l'Asie Mineure pour soulager sa misère, mais aussi et surtout quant aux mesures à prendre, pour que des méfaits pareils ne soient plus renouvelés dans un siècle qui prétend à une haute civilisation et à des idéaux humanitaires.

Mais comme des rapports et des documents sont longs à lire, les Liges ont pensé pouvoir présenter au public un tableau plus vivant, en faisant appel, pour une conférence, à l'amabilité et au talent de M[onsieur] le professeur Andréadès, qui est en même temps le président du Comité d'Enquête.

M[onsieur] Andréadès est beaucoup trop connu du public Athénien, pour que j'aie besoin de vous le présenter.

Je me borne à vous dire qu'il a accepté avec empressement et je lui cède la parole ».

Le professeur Andréadès prenant la parole s'exprime ainsi qu'il suit :  
« Je reporte l'honneur que me font ce soir les Liges Gréco-Étrangères d'Athènes sur mes précieux collaborateurs, sur M[onsieur] Miran Sevasli, qui possède à un si haut degré le patriotisme, la culture et l'intelligence qu'on a de tout temps admirés chez les Arméniens, sur le grand et savant prélat qu'est le métropolitain d'Ephèse, sur l'éminent magistrat et le distingué diplomate que sont le président Vlastos et M[onsieur] Skéferis. Sans leur compétence et leur zèle l'enquête délicate et difficile que nous a confiée le Gouvernement Hellénique n'aurait pas abouti à un dossier aussi complet de la tragédie micrasiatique.

J'aurais préféré que la tâche qui m'incombe eût été assumée par un autre. Il faudrait un talent que je ne possède pas pour résumer en une heure plus de 200 témoignages importants et dont chacun presque concerne un événement différent. Je sais aussi combien ce que vais dire sur les atrocités turques aurait gagné à passer par la bouche d'un neutre. Pour la première fois de ma vie je regrette presque d'être grec. Cependant je monte à cette tribune sans appréhensions. Le tableau que je vais vous donner pourra être l'œuvre d'un artiste malhabile, mais tous ses traits sont confirmés par des dépositions de témoins qui ne sont ni grecs ni turcs. Pour des raisons faciles à comprendre les noms de certains d'entre eux, qui ont des parents ou des intérêts en Turquie, ne pourront pas être jetés au grand public. Mais ils sont à la disposition de la Croix-Rouge et de la Société des Nations. Et je puis affirmer ici que nos témoins sont

tous des personnes sérieuses et qui ont été examinées avec l'unique souci de trouver la vérité. La Commission d'enquête, dont je ne suis, je le répète, qu'un des rouages, a conscience d'avoir fait une œuvre, probablement défectueuse, mais qui peut hautement revendiquer le titre d'une œuvre de bonne foi.

Ceci dit voici d'abord comment près de cent témoins se complétant les uns les autres et confirmant mutuellement leurs témoignages nous ont décrit les événements de Smyrne pendant la semaine tragique qui va du samedi 9 au samedi 16 septembre.

## I

Au cours des premiers jours de septembre, l'armée grecque avait évacué Smyrne. Tous nos témoins étrangers s'accordent pour constater que ces soldats tant calomniés et qui d'ailleurs étaient en pleine débandade, ont traversé la ville la plus riche d'Asie Mineure sans se livrer au moindre excès, pas plus dans les quartiers chrétiens, que dans les quartiers turcs et israélites, où les bazars et magasins restèrent ouverts. Ceci prouve bien que si dans la retraite, d'autres villes ou villages furent le théâtre de scènes plus que regrettables, c'est que les populations musulmanes, à qui l'administration grecque avait laissé leurs armes, avaient attaqué l'armée en retraite.

Le samedi l'armée turque entra. Dès le début on marque l'exécution d'un double plan soigneusement préparé. Détruire d'une part tout ce qui dans Smyrne est chrétien, de l'autre mettre en scène la destruction de telle façon, qu'on puisse, avec quelque vraisemblance aux yeux des étrangers, affirmer que les Turcs n'y sont pour rien et qu'ils ont même fait leur possible pour la prévenir.

Tandis qu'en effet l'infanterie et les *tchètés*, ces bachi-bouzouks modernes, se préparent à cerner les quartiers de l'intérieur grecs ou arméniens, où bientôt des forfaits sans nom vont être commis, la cavalerie défile sur le quai et dans le quartier franc en plein ordre, affirmant aux habitants qu'ils n'ont rien à craindre et ne réprimant même pas l'unique attaque dont elle est l'objet. Cette attitude magnanime est aussitôt télégraphiée aux quatre coins de la planète et elle n'a cessé d'être citée depuis. Peu après on nomme commandant de la place de Smyrne un officier dont on vante la modération et celui-ci s'empresse de faire venir le métropolitain et les chefs des autres communautés et les invite à publier



une proclamation assurant leurs ouailles qu'elles n'ont rien à craindre. De fait, sauf dans les quartiers éloignés du quai et partant des navires étrangers, on ne signale pas de graves désordres. Vers le soir Nourreddine pacha entre dans la ville et assume la charge du gouverneur. Cette nomination était tout un programme. Nourreddine pacha est l'officier, qui en février 1918 avait signé les fameuses circulaires confidentielles visant à l'extermination des chrétiens d'Aïdin et de Nazli. Ces pièces, saisies depuis par les autorités alliées, ont été communiquées à la conférence de la paix. Cela n'a pas empêché Aïdin et Nazli d'être détruits l'été 1919 et Nourreddine pacha de continuer sa politique d'extermination de 1919 à 1922 dans le Pont et ailleurs.

Un des premiers actes du nouveau gouverneur fut d'inviter le métropolitain et certains démoégérontes grecs à aller lui rendre visite. La comédie est finie, la tragédie commence.

## II

Le supplice de Monseigneur Chrysostome et la magnifique résignation dont ce prélat fit preuve, ont été exposés à la Chambre française par M[onsieur] le pasteur Soulié. Je renvoie pour les détails au *Journal officiel* français, car le temps m'est mesuré. Il faut cependant retenir deux points. Le métropolitain est entraîné au fond du quartier turc loin des yeux européens, à ce qu'on espérait, c'est là qu'il est bouffé, insulté, finalement massacré. Nourreddine, nouveau Ponce Pilate, ne donne pas à ses soldats l'ordre de tuer ; il livre le prélat à la populace, disant à la foule déchaînée : « Faites-en ce que vous en voudrez, traitez-le selon ses actes ».

C'était ajouter la calomnie au crime car ces paroles impliquaient que Chrysostome s'était fait le persécuteur des musulmans. Or, comme l'a fait ressortir le publiciste italien Traglia, et comme tout Smyrne le sait bien, le métropolitain martyr loin de persécuter les Turcs s'était fait leur défenseur systématique. Au moment de l'arrivée de l'armée grecque les Turcs avaient ouvert les prisons et avaient organisé le guet-apens dans lequel tomba le bataillon d'évzones. De lourds soupçons pesèrent sur le *mufli*<sup>33</sup> ; Chrysostome engageant sa responsabilité le sauva ; il sauva mille

autres et de 1919 à 1922 se fit constamment le porte-voix des musulmans et de leur clergé. Pareillement quand, en juin, les Turcs occupant provisoirement Aïdin brûlèrent les quartiers grecs, massacrèrent deux mille habitants et prirent la fuite, ce fut l'évêque d'Ephèse ici présent, qui prévint de trop naturelles représailles. Ce même prélat, dont je m'excuse d'éprouver la modestie, organisa les services de secours aux musulmans indigents de son diocèse, qu'il nourrit et habilla, et poussa même l'obéissance aux préceptes évangéliques jusqu'à héberger dans sa maison de Cordélio la famille de Hamdi bey, l'organisateur des massacres de Nazli et de Denizli. Ces bienfaits ne l'empêchèrent pas d'être arrêté et il ne doit la vie qu'à un miracle. Pareillement le vicaire archiepiscopal de Smyrne, qui hospitalisait, lui, la famille du colonel Tefik bey, le trop fameux membre des cours martiales, dut couper sa barbe et se déguiser pour échapper à la mort.

Quoi qu'il ait voulu donc insinuer Nourreddine pacha, le seul crime de Monseigneur Chrysostome fut d'être évêque chrétien. Mais c'était là aux yeux kémalistes un crime plus que suffisant pour mériter la mort. Dès avant 1922 la plupart des hauts prélats des districts occupés par les kémalistes, tels les évêques Procopios d'Ikonion, Mélétiotes de Patara, Cyrille et Léontios, évêques successifs de Rodoupolis, Gervassius de Sébastie, Euthyme de Zélon, les vicaires de Nazli, Dénizli et Mylassa, avaient disparu, tandis que la plus grande partie du clergé séculier de Pisidie, de Bithynie, du Pont, de Cappadoce, de Chaldée avait été exterminée. Le même système fut impitoyablement appliqué cet automne à l'Ionie et l'Eolie. N'ont échappé à la mort que les évêques qui ont pu partir à temps. Les métropolitains de Cydonie, Grégoire et Ambroise, évêques de Moschonissia, sont allés rejoindre Chrysostome au séjour des justes. Quant au sort du clergé séculier on le jugera par les chiffres suivants : la seule province de Smyrne comptait 459 prêtres ; 112 ont pu partir, des 347 autres on ne sait rien. Peut-être quelques-uns survivent-ils ; mais il est hélas plus que certain que la majorité a péri massacrée par la populace ou exécutée sous différents prétextes par les tribunaux militaires. Leur mort a été précédée d'humiliations insensées ; ainsi les assimilant à des ânes on ferrait leurs pieds et chargeait leur dos d'un bât ; parfois ils étaient soumis au plus terrible outrage qui se puisse concevoir pour un prêtre. Rarement la mort allait sans supplice. Notre commission tient des noms et des détails à la disposition de ceux qui en désirent.

Le clergé arménien a été traité plus mal encore, si possible, que le

<sup>33</sup> Haut dignitaire religieux pouvant rendre des sentences religieuses, judiciaires et civiles.

clergé grec. Je recommande à mes auditeurs de s'adresser pour des détails à M[onseigneur] Tourian, évêque de Smyrne, qui lui aussi fut sauvé par miracle, au révérend Agop, qui n'a échappé à la mort qu'en se faisant passer pour Italien, et à tant d'autres ecclésiastiques arméniens auxquels la Grèce a été heureuse d'offrir une modeste mais fraternelle hospitalité.

Les établissements du culte ne furent pas plus épargnés. Toutes les églises orthodoxes sans exception ont été brûlées, pillées ou confisquées. Souvent dans leur rage antichrétienne les Turcs se complaisaient à faire de nos sanctuaires la scène de bacchantes atroces. Quant Georges Iatridès curé de Mersinli, faubourg de Smyrne, arrêté, fut ramené dans son église pour indiquer la cachette supposée des vases sacrés, il vit sur l'autel et devant l'ikonostase les cadavres de deux jeunes filles égorgées, après avoir été violées. Les gardiens lui dirent en riant : « Que font ton Christ et ta Panaghia<sup>34</sup> que tu invoquais en route, comment n'ont-ils pas porté secours à ces jeunes filles que nous avons (ici un mot qui ne s'écrit pas) devant eux ».

Je répète les propres paroles de Papa-Georges Iatridès ; il est parvenu à Athènes sous un déguisement et souffre encore d'une inflammation des jambes et des cuisses, résultat du supplice des fers à chevaux dans lesquels on a ensermé ses pieds pendant douze jours.

C'est bien d'ailleurs au Christ et non à l'Hellade que les Turcs font la guerre. Ceux qui veulent savoir tout ce qu'ont souffert les établissements catholiques dans toutes les régions occupées par les kémalistes, n'ont qu'à lire les publications périodiques des missions paraissant à Paris. Hier encore le couvent de Brousse, coupable d'abriter des réfugiés chrétiens, fut pris d'assaut, tandis que les Sœurs étaient cruellement outragées ; deux d'entre-elles ont dû même, paraît-il, être transportées à l'hôpital de Constantinople. Le protestantisme ne fut pas mieux traité que l'orthodoxie et le catholicisme. Aux portes de Smyrne les magnifiques églises anglaises de Boudja et Bournabat furent pillées de fond en comble et sont encore affectées aux services de l'armée turque, tandis que le cimetière britannique était dévasté et profané.

Les Turcs ne se souviennent des différences confessionnelles des chrétiens que quand il s'agit pour eux de les exploiter.

### III

Revenons au martyr de Smyrne, nous étions restés à samedi soir. Les quatre-vingt-seize heures qui vont de l'arrivée des Turcs à l'incendie ont été oubliées dans les horreurs qui ont suivi. En réalité elles ont été parmi les plus sombres qu'ait enregistrées le martyrologe micrasiatique. Dans les quartiers aisés, les quartiers gréco-européens, les quartiers francs, comme on dit là-bas, on se borna à des pillages. Comme le reste, ceux-ci, avaient été systématiquement préparés. Désireuse de prouver son libéralisme, impuissante à réprimer certaines complicités levantino-européennes, l'administration grecque permit en fait aux kémalistes de tout organiser par avance. C'est ainsi que dès la nuit du samedi toutes les boutiques de nationalité ou de sympathies musulmanes purent être marquées des mots « *Sahili Islandar* » (établissement islamique). C'était clairement indiquer le sort qui attendait les autres.

Mais le pillage des quartiers francs ne fut que jeu d'enfant à côté de ce qui se passa ailleurs. J'ai déjà marqué que dès samedi matin les quartiers arméniens et les quartiers grecs populaires avaient été cernés. Bientôt les massacres commencèrent.

Selon une lugubre tradition c'est par les Arméniens qu'on débuta. Notre commission a recueilli sur les persécutions des Arméniens un dossier spécial. Tous les témoignages arméniens sont confirmés par des témoins européens et américains et ceux-ci à leur tour se résument en ces quelques lignes qu'un américain éminent, que je remercie de son concours, nous écrit de Salonique. Voici ses propres paroles : « Du samedi 9 au mercredi 13, jour de l'incendie, je fus obligé de faire continuellement le trajet entre l'École américaine (il s'agit du *Collegiate Institute*) qui se trouvait dans le quartier arménien, et le Consulat américain qui se trouvait sur le quai. Pendant ces quatre jours pas une maison arménienne ne fut épargnée. On forçait d'abord l'entrée à coups de feu, puis les habitants étaient massacrés et l'immeuble pillé. On commença par les maisons les plus riches, ce qui montre que les soldats étaient guidés par des gens connaissant la ville. Les rues étaient encombrées de pillards et de voitures dans lesquelles on entassait les objets pillés. Les officiers participaient au pillage ; j'en ai vu qui revenaient chargés d'étoffes de soie et d'autres objets de prix. Il est difficile d'estimer exactement le nombre de morts, car, outre les cadavres qui encombraient les rues, il était impossible de passer devant une maison dévastée

<sup>34</sup> L'un des noms de la Vierge.

sans voir des cadavres à travers les portes laissées grandes ouvertes. Les corps gisant dans la rue montraient que la mort était donnée de façon particulièrement cruelle, souvent on voyait des os brisés et des crânes écarasés dont s'échappaient les cervelles ».

Ce qui se passa dans les quartiers arméniens, se reproduisit dans les quartiers populaires grecs de Saint-Constantin, Saint-Boucole, Sainte-Paraskevi, Mortakia, etc. Nous avons sur ce qui s'y est déroulé des témoignages aussi détaillés que concordants. C'est par centaines que dans chacun desdits quartiers on compte les morts. C'est par milliers que se chiffrent les pillages, les horreurs de toute espèce.

Là aussi, la mort était donnée de façon particulièrement cruelle. Elle était souvent accompagnée de mutilations qu'on a autant de peine à concevoir qu'à décrire. Bien entendu, les viols sont constants et les scènes que nous avons vu se dérouler à l'Église de Mersinli se reproduisent aussi dans le sanctuaire même de l'Église Saint-Constantin, sur une plus large échelle : 15 jeunes filles au lieu de deux.

Dès samedi aussi les riches bourgades environnant Smyrne, subissaient le même sort que les quartiers populaires. Koucloudja était incendié de fond en comble ; il brûlait pendant quatre jours. À Bournabat et Boudja, qui jouent dans la vie Smyrniote, le même rôle que Kéfissia et le Phalère ici, et qui servent la résidence permanente à beaucoup d'étrangers, notamment les riches anglais, soldats et *tchétiés* se mettent à leur sinistre besogne. Les massacres commencent par les prêtres, sur le supplice desquels nous avons des renseignements tragiques. Puis on passa au reste de la population. Dans l'ivresse du carnage on n'épargne pas les étrangers. Presque toutes les villas sont pillées, y compris celle du vice-consul de France M[onsieur] Bigot, à la porte de laquelle, suprême ironie, on met un planton d'honneur. Le pillage est d'ailleurs méthodique. Ainsi les superbes collections des résidents anglais, y compris une célèbre collection de plats de Rhodes, sont l'objet de soins spéciaux de la part des officiers ; ceux-ci tenaient sans doute à montrer que, comme nous le dit tous les jours M[onsieur] Claude Farrère<sup>35</sup>, le Turc a le souci de la conservation des choses artistiques. Mais comme il a aussi la tradition du massacre, il tue à côté de centaines de Grecs, à Boudja deux hollandais, M[onsieur] et M[ada]me Oscar de Jongh, et à Bournabat le colonel

<sup>35</sup> Farrère Claude (1876-1957), écrivain français, de l'Académie française (1935). Il s'intéressait particulièrement à la Turquie, qu'il a visitée onze fois.

anglais Murphy et le Français Pierre Millo. Un père franciscain, témoin oculaire, aujourd'hui à Marseille, écrit dans sa déposition « les malheureux ont été tués de façon atroce, j'ai vu leurs blessures ». Il résulte de la déposition de Chariclée Gaspari, femme de chambre du colonel Murphy, que nous avons retrouvée à Athènes, que le mot atroce n'était pas de trop. Le brave officier britannique, âgé de quatre-vingts ans, fut grièvement blessé à la tête et à la poitrine alors qu'il essayait de sauver des jeunes filles qui avaient cherché refuge dans sa maison. Tandis qu'il gisait inanimé, les agresseurs, à la tête desquels était un officier, dépouillèrent la respectable M[ada]me Murphy de ses vêtements et la forcèrent à se mettre au piano ; le spectacle les avait mis en humeur de danser. M[ada]me Gaspari cite un grand nombre de personnes anglaises ou grecques qui peuvent confirmer ses dires. Le colonel Murphy est mort le lendemain à la clinique Willianson, dont la directrice réfugiée à Chypre a fait elle aussi des déclarations sur ces événements.

#### IV

Mais tout ceci encore n'est rien à côté de l'incendie et de ses suites.

Je juge inutile de reprendre la discussion sur les responsabilités de l'incendie. Les agences turques ont accusé officiellement les Grecs, puis les Arméniens. Et M[onsieur] Franklin Bouillon<sup>36</sup> a cru devoir répéter ces accusations encore le 23 octobre. Je ne crois pas que lui-même les répéterait aujourd'hui. Des déclarations officielles ont été faites à la Chambre des Communes. Au surplus, à qui douterait encore nous conseillons de jeter un coup d'œil sur notre dossier. Il y verrait le témoignage de Miss Mills, saluons cette femme qui a eu le courage de dire la première la vérité, confirmé par des dizaines de témoins américains, anglais, français, italiens, tchécoslovaques et par trois hommes servant comme sous-officiers dans le corps international des pompiers. Je tiens ces témoignages, qui forment le plus écrasant des réquisitoires, à votre disposition. Tous affirment, de la façon la plus circonstanciée, avoir vu des soldats

<sup>36</sup> Franklin Bouillon Henry (1870-1937), homme politique français, député de la Seine de 1910 à 1936, ministre d'État en 1917, par suite il a accompli diverses missions diplomatiques de la France en direction de la Turquie. Il a signé en 1921 avec Mustapha Kemal le traité d'Ankara, en reconnaissant officiellement pour la première fois la nouvelle Turquie parmi les États occidentaux.



turcs porter des bidons de benzine et des chiffons enduits d'essence dans des maisons, qui bientôt prenaient feu, et avoir vu des officiers turcs jeter des bombes à profusion. Ce dernier fait n'avait pas échappé aux quelques journalistes étrangers qui le 13 septembre s'étaient aventurés sur le théâtre du feu. Mais on leurs avait expliqué que ces bombes étaient jetées pour créer le vide et ils avaient reproduit cette explication. Or, comme nous ont expliqué les pompiers, en admettant que les Turcs eussent d'abord cru ce qu'ils affirmaient, ils s'étaient rendu compte dès le premier emploi des bombes, qui, précisons, eut lieu près de Saint-Dimitri, que ces engins étaient insuffisamment puissants à renverser les murs et à créer le vide, mais très propres au contraire à créer de nouveaux foyers d'incendie. Pourtant à la suite des premières expériences l'emploi des bombes fut généralisé. Non contente d'ailleurs de mettre le feu, l'armée turque s'est tournée contre ceux qui voulaient l'éteindre. À l'*American Collegial Institute*, la défense contre le feu, organisée par des étoffes mouillées sur les ouvertures en bois, l'arrosage des murs etc., dut être interrompue, parce que les soldats tiraient sur le personnel, et le collège, abritant douze cents personnes, brûla à son tour. Les pompiers furent, eux aussi, systématiquement maltraités ; l'un d'eux, faillit être tué parce qu'il pénétrait dans une maison où les Turcs mettaient le feu : un soldat jetait de l'essence dans un piano (toujours le goût des arts) ; cent autres détails édifiants nous ont été fournis. Mais même à défaut de témoins, mille indices montrent où est la vérité. Fait capital, le quartier turc reste complètement intact. Le mardi, jour où le vent n'est pas favorable, on ne voit aucun incendie, le mercredi les foyers se multiplient et paralysent l'action des pompiers. Le feu n'a pu être non plus le résultat du hasard. Grâce à la brigade internationale des pompiers organisée par les compagnies d'assurances, grâce à 150 bouches d'eau spéciales qu'on a eu soin de créer dans tous les quartiers de la ville, grâce au fait que les maisons en bois sont peu nombreuses, de mémoire d'hommes jamais incendie n'a consommé à Smyrne plus de trois édifices.

À côté des preuves et des indices il y a les aveux turcs directs ou indirects. Quatre témoins de nationalités différentes, reçoivent de personnalités turques, dont le fils du nouveau maire, avis instant de partir, car la ville allait être incendiée. Les noms des témoins et des informateurs sont au dossier. Autre preuve significative : le libéralisme de M[onsieur] Sterghiadès avait permis le fonctionnement à Smyrne, d'une feuille turque le « *Sendaï Hak* » presque ouvertement kémaliste. Les bureaux de

ce journal et son imprimerie se trouvaient dans le quartier franc. À la veille de l'incendie ils sont transportés au fond du quartier turc. Plus fort encore, Monseigneur Tourian a déposé que quelques heures avant l'incendie un crieur public, parcourant le quartier arménien, invitait les habitants turcs à le quitter.

## V

Désespérant de trouver d'autres arguments en faveur des Turcs, leurs avocats en Occident se sont rabattus sur celui-ci : pourquoi les Turcs auraient-ils brûlé Smyrne qu'ils venaient de reconquérir ? Mais d'abord, comme a répondu le pasteur Soulié, parce qu'ils ont brûlé bien d'autres villes qu'ils ne couraient aucun danger de perdre. Ensuite, ajouterai-je, parce que spécialement pour Smyrne c'était la façon plus rapide de déraciner et d'exterminer les Grecs et les Arméniens qui formaient le fond de sa population.

À l'appui de ses dires, M[onsieur] Soulié a cité le fait que le gouvernement national n'avait pas plutôt fixé son siège à Angora qu'il incendiait les quartiers chrétiens de la nouvelle capitale. Il aurait pu multiplier les exemples. Le métropolitain d'Ephèse a dressé la liste des villes, bourgades et villages chrétiens brûlés de 1919 à 1922. Elle s'étend sur cinq grandes pages dactylographiées et elle n'est pas complète. Elle est, bien entendu, à votre disposition. Il s'agit d'incendies antérieurs à celui de Smyrne et il y en a eu d'autres depuis.

Pour ce qui est du second but de l'incendie, il faut se rappeler que les troupes cernant les issues de la ville contraignirent tous les sinistrés à se réfugier vers la mer ; comme la cavalerie barrait aussi bien la partie Est que la partie Ouest des quais, l'étendue sur laquelle ces malheureux étaient amenés à se concentrer ne dépassait pas deux kilomètres. Que ceux qui ne connaissent pas Smyrne supposent qu'une grande ville occupant l'emplacement du Nouveau Phalère prend soudain feu et que des troupes barrent les voies conduisant vers l'Acropole, le Vieux Phalère et le Pirée ; ils auront une idée de la situation. Encore elle ne sera pas complète. Les quais de Smyrne ont été une excellente affaire ; une de ces affaires qui rend la Turquie chère, à certains financiers ; les droits sont restés considérables ; mais la largeur des quais est beaucoup moindre qu'elle n'avait été fixée primitivement. J'ai reçu ce renseignement en

1909 de la bouche de M[onsieur] Blanc alors consul général de la France à Smyrne.

Plus de deux cent mille personnes se trouvèrent ainsi parquées entre un mur de feu et la mer. Elles purent de la sorte être dépouillées, outragées et massacrées à loisir. De l'aveu de tous nos témoins étrangers ou grecs, les mêmes scènes se reproduisaient dans toutes les rues conduisant au quai et plus librement encore, car les agresseurs n'étaient pas gênés par les projecteurs des navires.

Pendant au moins cette nuit tragique, ces projecteurs furent le seul secours accordé aux chrétiens indigènes par les autorités étrangères, absorbées par l'évacuation de leurs nationaux. Dans d'autres conditions, elles auraient fait, sans doute, plus, car elles étaient au courant du plan démoniaque, en voie d'exécution :

M[ademoiselle] Thalia Baltzi de la famille si connue de Smyrne, nous a déclaré :

« La nuit de l'incendie je me suis rencontrée avec le colonel italien Giordano, officier de liaison du Consulat d'Italie à Smyrne, qui au moment de la panique devant l'incendie qui s'approchait, nous fit monter moi et 35 autres personnes grecques et italiennes sur une camionnette et deux automobiles, Ford, et prit sur lui de nous faire passer la zone turque, qui s'était formée autour du quartier Karagatz dans le but de défendre aux populations de passer.

À ma demande pourquoi les Turcs s'opposaient au passage dans les faubourgs des populations des quartiers en flammes, le colonel Giordano nous répondit ému : « C'est une mesure inventée par les Turcs pour arriver à leurs fins. Prétextant la loi martiale ils défendent aux populations de partir pour les avoir à leur merci. C'est vraiment tragique ».

## VI

À côté des quais et des rues, il y a les casernes et les prisons. On avait entassé dans les casernes outre les prisonniers militaires plusieurs milliers de femmes et d'enfants venus d'Aidin et d'ailleurs. Les meurtres, les pillages, les viols étaient constants. La place me manque pour les relater en détail, mais ici encore les témoignages sont aussi concordants qu'écrasants et ils seront imprimés. La conduite des officiers turcs y apparaît comme particulièrement odieuse. Les exécutions dans les

casernes commencèrent avant l'incendie ; les victimes étaient jetées dans la mer voisine. C'est pourquoi, quant par exemple la *Phrygie* ancrée devant Smyrne, ce paquebot fut bientôt entouré de cadavres flottants. Un peu plus loin flottaient les corps de plusieurs dizaines de personnes réfugiées sur une mahonne à laquelle les Turcs avaient mis le feu. Ce crime particulièrement abominable est affirmé par plusieurs témoins dont des étrangers.

Cependant, les prisons rivalisent en horreur avec les casernes. Des listes de proscription avaient été dressées par l'organisation locale secrète et les arrestations commencèrent dès le samedi. Mais ces listes, sur lesquelles nous avons recueilli de curieux renseignements, ne visent que les notables. Cela ne suffit pas. Nourreddine pacha fait publier par les journaux l'ordre aux Turcs de dénoncer tout chrétien dont ils auraient eu à souffrir. Censément pour faciliter la découverte de ces derniers on arrêta par centaines des Grecs et des Arméniens. Les Turcs étaient invités à visiter les prisons ; tout individu qu'ils désignaient, leur était livré sans autre forme de procès. On devine les excès et les chantages que cette procédure sommaire engendra.

Elle sauva pourtant la vie à quelques personnes. Ainsi un de nos témoins, Evaghélos Maniatéas, fut tiré des griffes de geôliers par un charretier albanais nommé Halil, jadis à son service : celui-ci prétendit avoir été outragé par lui et revendiqua en sa qualité de musulman le droit de mettre son prétendu ennemi à mort ; il lui attacha une corde au cou et le traîna jusqu'à la mer annonçant aux passants qu'il allait le sacrifier sur le rivage ; mais une fois arrivé là, il lui fit gagner à la nage le bateau le plus proche.

Quand nos premiers témoins nous firent connaître ces actes d'un arbitraire et d'une sauvagerie inconcevables, j'eus peine, je l'avoue, à les croire. Mais leurs témoignages furent confirmés par d'autres et notamment par celui de M[onsieur] M. sujet italien, personnalité des plus estimables, qui par suite d'une confusion avec un autre italien informateur au Commissariat grec, fut arrêté au moment où il allait s'embarquer sur le paquebot *Junio*.

Les arrestations étaient faites avec une telle légèreté et les Turcs étaient si soupçonneux, qu'il resta plusieurs semaines dans différentes prisons et dut être acquitté à deux reprises successives par les cours martiales avant d'être remis en liberté. Or M[onsieur] M. nous a pleinement confirmé ce que M[onsieur] Maniatéas et d'autres nous ont

dit sur la vie dans les prisons. Il nous a aussi confirmé les renseignements d'autres témoins sur les cours martiales. Celles-ci faisaient, on le sait, exécuter tous les jours des accusés nombreux. M[onsieur] M. nous a fourni sur leur fonctionnement des détails édifiants. Ainsi il y avait un certain Turc porteur de blessures à la baïonnette ; on le présentait un jour comme victime d'un Grec du village d'Odémisch et le lendemain comme victime d'un Grec de Dermintzik. Il était vraisemblable que le témoin pût être aussi grièvement blessé le même jour dans deux localités aussi distantes ; cela n'empêcha pas les deux accusés d'être pendus. M[onsieur] M. vit aussi exécuter un Grec qu'il connaissait personnellement du nom de Papanikoli ; il était accusé d'avoir participé aux incidents de 1919, alors qu'il résultait de son passeport visé par les autorités françaises qu'il n'avait quitté l'usine de Nantes, où il travaillait, qu'en 1920. Mais deux vieilles turques affirmaient l'avoir vu tuer un musulman, dont elles ignoraient le nom, au village des Saints-Anargyres.

À propos de ces témoins on peut rappeler qu'avant l'arrivée de M[onsieur] Franklin Bouillon à Smyrne, une simple accusation d'un musulman suffisait pour être condamné par les tribunaux militaires. On a exigé depuis, la citation de deux témoins, et les journaux de Smyrne ont mis pompeusement en lumière l'importance de la concession faite à un grand homme d'État, ami de la Turquie. Les témoins qu'a vus M[onsieur] M. doivent au surplus continuer à déposer ; d'après les renseignements reçus au début de cette semaine, on pendait encore durant le mois de décembre en moyenne 3-4 prisonniers par jour et il en restait quatre cents qui attendaient leur tour.

## VII

Et cependant, tout cela n'était pas encore assez. On avait beau massacrer, brûler, assassiner, fusiller, les chrétiens et plus particulièrement les Grecs continuaient à former l'immense majorité de la population de Smyrne. Il fallait que cela cessât ; plus généralement il fallait que l'Ionic perdit le caractère hellénique qu'elle avait depuis trois mille ans. C'est alors qu'on rendait le décret fatal. Dans un délai très court, tous les chrétiens devaient quitter le pays ; tous sauf les hommes entre 18 et 45 ans qui, censés mobilisables, étaient incorporés dans les bataillons de travail.

On me rendra cette justice que jusqu'ici j'ai exposé et non commenté

les faits. Mais devant une pareille mesure ni le chrétien, ni le professeur de droit ne peuvent contenir un cri d'indignation. Comment peut-on concevoir qu'une société comme la nôtre, fondée sur la déclaration des droits de l'homme, sur le respect de la conscience nationale et les droits des minorités, qu'une société qui a essayé de réaliser le rêve de la Société des Nations, admette une mesure devant laquelle Tamerlan lui-même aurait reculé ?

Il est en effet sans exemple dans l'histoire qu'on ait pu extirper d'un pays qu'elles habitent depuis 30 siècles des centaines de mille âmes, dont le crime unique est de n'avoir pas renié la foi de leurs ancêtres. Je dis bien leur seul crime, car enfin si la Grèce s'est vu offrir en 1915 en entière souveraineté le *vilayet* d'Aidin par la France, l'Angleterre et la Russie ; si en 1919 l'Angleterre, la France et les États-Unis lui confièrent l'administration de la province de Smyrne, en quoi est-ce les Smyrniotes qui doivent payer pour ces décisions ? Et pourtant cette mesure d'extirpation, qu'en droit comme en morale, on ne saurait qualifier autrement que de monstrueuse, a passé si inaperçue que quelques jours plus tard les Turcs obtinrent de l'étendre à la Thrace Orientale.

En Asie Mineure la mesure prenait le caractère d'une sauvagerie inouïe, car elle fut accouplée à la rétention de tous les hommes en âge de travailler. On jetait ainsi en Grèce toutes les bouches chrétiennes d'Asie et on gardait les bras. Ainsi on créait et on rendait insoluble à la fois le problème des réfugiés.

La façon dont sont traités les hommes retenus rend le problème insoluble à jamais. Il ne faut pas de faire d'illusions ; les micrasiates ne sont pas destinés à rendre des services à l'armée turque mais bien à périr. Les bataillons de travail dans lesquels ils sont incorporés, ne sont pas une invention nouvelle. C'est la machine employée de 1915 à 1918 pour broyer tout le peuple arménien et la population grecque de l'intérieur. Des centaines de témoignages officiels, américains, anglais ou français, nous ont dès 1918 éclairés là-dessus. Les hommes incorporés sont condamnés à mort ; mais il y a deux morts ; la mort rouge et la mort blanche. On forme des convois et on les dirige vers l'intérieur. En route, sous les prétextes les plus divers on massacre tant qu'on peut ; c'est la *mort rouge*. Ceux qui y échappent sont soumis à un tel régime de privations et de mauvais traitements, que rarement ils y survivent ; c'est la *mort blanche*. Ce sont les preuves accumulées de ces atrocités, qui,



comme on l'a écrit alors officiellement aux Turcs, ont amené les Alliés à prendre les décisions, qui constituent l'amertume du Traité de Sévres.

On peut évaluer à près 150.000 hommes les Grecs dirigés depuis la mi-septembre vers l'intérieur de l'Asie Mineure. Tous ceux qui ont pu s'échapper, et ils sont rares, nous ont montré que le système des deux morts a fonctionné avec encore plus de rigueur que de 1915 à 1918. Les convois étaient constamment attaqués par les paysans que les troupes laissaient fusiller les déportés tout à leur aise. Parfois, trouvant peut-être cette procédure trop lente, la troupe rangeait une partie des déportés dans un ravin et les mitraillait. Jusqu'à l'arrivée à leur camp de destination les déportés n'étaient pas nourris, ils se nourrissaient de feuilles, de fruits sauvages, ils se disputaient les excréments des chevaux de leurs gardiens pour en extraire un peu d'avoine. Toutes les routes d'Asie Mineure sont encombrées de cadavres des morts et des tués. Dans les camps de concentration la mort blanche fait à son tour son œuvre. Cinq témoins échappés d'un camp de Magnésie, nous ont dit qu'au début ils étaient mille ; mais que la maladie a eu vite fait de les décimer ; quand les froids arrivèrent, c'est-à-dire vers la Saint-Dimitri, on comptait 40 à 50 morts par jour.

L'Europe a les moyens de contrôler les dires de nos témoins. Dans un des convois se trouvait un Français, dont l'abbé Soularini, prêtre catholique de Smyrne, donnera facilement le nom, car il visitait tous les jours après sa libération. À son retour, ce Français a déclaré à M[onsieur] Emmanuel Farlekas, secrétaire de la métropole d'Ephèse, que son convoi, qui au départ se composait de 3500 hommes, n'en comptait plus que 1250 quand sa nationalité établie il put enfin s'en séparer.

D'autre part trois Italiens, incorporés eux aussi par erreur, sont rentrés il y a quelques semaines à Smyrne. Un témoin italien, originaire de Gênes, que le marasme des affaires vient de faire abandonner Smyrne, les a vus. Il a causé longuement avec l'un d'eux, italien pur sang, jardinier à Boudja. Voici comment, il y a exactement 23 jours, il nous résumait le récit que celui-ci lui fit de ses tribulations.

« Je fus, disait le jardinier italien, compris dans un convoi de trois mille hommes environ. En route, comme on se trouvait sur une descente, les troupes donnèrent l'ordre de s'arrêter, et ouvrirent le feu de leurs mitrailleuses. Près de mille hommes périrent à ce moment. Mais ils ne furent pas seuls à mourir, car sur la route on était constamment attaqué par les paysans. Aucune nourriture n'était fournie ; aussi voyait-on s'en-

gager des luttes terribles autour d'une écorce de melon, trouvée sur la route, ou d'une poire sauvage. Arrivés à destination, nous nous aperçûmes que de nouvelles tortures nous attendaient. Nous étions soumis, demi-nus, aux plus dures corvées ; notre nourriture était aussi mauvaise qu'insuffisante. Les meurtres étaient fréquents ; au cours d'une corvée, je vis deux de mes compagnons jetés vivants dans un puits. L'état dans lequel les déportés étaient réduits, peut-être dépeint d'un trait : un Grec de Boudja arrivé au camp trois semaines après nous, ne parvenait pas à reconnaître ses plus vieux amis, tant la misère les avait changés ».

Monseigneur Lagier, ce courageux prélat qui a côté de Monseigneur Dubois, archevêque de Paris, mène en France le bon combat, a-t-il eu tort de parler le 13 décembre dernier d'une détresse plus grande que celle de la captivité de Babylone.

Les mesures d'expulsion et de déportation ne se bornaient pas à Smyrne. Il est d'autant plus temps de nous occuper des autres régions de l'intérieur ou de la côte, qu'elles ont souffert – la chose est incroyable mais c'est ainsi – encore davantage.

Je ne puis cependant quitter la capitale de l'Ionie sans évoquer un souvenir personnel. Il y a douze ans, du haut de cette même tribune je faisais une conférence sur les vacances du jour de l'an que je venais de passer à Smyrne. J'y décrivais les fêtes de la Noël et du Premier Janvier ; la joie dans la rue ; la charmante hospitalité dans les maisons ; la ville riche, heureuse, prospère et essentiellement chrétienne ; enfin tout ce qui avait fait les Turcs appeler Smyrne à la fois « La perle de l'Orient » et « La ville infidèle » (*Giaour Ismir*).

Qu'est-il resté de tant prospérité et de bonheur ? Je rencontre errants dans les rues d'Athènes beaucoup de ceux qui m'avaient offert une si magnifique hospitalité. Quel triste sort est aujourd'hui le leur ! Je sais tel grand savant dont le nom est profondément estimé à l'étranger et qui se félicite d'être malade, car le jour où il sera rétabli, il devra quitter l'hôpital et il n'aura plus d'abri. Je sais bien d'autres misères qui se cachent avec dignité. Je songe avec épouvante que, si lamentable que soit le sort des Smyrniotes réfugiés à Athènes, il est bien enviable en comparaison de ceux qui sont restés là-bas. Mais arrivons aux villes et aux villages des provinces.

Ici, je le confesse, mon embarras est extrême. Il m'a fallu près d'une heure pour résumer la centaine de dépositions que nous avons sur Smyrne ; or, les témoignages sur les provinces sont plus nombreux et beaucoup plus difficiles à grouper.

Cependant certaines observations générales trouvent leur place : partout les Turcs ont fait l'impossible pour empêcher les chrétiens de partir, partout leurs chefs ont prêté les serments les plus solennels que les chrétiens n'auraient rien à souffrir ; or, partout les chrétiens ont été exterminés et partout l'extermination a été l'œuvre non des *tchétés*, mais bien des autorités civiles et militaires.

N'ont pu échapper à la mort que *primo* ceux qui, plus perspicaces, ont suivi l'armée grecque dans sa retraite, et *secundo* les populations côtières que les Américains ont pu sauver. Mais ce sauvetage, accompli au prix du plus grand dévouement, n'a été que partiel. Dans certains endroits de la côte, tels Adramytti, Moschonissia etc., les bateaux ont manqué. Partout les hommes entre 18 et 45 ans, en théorie, entre 15 et 50 en fait, ont été enrôlés dans les bataillons de travail. Presque partout beaucoup de jeunes filles ont été gardées pour les harems. Enfin les Américains, ne pouvant à eux seuls faire face à tout, ne sont arrivés que plusieurs semaines après les Turcs et ceux-ci ont eu tout le temps nécessaire pour accomplir leur sinistre besogne.

Ce qui s'est passé par exemple à Vourla pendant les 23 jours qui se sont écoulés entre l'arrivée des Turcs et celle des Américains, suffirait à confirmer la théorie selon laquelle l'homme n'est qu'un signe sanguinaire et lubrique. Les crimes accomplis, les massacres, les viols, les incendies, les mutilations, confondent l'imagination. Ni l'âge, ni le sexe n'étaient respectés ; tantôt on exécutait les gens en masse et tantôt les parents assistaient au meurtre ou au déshonneur de leurs enfants et réciproquement. Les suicides furent fréquents, souvent ils rappellent ceux des femmes Souliotes<sup>37</sup>. Ainsi, les deux filles et les trois nièces de Michailidis, un des plus riches Vourliotes, se précipitèrent dans un puits.

<sup>37</sup> Il s'agit du tableau d'Ary Scheffer (1795-1858), peintre français d'origine hollandaise, « Les femmes souliotes » (1827). Les habitants de la ville grecque de Souli ayant été vaincus par les troupes d'Ali pacha, les femmes se précipitèrent du haut d'un rocher pour ne pas tomber entre les mains des vainqueurs.

J'aurais voulu vous lire tout au moins une des vingt dépositions circonstanciées – tous les noms et toutes les dates y sont – que nous avons recueillies sur les atrocités à Vourla et dans la presqu'île de l'Erythrée. J'aurais voulu vous lire encore la déposition de M[onsieur] Grégoire Argyropoulos sur Aivaly et telle autre sur Tcheshmé. Mais le temps me manque et il faut que je vous donne un bref résumé d'autres dépositions concernant les localités de l'intérieur, où les Américains n'ont pu parvenir et où la population a été exterminée.

Je prends le mot extermination dans son sens littéral.

À Balia la population a été massacrée en masse : entre autres, 650 personnes conduites sur le bord de fosses nouvellement creusées y ont été jetées mortes. Comme les mines de Balia appartiennent à une société étrangère, il est facile de contrôler l'exactitude de cette affirmation.

Pour Axari, un témoin sujet anglais nous a exposé comment le *mufli* Saki bey et le maire Selman bey ont par des discours publics et des serments sur le Coran empêché la plupart des chrétiens de prendre les derniers trains. Comment ensuite les troupes sous les ordres de Koutchouk Mustafa Kemal sont entrées ; comment, après les pillages et les viols d'usage, les hommes adultes furent dirigés vers Magnésie – toujours Magnésie – où d'ailleurs très peu parvinrent car la moitié fut massacrée entre Axari et Karagazli et la majorité des survivants un peu plus loin sur les bords de l'Hermus. Les femmes et les enfants furent voués à une mort plus rapide. Après les avoir enfermés dans une mosquée on les conduisit dans le grand ravin qui est derrière l'olivette de Mavromati ; sur les éminences qui dominaient cette crevasse on posa des mitrailleuses et toute la population musulmane vint comme à une fête à cette exécution en masse ; plusieurs assistants la racontèrent à notre témoin anglais.

Un autre témoin également anglais, propriétaire près de Pergame, assista à des drames analogues ; il évalue à 6.000 les chrétiens massacrés à Pergame et à 2.000 ceux exterminés au village de Tsandarli. Tous ces exemples concernent des localités pour lesquelles nous avons des témoins étrangers. Ce sont celles où les Turcs avaient intérêt à se montrer le plus circonspects. On jugera par eux ce qui s'est passé ailleurs.

Cette conférence si longue est pourtant bien incomplète. J'ai laissé de côté bien des régions et beaucoup de victimes. Je n'ai faute de temps parlé ni des Israélites qui ont été cruellement éprouvés, ni des Européens dont beaucoup ont souffert dans leurs biens, dans leur vie, dans leur honneur, et dont les institutions voir même les autorités sont depuis l'incendie soumises aux plus humiliantes avanies. Mais véritablement si désireux que je sois de ne pas vous retenir plus longtemps, je ne puis ne pas dire un mot du supplice des Circassiens établis entre Smyrne et Brousse.

Ceux-ci, eurent le malheur de déplaire aux kémalistes qui dès 1919 commencèrent à les massacrer, à brûler leurs villages, à déshonorer leurs femmes et même à tuer leurs bébés en écrasant leurs têtes contre les murs. J'emprunte ces détails au mémoire soumis récemment par les Circassiens à la Société des Nations. « L'occupation Hellénique, dit ce mémoire, mit provisoirement fin à ces horreurs ». Hélas, ce fut bien provisoirement. Quand l'armée grecque alla de Smyrne à la mer de Marmara, aussi rapidement que Kemal devait venir deux ans plus tard de Kara-Hissar à Smyrne (dans l'aventure micrasiatique succès et revers sont foudroyants), en juillet 1920, dis-je, les kémalistes avaient déjà massacré 15.000 Circassiens, il en restait 173.000 environ, dont 163.000 ennemis de Kemal. De ces derniers il ne survivrait peut-être pas le dixième. J'emprunte ces chiffres à la déposition de M[onsieur] Saïd Soumad, jadis avocat à Bali-Kesser, président des Circassiens réfugiés ici. Ses dires sont confirmés par un Américain qui nous a déclaré : « Les Turcs épargnaient parfois un Arménien, jamais un Circassien ».

### CONCLUSION

Dans un bref mais vibrant appel en faveur des réfugiés, le secrétaire général du Y.M.C.A. de Smyrne écrivait :

« Des fonctionnaires turcs de haut rang ont affirmé de façon répétée qu'aucune population chrétienne ne serait autorisée à rester sur la côte. Avec une égale franchise ils déclarèrent également qu'ils ne pouvaient garantir la sécurité de nulle personne demeurée à l'intérieur. Nulle politique ne fut plus méthodiquement appliquée et étendue que celle qui consistait à résoudre le problème des minorités chrétiennes par l'élimination.

Beaucoup auraient nié ceci dans le passé. Même les plus turcophiles sont forcés de l'admettre aujourd'hui ».

On ne saurait mieux résumer la situation. Mais les plus turcophiles devront admettre aussi que même cette politique d'élimination aurait pu être réalisée avec moins de sang, moins de crimes, moins d'horreurs et moins d'orgies.

Les événements dont, tant bien que mal, j'ai essayé de vous donner un fidèle résumé, ont été très imparfaitement connus à l'étranger. Malgré l'habileté avec laquelle la propagande turque a caché d'abord, atténué ensuite, embrouillé toujours la vérité, ils ont eu pourtant un écho considérable. Ils ont provoqué de l'autre côté de l'Atlantique, où le public fut mieux informé, une indignation qui n'a pas encore été calmée. Même dans la vieille Europe si troublée, si divisée, si fatiguée, ils ont ému bien des cœurs. On s'est demandé si avant, pendant et après les événements on avait fait vraiment tout ce qu'on pouvait ou qu'on devait faire. Une personnalité éminente m'écrivait : « si les hordes de Kemal avaient eu une seule seconde la crainte que les navires étrangers, plus nombreux dans la baie de Smyrne que dans celle de Navarin<sup>38</sup>, auraient dirigé sur elles autre chose que leurs projecteurs, la vie de milliers de chrétiens et l'honneur de milliers de chrétiennes n'auraient pas été perdus ».

Un des hommes qui par son caractère et sa science honorent le plus la race britannique, l'honorable Pember Reeves, directeur de l'École des Sciences Politiques et Économiques de Londres, s'est fait l'écho des sentiments qui agitent beaucoup de consciences. Il vient de publier sous le titre de « Christiani ad Leones », les Chrétiens aux lions, une brochure où il se montre sévère et pour ses compatriotes et pour d'autres. « Dans la région où furent jadis les sept Églises d'Asie on rencontre, dit-il, encore des assassins et des victimes. Mais il n'est plus de bon Samaritain. Comment d'ailleurs ce Samaritain aurait-il pu panser des blessures, alors qu'en Asie Mineure les huiles (lisez les huiles minérales) sont accaparées par les financiers et Kemal pacha interdit l'usage du vin »<sup>39</sup>.

Désireux d'éviter tout ce qui touche à la politique je laisse à l'histoire de juger ce qu'on aurait dû et aurait pu faire. Mais il est de mon devoir de

<sup>38</sup> Port de Grèce où la flotte turco-égyptienne a été détruite par les forces combinées de la France, de l'Angleterre et de la Russie lors d'une bataille navale le 8 octobre 1827.

<sup>39</sup> L'auteur fait allusion à l'un des personnages de l'Évangile (Luc., 10, 30-35) qui à la vue d'un blessé, s'approcha de lui et banda ses plaies, en y versant de l'huile et du vin.



dire qu'à défaut de bons Samaritains il y a encore de bons chrétiens. Presque tous nos témoins n'ont échappé à la mort que sur l'intervention d'un soldat, d'un prêtre, d'un philanthrope étranger. Les services rendus par les Américains aux populations micrasiatiques sont tellement considérables que vraiment les paroles manquent pour exprimer notre gratitude. Quand j'étais en 1919 aux États-Unis, des Américains me disaient que leur pays n'oublierait jamais l'enthousiasme avec lequel plus de 50.000 Grecs s'étaient volontairement enrôlés sous le drapeau sidéral et l'empressement avec lequel les autres émigrés grecs avaient souscrit à leurs emprunts nationaux. S'il y avait dette de reconnaissance, elle a été royalement acquittée et c'est à notre tour d'assurer les Américains que nous non plus, nous n'oublierons jamais ce qu'ils ont fait pour nous.

Notre reconnaissance se tournera aussi vers les Européens, Italiens d'abord, Français, Anglais, Suisses, Hollandais, Slaves, qui, militaires, prêtres ou civils, ont, pendant cette semaine tragique, souvent risqué et parfois perdu leur vie pour sauver celle de leurs frères micrasiates.

Les services rendus au prix de tels risques effacent largement certaines hésitations dues peut-être à l'ignorance des Turcs et certaines défaillances parfois infamantes, mais tout individuelles.

Aussi de cette tragédie micrasiatique, unique, je l'ai montré, dans l'histoire il se dégage à côté de tant d'horreur et d'épouvante un sentiment plus doux, le sentiment que la solidarité chrétienne n'est pas un vain mot et qu'à la fin la justice immanente finira bien par luire et pour les victimes et pour les bourreaux ».

A. Andréadès. *La destruction de Smyrne et les dernières atrocités turques en Asie Mineure (septembre-novembre 1922)*.  
Athènes. 1923. P. 3-30<sup>me</sup>.

<sup>40</sup> Mes remerciements vont à Monsieur Theofanis Malkidis, notre collègue grec, pour nous avoir envoyé la copie de cette brochure.

Extrait du livre de E. Dourmoussis  
*La vérité sur un drame historique. La catastrophe de Smyrne*

*La question du massacre des prisonniers civils*

**Par moi l'on va dans la cité des larmes ; par  
moi l'on va dans l'abîme des douleurs ; par moi  
l'on va parmi les races criminelles\*.**

**La divine comédie : L'Enfer ; Chant III.  
Alighieri Dante.**

Nous arrivons à présent à la partie la plus terrifiante et la plus abominable des massacres turcs. De mémoire d'homme jamais l'histoire n'a connu une forfaiture aussi horrible que celle dont nous allons dépeindre le tableau sanglant.

Les massacres des rues, l'incendie et tous les autres crimes, pourtant épouvantables, que nous venons d'exposer pâlissent devant l'horreur de l'opération criminelle qui fait l'objet de cette section, conçue et exécutée par les bandits du gouvernement d'Angora avec un cynisme révoltant et un sang-froid inimaginable.

Si ceux qui ont lu *L'Enfer* de Dante ont éprouvé un frémissement à la contemplation des images macabres qui défilent dans les ténèbres de son œuvre, triste mais remarquable, ceux qui vont lire ces lignes éprouveront un frémissement dix fois plus fort, non pas à la lecture de notre littérature impuissante, mais à la vision des réalités terribles dont nous ferons ici un exposé sincère et fidèle.

Dès que les troupes kémalistes ont pris possession de Smyrne après la retraite incroyable et pitoyable de l'armée grecque, deux mots d'ordre ont été donnés par les chefs du gouvernement d'Angora aux meneurs de la populace turque :

\* Parmi les races criminelles quelle autre pourrait offrir une moisson aussi riche en crimes que la race turque ?



1 Supprimer tous les Grecs et Arméniens de l'intérieur et des côtes de l'Asie Mineure occidentale sans distinction de sexe ni d'âge. Cet ordre visait surtout les localités comme Vourla, Aivali, Axar, etc.

2 Ramasser tous les hommes valides, entre 17 et 47 ans pour les faire prisonniers civils ; nous allons voir dans quel but.

Il a paru aux chefs du gouvernement d'Angora qu'il serait trop choquant envers les Européens de Smyrne de massacrer devant leurs yeux la population masculine grecque et arménienne avec la même ardeur qu'ils l'auraient fait dans les plaines de l'Anatolie où aucun regard ne pouvait les inquiéter.

Dès lors ils ont inventé le système infernal de la captivité civile. Ils ont dit : nous allons arrêter tous les hommes valides, fussent-ils même civils, entre 17 et 47 ans pour les concentrer dans l'intérieur de l'Asie Mineure et les y tenir en état de captivité jusqu'à la fin des hostilités, c'est-à-dire jusqu'à la signature de la paix.

Avant de démontrer à nos lecteurs dans quelles conditions dramatiques a eu lieu l'extermination de la totalité presque de ces prisonniers civils dont le nombre s'élevait à environ 250.000 pour Smyrne et ses environs, revenons aux conséquences du premier ordre des bandits du gouvernement d'Angora, en vertu duquel tous les Grecs et Arméniens de l'intérieur et des côtes de l'Asie Mineure occidentale devaient être supprimés. C'est à la suite de cet ordre que toute la population des deux sexes de Vourla, d'Aivali et d'Axar a été supprimée par des violences inouïes.

Des prisonniers civils qui ont pu échapper par miracle aux massacreurs turcs nous ont raconté qu'ils ont vu dans plusieurs points de l'intérieur, près de Magnésie et ailleurs, des femmes toutes nues par lots de trois violées et pendues aux arbres des routes et des plaines en y étant attachées par leurs cheveux entrelacés.

Des survivants au massacre général d'Axar, localité à trois heures de distance à l'intérieur de Smyrne, nous ont aussi raconté qu'ils ont vu les bandes kémalistes, après avoir massacré le père ou la mère, ou même le père et la mère d'une famille quand les deux y étaient vivants, ramasser les enfants de trois à sept ans de toutes les familles exterminées pour fusiller les pauvres enfants en route, sous prétexte qu'ils allaient les mener à l'école. ...

Y a-t-il un autre peuple au monde aussi féroce, aussi sanguinaire pour englober dans le massacre général même les bons et innocents enfants de trois à sept ans ?

Je ne le pense pas !

Pourtant, les amis de Pierre Loti<sup>41</sup>, de Franklin Bouillon, de Pittard<sup>42</sup>, de Claude Farrère l'ont fait ! Ces malheureux savants et hommes politiques ont été naturellement victimes de leur bonne foi ou d'une grave erreur qu'ils ont dû regretter amèrement depuis ; je l'espère tout au moins pour l'honneur et la conscience de ceux d'entre eux qui vivent encore. Mais le mal est fait !

Voilà ce que le monde civilisé doit apprendre une fois pour toutes pour juger l'histoire contemporaine et prévenir les massacres éventuels de Constantinople, aucune autre ville n'étant plus habitée en Turquie par les chrétiens pour servir de champs dans l'avenir, aux atrocités turques qui ont ensanglanté depuis plus de trois quarts de siècle l'histoire des malheureuses populations chrétiennes de l'Orient et ayant même coûté la vie à mes innocents et inoubliables frères à la mémoire desquels ce travail de vérité et de justice douloureuse est consacré.

Nous touchons ici du doigt la grande forfaiture kémaliste du massacre des prisonniers civils.

Nous avons dit dans quelles conditions le plan de l'extermination des prisonniers civils a été conçu, mais il faut aussi démontrer dans quelles conditions il a été exécuté.

Quand nous aurons apporté à notre exposé ce complément de lumière notre démonstration sera totale. Tout homme de bonne foi, tout homme dont la conscience n'est pas infectée par le venin de la pourriture morale, ou de la vénalité mercantile, ou de l'aberration mentale, ne pourra pas rester indifférent vis-à-vis d'un spectacle aussi terrifiant, et il sera forcé de s'associer à notre cri d'indignation accusatrice.

Je m'adresse à vous, mes nobles lectrices et lecteurs, de quelques nationalités que vous soyez, dont le cœur est sensible aux souffrances humaines, et je vous dis : Voyez comment les bandits du gouvernement

<sup>41</sup> Loti Pierre (1850-1923), écrivain français, de l'Académie française (1892), turcophile connu.

<sup>42</sup> Pittard Eugène (1867-1962), anthropologue suisse, auteur du livre *À travers l'Asie Mineure : le visage nouveau de la Turquie* (Paris. 1931).

d'Angora ont opéré pour exterminer mes deux frères et les autres milliers de mes frères de race en Asie Mineure et jugez !

La méthode de l'extermination des prisonniers civils en Asie Mineure telle qu'elle fut pratiquée par les bandits du gouvernement d'Angora était simple mais terrible dans sa simplicité.

Après avoir ramassé à Smyrne, à Aivali et ailleurs, sur toute la côte de l'Asie Mineure occidentale, les hommes valides entre 17 et 47 ans, les bandits du gouvernement d'Angora les expédiaient par lots de 3 à 4.000 à Magnésie, à Nazli et dans toutes les directions de l'intérieur.

Quand les prisonniers arrivaient à destination à Magnésie, par exemple, il n'en restait, sur 3.000, que 300 à peine, le reste étant exterminé en route au milieu de souffrances indicibles. Mais là encore, pour les survivants, la sécurité était problématique. Tous les jours ils recevaient des coups de la part des soldats turcs qui, parfois, lorsqu'ils avaient besoin d'argent, les vendaient pour une ou deux livres turques à la population ivre du sang chrétien et désireuse de mettre en morceaux un *kiafir*, c'est-à-dire un infidèle.

C'est ainsi qu'en fin de compte, pour revenir libre de la captivité, il ne restait que 30 survivants sur un nombre de 3.000 primitivement arrêtés. Quand on demandait aux bandits du gouvernement d'Angora des renseignements sur le sort des prisonniers massacrés, ils nous répondaient qu'ils étaient morts malades ou qu'ils avaient perdu leurs traces, naturellement !

Quelle canaillerie !

Quel cynisme !

C'est dans ces conditions qu'ont péri mes deux inoubliables frères, Simon et Kharalambos, garçons pleines de jeunesse et d'intelligence, qui ne se sont jamais occupés de politique et qui, bien mieux, de leur vivant, pendant l'occupation grecque de l'Asie Mineure, ont rendu de nombreux et signalés services de protection à des amis turcs dont la conduite envers eux s'est révélée ignoble à leur retour de Moustafa Kemal à Smyrne.

Tel fut le cas de ce bandit de Moustafa bey, marchand de fromages à Smyrne, ami de mes frères en affaires, bénéficiaire de multiples gentilleses de leur part, qui n'a hésité à les voler et à les dépouiller avant de les faire assassiner. Le Turc excelle dans cette matière de ruse sanguinaire.

C'est dans ces conditions qu'ont péri aussi des milliers et des centaines de milliers d'innocents civils dont il serait impossible de dresser ici une liste complète.

E. Dourmousis. *La vérité sur un drame historique. La catastrophe de Smyrne. Septembre 1922. Paris. [1928]. P. 92-100.*

\*\*\*

### Extraits du livre de George Horton<sup>43</sup> *The Blight of Asia*

#### *The Destruction of Smyrna (September, 1922)*

The last act in the fearful drama of the extermination of Christianity in the Byzantine Empire was the burning of Smyrna by the troops of Mustapha Khehal. The murder of the Armenian race had been practically consummated during the years 1915-1916, and the prosperous and populous Greek colonies, with the exception of Smyrna itself, had been ferociously destroyed. The idea has been widely circulated, and seems to be gaining credence, that the Turk has changed his nature overnight.

The destruction of Smyrna happened, however, in 1922, and no act ever perpetrated by the Turkish race in all its bloodstained history, has been characterized by more brutal and lustful features, nor more productive of the worst forms of human sufferings inflicted on the defenseless and unarmed. It was a fittingly lurid and Satanic finale to the whole dreadful tragedy. The uncertainty which at one time existed in the public mind as to the question, "Who burned Smyrna!" seems to be pretty well dispelled. All statements that tend to throw doubt on the matter can be traced to suspicious and interested sources. The careful and impartial historian, William Stearns Davis, to whom reference has already been made in this work, says: "The Turks drove straight onward to Smyrna, which they took (September 9, 1922) and then burned".

<sup>43</sup> Voir le commentaire N 15.

\* [Davis W. S.] A Short History of the Near East, [from the founding of Constantinople (330 A. D. to 1922), New York, 1922.] page 393.

Also, Sir Valentine Chirol, Harris Foundation lecturer at the University of Chicago in 1924, made this statement: "After the Turks had smashed the Greek armies they turned the essentially Greek city (Smyrna) into an ash heap as proof of their victory".

Men of this stamp do not make assertions without having first gone carefully into the evidence.

We have already seen by what methods the Greeks had been eliminated from the coastal region of Asia Minor. The murders and deportations have been described by which a flourishing and rapidly growing civilization had been destroyed, villages and farm-houses wrecked and vineyards uprooted. Large numbers of Greeks, however, who had managed to escape by sea, returned to their ruined homes after the landing of the Hellenic army in May of 1919, and set to work industriously to restore their ruined properties.

Mustapha Khemal now determined to make a complete and irretrievable ruin of Christianity in Asia Minor. *Carthago delenda est*. The plan, revealed by its execution, was to give the city up for some days to lust and carnage; to butcher the Armenians, a task which has always given a special pleasure to the Turk; to burn the town and to carry the Greek men away into captivity.

The main facts in regard to the Smyrna fire are:

1. The streets leading into the Armenian quarter were guarded by Turkish soldier sentinels and no one was permitted to enter while the massacre was going on.

2. Armed Turks, including many soldiers, entered the quarter thus guarded and went through it looting, massacring and destroying. They made a systematic and horrible "clean up", after which they set fire to it in various places by carrying tins of petroleum or other combustibles into the houses or by saturating bundles of rags in petroleum and throwing these bundles in through the windows.

3. They planted small bombs under the paving stones in various places in the European part of the city to explode and act as a supplementary agent in the work of destruction caused by the burning petroleum which Turkish soldiers sprinkled about the streets. The petroleum spread the fire and led it through the European quarter and the

bombs shook down the tottering walls. One such bomb was planted near the American Girls' School and another near the American Consulate.

4. They set fire to the Armenian quarter on the thirteenth of September, 1922. The last Greek soldiers had passed through Smyrna on the evening of the eighth, that is to say, the Turks had been in full, complete and undisputed possession of the city for five days before the fire broke out and for much of this time they had kept the Armenian quarter cut off by military control while conducting a systematic and thorough massacre. If any Armenians were still living in the localities at the time the fires were lighted they were hiding in cellars too terrified to move, for the whole town was overrun by Turkish soldiers, especially the places where the fires were started. In general, all the Christians of the city were keeping to their houses in a state of extreme and justifiable terror for themselves and their families, for the Turks had been in possession of the city for five days, during which time they had been looting, raping and killing. It was the burning of the houses of the Christians which drove them into the streets and caused the fearful scenes of suffering which will be described later. Of this state of affairs, I was an eye-witness.

5. The fire was lighted at the edge of the Armenian quarter at a time when a strong wind was blowing toward the Christian section and away from the Turkish. The Turkish quarter was not in any way involved in the catastrophe and during all the abominable scenes that followed and all the indescribable sufferings of the Christians, the Mohammedan quarter was lighted up and gay with dancing, singing and joyous celebration.

6. Turkish soldiers led the fire down into the well-built modern Greek and European section of Smyrna by soaking the narrow streets with petroleum or other highly inflammable matter. They poured petroleum in front of the American Consulate with no other possible purpose than to communicate the fire to that building at a time when C. Claflin Davis, Chairman of the Disaster Relief Committee of the Red Cross, Constantinople Chapter, and others, were standing in the door. M[iste]r Davis went out and put his hands in the mud thus created and it smelled like petroleum and gasoline mixed. The soldiers seen by M[iste]r Davis and the others had started from the quay and were proceeding toward the fire.

7. D[octo]r Alexander MacLachlan, President of the American College, and a sergeant of American Marines were stripped, the one of

\* [Chirol V.] The Occident and the Orient, [Chicago, 1924.] page 58.



his clothes and the other of a portion of his uniform, and beaten with clubs by Turkish soldiers. A squad of American Marines was fired on.

### *The Turks arrive*

On the morning of the ninth of September, 1922, about eleven o'clock, frightened screams were heard. Stepping to the door of my office, I found that a crowd of refugees, mostly women, were rushing in terror upon the Consulate and trying to seek refuge within, and that they were very properly being kept out by the two or three bluejackets assigned for the defense of the consular property.

One glance from the terrace which overlooked the quay made evident the cause of their terror. The Turkish cavalry were filing along the quay, on their way to their barracks at the konak at the other end of the city. They were sturdy-looking fellows passing by in perfect order. They appeared to be well-fed and fresh. Many of them were of that Mongolian type which one sees among the Mohammedans of Asia Minor.

From the fact that not all the troops of Mustapha Khemal were provided with the smart uniforms of his picked troops, much has been made by Turkish apologists of the difference between "regulars" and "irregulars". Any one who saw those mounted troops passing along the quay of Smyrna would testify, if he knew anything at all of military matters, that they were not only soldiers, but very good soldiers indeed, thoroughly trained and under perfect control of admirable officers. And any one who knows anything of Turkish character will testify that the Turk is essentially a soldier, extraordinarily amenable to the orders of his superiors. The Turk massacres when he has orders from headquarters and desists on the second when commanded by the same authority to stop. Mustapha Khemal was worshipped by that army of "regulars" and "irregulars", and his word was law.

As the Turkish cavalry was entering Smyrna on the morning of the ninth, some fool threw a bomb. The Turkish officer commanding the cavalry division received bloody cuts about the head. All the testimony is to the effect that he rode unconcernedly on. That is what a Turk would do, for of the courage of the race there is no doubt. It has been stated that this bomb was thrown by an Armenian, but I have seen no proof of this assertion, nor can the statement that the throwing of this bomb precipitated the massacre of the Armenians, be reconciled with the

Turkish claim that their troops were so exasperated with the atrocities of the Greek army that they could not be restrained when reaching Smyrna. Armenians are not Greeks, and the fury of the Turks burst first upon their usual victims.

On the evening of the ninth, the looting and killing began. Shooting was heard in various parts of the town all night, and the following morning native-born Americans, both men and women, began to report seeing corpses lying about in the streets in the interior of the town. Nureddin Pasha, the Turkish commander-in-chief, issued a command that everybody was to go peacefully about his business and that order should be preserved. This caused a momentary feeling of security among a certain element of the non-Mussulman population, so that a number of shops that had been closed were reopened.

But this confidence was not of long duration, for the looting spread and the savagery increased. At first, civilian Turks, natives of the town, were the chief offenders. I myself saw such civilians armed with shotguns watching the windows of Christian houses ready to shoot at any head that might appear. These had the air of hunters crouching and stalking their prey. But the thing that made an unforgettable impression was the expression on their faces. It was that of an ecstasy of hate and savagery. There was in it, too, a religious exaltation, but it was not beautiful, it was the religion of the Powers of Darkness. One saw, too, all the futility of missionary work and efforts of conversion. Here was complete conviction, the absolute triumph of error and the doctrine of murder and pitilessness. There was something infinitely sad in those pale writhing faces on which seemed to shine the wan light of hell. One could not help pitying those men even while they were killing. One thought of lost souls and the torments of the damned. Those killers were unhappy.

The last Greek soldiers disappeared from Smyrna on the evening of the eighth and the Turks rapidly took over the town. Mounted patrols and little squads of soldiers began to appear on the streets, serving as police.

These were well enough behaved. There were credibly reported instances of minor Turkish officers interfering with the looters and evildoers, and even of instances of kindness being shown to non-Mussulman natives. I saw no such kindness, however. If I had, I should be eager to report it, but I am willing to accept the testimony of others. The panic among the native Christians was now increasing to an alarming extent.



As the looting spread and the killing increased the American institutions were filled with frightened people. These institutions in Smyrna were the Intercollegiate Institute, a seminary for young girls; the Y.W.C.A., housed in a large building and surrounded by a garden and tennis court, and the Y.M.C.A.

The night of the tenth the shooting could still be heard in the Christian quarters and frightened people were besieging the doors of these institutions and screaming and begging in God's name to be let in. A number of bluejackets were stationed in both the girls' school and the Y.W.C.A., and if any of them chance to read these lines they will confirm the statement that the conduct of the American women teachers connected with the American institutions in and about Smyrna was without exception, above praise. There was not one who showed the least indication of fear or nervousness under the most trying circumstances; not one who flinched or wobbled for an instant throughout a situation which had scarcely a parallel in the history of the world for hideousness and danger. They endured fatigue almost beyond human endurance that they might do all in their power to save their charges and give comfort and courage to the frightened hunted creatures who had thrown themselves on their protection. Such women as these throw imperishable luster on the name of American womanhood. Since none of them gave up or showed the white feather, we may conclude that they were worthy representatives of a worthy sisterhood – the American Woman. For the men nothing need be said, for American men are expected to come up to the mark. I was proud of my whole colony at Smyrna.

Mention should be made of Jacobs, director of the Y.M.C.A. He was and is still, doubtless, famous for a genial smile which he himself calls the "Y.M.C.A. smile". Proceeding along the quay on an errand of mercy in connection with the refugees, he was stopped by several Turkish soldiers, searched and robbed of a sum of money. Continuing his route, he hailed a Turkish officer to whom he complained. The officer asked him:

"Did they take it all?"

"Fortunately, no", replied Jacobs.

"Well then", said the officer, "hand over what you have left", which Jacobs was compelled to do. As he left he was shot at, but fortunately not hit. This incident I did not see, but it was related to me by other Americans.

The Turks were now making a thorough and systematic job of killing Armenian men. The squads of soldiers which had given the inhabitants a certain amount of comfort, inspiring the belief that the regular army was beginning to function and would protect the citizens, were chiefly engaged in hunting down and killing Armenians. Some were dispatched on the spot while others were led out into the country in squads and shot, the bodies being left in piles where they fell. The Americans belonging to the various charitable institutions whose duties took them into the interior of the town, reported an increasing number of dead and dying in the streets.

A native-born American reported that he had seen a man beaten to death with clubs by the Turks, "till there was not a whole bone left in his body". The unwillingness of all the eye-witnesses to say anything that might offend the Turks and thus compromise their interests, shows how difficult it has been to get the full extent of the hideous and shameful truth.

Another native-born American, representative of a well-known tobacco firm, came white and trembling into the Consulate and reported that he had seen a terrible sight, "just around the corner". A number of Turkish soldiers had stopped an old man and commenced talking to him. The old man had thrown up his hands, the fingers spread in an attitude of supplication, whereupon one of the soldiers had split his hands with a sword, cut off his wrists and hewn him down.

The loot was now being driven out of the bazaars and the Armenian quarter by the cartload, and cartloads of corpses, as of beef or sheep, were being sent into the country.

The following is found in my memoranda dated September 12, 1922: "A party of Americans saw nine cartloads of dead bodies being carried off in the neighborhood of the konak (Turkish government house) and another party saw three such cartloads in the neighborhood of the Point Station".

Captain Hepburn, one of the naval officers, counted thirty-five dead bodies on the road leading to Paradise, a small village near Smyrna, where the American International College is situated.

At Boudja, another village, largely inhabited by English and other foreigners, there was a well-known and wealthy Dutch family by the name of De Jong. It was reported that M[ister] and M[istress]s De Jong had been murdered by Turkish soldiers. Concerning this affair, the

following details were furnished me by M[iste]r Francis Blackler, one of the prominent members of the American community at Smyrna, head of the well-known firm of Griffith and Company, that does an extensive business with America. M[iste]r Blackler may be mentioned as neither he nor his wife, a lady of exceptional culture and refinement, has any idea of returning to Smyrna, at least under present conditions.

"I believe I was the first", he said, "to find and recognize the bodies of the De Jongs. I was passing along the street after the Turkish cavalry had passed through and I saw two bodies lying on the road. I stopped down and looked and immediately exclaimed, 'Why, that's M[iste]r De Jong!' Glancing at the other, I saw that it was M[istres]s De Jong. The bodies were perforated with bullet holes. I notified the relatives and we took them away and buried them".

About this time, Sir Harry Lamb, the distinguished and able British consul-general, came to me and asked if I could send two automobiles to Bournabat to get Doctor Murphy and the women of his family. Besides my own car, there were quite a number of autos at my disposal, as the Americans of Smyrna owned many, practically all of which they had put at the disposition of the Consulate and the Relief Organization.

Doctor Murphy was a retired army surgeon who had been in the British Indian service. He was living with his two daughters on pension at Bournabat, an aged man with a high record. Sir Harry related that Turks had entered the Murphy home and told the doctor not to be frightened, as they meant harm to no one. They had simply come to violate the women. His daughters, fortunately, had hidden themselves in a room up-stairs, but the eyes of the Turks fell upon a young and pretty servant. They attempted to seize her, when she fell on her knees and threw her arms about the legs of the aged doctor and begged him to save her. The old hero tried to protect the girl in so far as his feeble strength would allow, but he was beaten over the head with muskets, kicked, and the girl torn from him by the Turks. They then proceeded to accomplish their foul purpose. Sir Harry added that the doctor was in a desperate state and the women nearly dying from fright. The automobiles were sent and the Murphys brought down. The doctor died of his injuries.

The Archbishop Chrysostom came to the Consulate but a short time before his death, together with the Armenian Archbishop. Chrysostom was dressed in black. His face was pale. This is the last time that I saw this venerable and eloquent man alive. He was a constant friend of Ame-

ricans and American institutions and used all his influence with the clergy and the government in favor of the support of our schools, our Y.W.C.A. and Y.M.C.A. It is doubtful if there is any member of our foreign missionary, educational and philanthropic institutions who will dispute this statement. He frequented them all and often addressed their members.

As he sat there in the consular office, the shadow of his approaching death lay upon his features. Some who read these lines – some few, perhaps – will understand what is meant. At least twice in my life I have seen that shadow upon a human visage and have known that the person was soon to die.

Monseigneur Chrysostom believed in the union of Christian churches, in a united effort in the cause of Christ and the better education of the Eastern clergy. Neither he nor the Armenian bishop spoke to me of their own danger, but they asked me if nothing could be done to save the inhabitants of Smyrna.

The tales vary as to the manner of Chrysostom's death, but the evidence is conclusive that he met his end at the hands of the Ottoman populace. A Turkish officer and two soldiers went to the offices of the cathedral and took him to Nureddin Pasha, the Turkish commander-in-chief, who is said to have adopted the medieval plan of turning him over to the fanatical mob to work its will upon him. There is not sufficient proof of the veracity of this statement, but it is certain that he was killed by the mob. He was spit upon, his beard torn out by the roots, beaten, stabbed to death and then dragged about the streets.

His only sin was that he was a patriotic and eloquent Greek who believed in the expansion of his race and worked to that end. He was offered a refuge in the French Consulate and an escort by French Marines, but he refused, saying that it was his duty to remain with his flock. He said to me: "I am a shepherd and must stay with my flock". He died a martyr and deserves the highest honors in the bestowal of the Greek church and government. He merits the respect of all men and women to whom courage in the face of horrible death makes an appeal.

Polycarp, the patron saint of Smyrna, was burned to death in the stadium overlooking the town. The Turk roams over the land of the Seven Cities and there is none to say him nay, but the last scene in the final extinction of Christianity was glorified by the heroic death of the last Christian bishop.

Looking from the door of the Consulate, I saw a number of miserable refugees with their children, bundles and sick, being herded toward the quay by several Turkish soldiers. On gray-haired old woman was stumbling along behind, so weak that she could not keep up, and a Turkish soldier was prodding her in the back with the butt of his musket. At last he struck her such a violent blow between the shoulder-blades that she fell sprawling upon her face on the stony street.

Another old woman came screaming to me, crazy with grief, crying, "My boy! My boy!" The front of her dress was covered with blood. She did not say what had happened to her boy, but the copious blood told its own story.

M[istres]s Cass Arthur Reed, wife of the dean of the American College at Paradise, near Smyrna, thus describes the stripping and beating of her father, the venerable president, as also of Sergeant Crocker, an American navy officer:

"On September 11, 1922, American Marines who were on the lookout from the roof of the college notified their chief that the American settlement house, belonging to the college, was being looted by the Turkish soldiers. So the chief and father rode over to the settlement house in the college car, carrying the American flag. They informed the men that this was American property they were looting and asked why they were doing it? Father explained it was a community house and served the Turks as well as Christians in its work. They seized both men and stripped them of their clothes, valuables and money, shoes and stockings, and beat them both with a club five feet long and three inches in diameter. Sergeant Crocker was the officer who was beaten. He took the club over to the college afterward. Before he was stripped of his cloths he, of his own accord, took off his revolver and showed the Turkish soldiers that he did not mean to hurt them. They beat both men severely and separated them so they could not stand together. They beat them with the butt end of their rifles and with this big club I have mentioned. Then they demanded of Doctor MacLachlan that he hand over the Marines guarding his college. He said he was not a military man and had no control over the Marines, who had been sent by the American Government to protect the American property and the refugees in it.

They hit him on the head, limbs, crushed the big toe of his right foot, all the time lunging at him to run, which he refused to do knowing they would put bullets in his back if he did. What he considered saved his life



Smyrnie. Le centre de la ville.



SMYRNE - Mont Pagos et la Ville.



Smyrnie. Le centre de la ville.



SMYRNE - La Belle Vue.









*La rue principale*

*Souvenir de Smyrne*



*Quartier arménien*

*Souvenir de Smyrne*



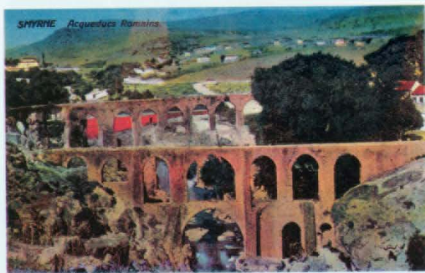
L'autel de l'église Saint Stepanos



Yerevan. Palais Gouvernemental.



Yerevan. Quartier Turc









Smyrna --- Fire on morning of 14-9-22



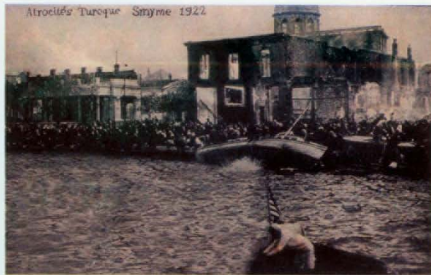
Smyrne, 13-14 Settembre 1922



Atrocités Turque Smyrne 1922



Atrocités Turque Smyrne 1922



was that he kept calm through the whole procedure, saying they could kill him if they wished but he wanted to explain why he was there and why he wanted them to stop robbing the American property. One man lunged at him with a bayonet, and father put out his hand to grasp it and cut his palm. When the soldier drew back to get another lunge at him, the bayonet remained in father's hand. He was naked all this time. Then they lamed his left foot, breaking the tendons in the back of his knee so that he fell to the ground. He endeavored throughout the whole thing to keep his feet and he saved the blows on his head by putting up his arms. Several times they stood him up a few yards away and threatened to bludge him.

During this time, one of the Turkish students, who had seen the thing from the college, ran over. While the guns were pointed at father, he threw himself on the butt ends of the rifles and beseeched the men not to kill him, that he was a good man. They then accused this student of being an infidel and he swore that he was a true Moslem and he was wearing Khemal's picture on his arm and also wearing a fez. Sergeant Crocker had given the order to his men on the roof of the college not to fire or use their machine guns. Two of the Marines chased over to help when they saw what was going on. Sergeant Crocker ordered them to retreat in order to save Doctor MacLachlan's and his own life. The Turks placed Doctor MacLachlan up against a wall and were about to shoot him when, at the very moment, a young Turkish officer appeared on horseback and ordered them to desist".

They obeyed immediately and went away, proving by their immediate obedience that they were regular troops under good discipline.

The following details concerning the attack on President MacLachlan and Sergeant Crocker were furnished me by another eye-witness of the scene:

"When the bluejackets in the main building saw the predicament of their chief and that he was in danger of being ill-treated, they ran to his rescue. Sergeant Crocker spreading his arms motioned them backward, saying: 'Retire! Retire! Don't shoot! Retire!'

This they did, and after they had covered some distance in this manner, he gave the order: 'Wheel and run!'

They obeyed, whereupon the Turkish soldiers opened up a lively fusillade on the running Marines, and their rifle fire was so rapid and continual that it reminded me of a machine gun. Fortunately none of the Americans was hurt".

The following looting of American property occurred at Paradise, as described to me by an American lady connected with the college:

"In September, 1922, every American house at Paradise had an American flag, back and front, and all have been broken into except two.

Lately, while the chief of the Turkish army, who had billeted himself at the president's house, was eating there with his band playing on the campus, the Turks looted the dean's house, right on the same campus".

Meanwhile, in the city of Smyrna itself, the hunting and killing of Armenian men, either by hacking or clubbing or driving out in squads into the country and shooting, caused an unimaginable panic. There was no help anywhere in sight. The battle-ships of the Great Powers, including America, could not interfere for various reasons and there were instances of persons who had reached them being sent back to the shore.

This man hunt was now being participated in by squads of the Turkish army. Armenians soon disappeared from the streets, either through death or concealment. The proclamation had been issued that any one concealing an Armenian in his house would be brought before the court-martial – a justly dreaded tribunal. One instance will show what terror this edict inspired in the hearts of all – even foreign subjects:

A prominent Dutch subject related the following incident, which he witnessed from the deck of his small private yacht:

"Over by Cordelio (a suburb of Smyrna), I saw a young couple wade out into the sea. They were a respectable, attractive pair and the man was carrying in his arms a small child. As they waded deeper and deeper into the water, till it came nearly up to their shoulders, I suddenly realized that they were going to drown themselves. I therefore pushed out to them in a boat and with the promise that I would do what I could to save them, managed to get them to shore. They explained that they were Armenians, and knowing that the man would certainly be killed and the wife, who was young and pretty, either outraged or taken into a harem and their baby left to die, they had determined to drown themselves together. I took them to several places and tried to get them in, but without success. I finally conducted them to a large school whose building and garden were full of people, rang the bell, and, when a sister came to the door explained the situation to her. When she heard that they were Armenians, she shut the door. I went away leaving them sitting on the steps of the school".

And there we shall leave them with the hope that in some miraculous way they were saved, which is not probable.

This incident is not related to throw discredit on the personnel of the foreign school. They thought that if they took in an Armenian couple, they might endanger the safety of the hundreds of people whom they were protecting, most, if not all of whom were of their own religion and therefore their especial charges.

As the Armenians had all disappeared from the streets, it was supposed that the men who had escaped had taken refuge in their own quarter, a well-built, Europeanized section of the town, within well-defined limits. Before proceeding to what happened next, it should be explained that the soldiers were helped in picking out Armenians in the streets by native spies, who accompanied them and pointed out victims. I could not recognize the nationality of those foul and slimy reptiles, the spies. I was told by some that they were Jews, but I have no proof to substantiate the statement. Of course many of the informers were Turks, and it is possible that they were all of that race, as they would naturally aid their own troops.

When Armenian hunting became too poor in the streets of Smyrna, their precinct was closed to all except Turks by soldiers stationed at the street entrances, after which the sack and massacre were conducted methodically. I did not myself attempt to enter the Armenian section, but I was repeatedly informed by those with whom I was in contact that ingress was not permitted. Americans who saw into the quarter from their windows, stated that there was not a house that escaped, so far as could be seen. All were broken into, looted, the furniture smashed and thrown into the streets. What happened to the inhabitants can easily be left to the imagination. It is easy to form a mental picture of those families, cowering in their homes, with their wives, their daughters and their babes, waiting for the crash of a rifle butt on their doors.

*Horton G. The Blight of Asia. An account of the Systematic Extermination of Christian Populations by Mohammedans and of the Culpability of Certain Great Powers; with the True Story of the Burning of Smyrna. Indianapolis-Kansas City-New York. 1953. P. 112-116; 126-143.*



Extraits du journal intime de Garabed Hatcherian<sup>44</sup>  
*My Smyrna Ordeal of 1922*<sup>45</sup>

*Wednesday, the 6<sup>th</sup>* – The crowd of refugees is gradually growing. All the cities abandoned by the Greek army between Karahisar and Manisa [Magnésie] have been set on fire. Their inhabitants are pouring into the courtyards of the churches, into hotels, asylums, houses, gardens, and finally, wherever they can find a spot to sit down. Only a minority of the population has left Smyrna. As for Akhisar, there have been rumors that the military authorities of the city have called upon the Christians to leave town because orders had been received to set it on fire before retreating. Greeks and Armenians invite the Turkish notables to the City Hall and, referring to the military commander's order, declare that they will not carry it out if the Turks promise to protect the Christian population from attacks by Turkish mobs. The Turks swear on the Koran to protect the Christians from any attacks. The Christians, in turn, swear on the Bible. The military and city authorities of Akhisar leave the town, and the Christian and Turkish notables create a temporary government for the mutual protection of their people until things settle down and regular government is re-established. ...

*Saturday, the 9<sup>th</sup>* – ... I am sitting on the terrace of the house. At midday I see the Kemalist cavalry soldiers passing over the quay. Local Turks holding the Turkish flag shout, "Long live Kemal Pasha". The cavalrymen have a fierce look about them, as they advance from Punta<sup>46</sup> towards the Government Building. The Christians gathered on the quay watch the entrance of Turkish soldiers with horror and grabbing their

<sup>44</sup> Hatcherian Garabed (1876-1952), médecin, témoin oculaire de la catastrophe de Smyrne.

<sup>45</sup> Le journal intime de Garabed Hatcherian a été préparé à la publication par Madame Dora Sakayan, sa petite-fille, professeur émérite à l'Université McGill de Montréal. Elle l'a publié traduit dans plusieurs langues, à savoir : arménien (Montréal, 1995 et 1997, Erevan, 2005, 2011) ; anglais (Montréal, 1997, Erevan, 2011) ; espagnol (Montréal, 2000) ; français (Paris, 2000) ; grec (Montréal, 2001) ; turc (Istanbul, 2005) ; russe (Erevan, 2005) ; allemand (Klagenfurt, 2006). Nous avons utilisé la publication anglaise réalisée en 1997 à Montréal.

<sup>46</sup> Il s'agit de l'un des quartiers de Smyrne où habitaient beaucoup d'Italiens.

children and bundles start running inland. The Turks seeing their flight, try to calm them, saying that there is nothing to fear. They have lived like brothers with the Christians until now and that's how they will live in the future, etc. The naive believe these deceitful words and relax a little. After the Turkish cavalry, the infantry follows, also heading towards the Government Building. Their austere faces fill everyone with horror'. ...

*Sunday, the 10<sup>th</sup>* – It is morning. There is peace on the quay and we are happy that the Turkish occupation has taken place without bloodshed. But then, we see from the balcony people taking the body of a fifteen year old boy from the street and carrying it to the quay wall. He must have been shot for being outside at night after curfew. At nine, Yervant, Khosrov and I head towards the Haynots<sup>47</sup> to find out if anything happened there during the night. On our way, we meet some Armenian youths with foreign citizenship from whom we hear that the Haynots has been looted, women and girls have been raped and that Saint Stepannos Church and the Diocese are under siege by Turkish soldiers and mobs. My companions decide to return home, whereas I, with our house maid, pass along Chalgidji Bashi avenue which have been deserted. First, I come across a Turkish soldier who asks me how to get to the military barracks; then a second soldier arrives who asks the same question. When I mention the road leading to the barracks (the Armenian Boulevard Reshidiyeh), the soldier says that this area "is a bloody hell". I arrive at my house and try to open the door. I fail. Apparently, the lock has been destroyed by attempts to break in during the night. The house door itself and the outside shutters have been left intact. I knock a few times at the door of Levon Arakelian; there is no answer. The Illuminator street is deserted. In front of Miss D. Kasparian's house, I see a large amount of dried blood. Without flinching, I proceed to the Armenian Grand Boulevard. First I see the house of the Balikjians, where the doors are broken, and the furniture is a jumbled mess in the courtyard. The doors of

<sup>47</sup> The unexpected entry of General Murcell Pasha's cavalry into Smyrna seems to have impressed even the impartial viewer. As to the hundreds of thousands of refugees thronged on the waterfront, the arrival of the Turkish cavalrymen caused mortal fear. The literature on the subject abounds with descriptions of this scene: the panic-stricken crowd, who at the sight of the formidable horsemen started to flee, and the Turkish cavalrymen trying to stop their flight by saying *Korkma!* = *Don't be afraid...* What a deception, considering the fate of those refugees!

<sup>48</sup> Il s'agit du quartier des Arméniens de Smyrne.

the houses on the Grand Boulevard have been broken one by one and there are traces of blood all over. The stores, too, have been broken into and looted. I see Turkish soldiers ransacking in open houses. I hear gunshots coming from the Diocese area, and I see French soldiers moving around with Turkish soldiers. The local Turks and the soldiers who pass by take me for a Turk, judging by my appearance. But it is not wise to stay here any longer. In haste, I try to pass through the Hydrotherapy street to pick up the house maid, who is waiting outside our house, and to hurry to the quay. However, I see that the houses on that street have also been broken into and pillaged. Without showing my emotions and my inner turmoil, I turn back and, taking Chalgidji Bashi, arrive at our house. Again, I try to open the door, but it is impossible. I hear intermittent gun shots.

Without losing time, I take the maid, Araksi, and we rush to the quay. Arriving at the house, I tell everybody what I have seen: that the Haynots and the surrounding quarters have been deserted, while in the Greek areas around the Franca district, only a few pedestrians could be seen. Only after seeing the situation in the Haynots did I realize that the Turk is always the same massacring and pillaging element, whether in Albania, Macedonia or Thrace, whether in Arabia, Syria or Armenia. The Turk is the same bloodthirsty beast, whether under the mask of *Ittihad\** or *Itlaf\*\**, *Hamid\*\*\** or *Kemal*. The Turk is the same ravenous hyena, whether in the inner provinces of Asia Minor or in Europeanized cities like Istanbul and Smyrna. ...

---

\* *Ittihad* refers to the Committee of Union and Progress, or *Young Turks* established in 1908 to press the Turkish Sultan, Abdul Hamid II, for reforms... Influenced by European positivism and nationalist ideology, the *Ittihadists* called for a constitution to ensure civil and religious liberties and to promote Pan-Turkism. Among the *Ittihadists* were the Pashas Enver, Talaat and Djemal who, like many Young Turks, eventually went into hiding in Germany when the *Ittihadist* organization dissolved in November 1918. The *Ittihadists* were the organizers of the 1915 genocide of Armenians.

\*\* *Itlaf* was a controversial and short-lived anti-*Ittihadist* party, which ceased to exist after 1922.

\*\*\* Abdul Hamid II described as the most mean, cunning, untrustworthy, and cruel intruder of the long dynasty of Othman reigned from 1876-1909... Known as a reactionary, Hamid disdained Western liberalism, freedom of speech, and freedom of the press. In 1895, he agreed to reforms in order to appease the Europeans. He soon abandoned the idea of reform and continued to oversee the massacre of more than 300,000 Armenians in 1894-1896. He is therefore referred to as the *Red Sultan*.

*Tuesday, the 12<sup>th</sup>* - Arrests have begun. Adult and young males are rounded up from the quay and taken to the Guard House. Persecution is directed particularly against Armenians under the pretext that they have shown resistance in the Saint Stepannos Church and in the Diocese, and that they have fired some shots at Turkish soldiers. The truth is this: local and especially provincial Armenians have received asylum in the Armenian Church and, when the Turks besieged it and demanded surrender, the Armenians refused them, agreeing instead to surrender to European troops. ...

*Wednesday, the 13<sup>th</sup>* - ... After midday, at two o'clock, a huge cloud of smoke is seen rising from the Haynots direction. From the attic, we watch the smoke. Other people standing on their roofs nearby are also watching; some say that the Haynots has been set on fire, others maintain that the fire is not in the Haynots, but in the surrounding areas. In order to get the true picture for myself, I venture out of the house. Near the Greek Hospital, I see terror-stricken women fleeing, carrying infants in their arms, holding young children by their hands, and burdened by bundles of their possessions. Men are following their wives, loaded with all kind of goods. I advance up to Katirdji Oghlou. From there, one can see the triangular dome of Saint Stepannos which is still standing. The fire is spreading on two flanks: one in the Haynots area above the church, the other in the buildings across the Diocese and the newly-built shops, up to the Meykhaneh Boghazi. These two flanks are separated, and it is evident that the fire has been deliberately set to several places simultaneously. The fire in the main Haynots area is more widespread and more voluminous. I continue my path toward Chalgidji Bashi, but on the passage leading from Katirdji Oghlou to Chalgidji Bashi, I see a Turk who approaches me saying: "We did what was due; you turn back". The Turk, who obviously had assumed an active role in the arson, takes me obviously for his compatriot and accomplice and advises me not to advance, but to turn back. I answer, "Very well", with the attitude of

---

\* Since 1922, various sources, based on eyewitness accounts, have confirmed that the fire was deliberately set in Smyrna's Armenian district by Turks on the 13<sup>th</sup> of September. The final goal was the complete elimination of the Christian element in Smyrna. It was hoped that fire would rout the remaining Armenians and drive them from their homes. Along with hundreds of Armenians, an estimated 1500 Armenian houses and shops were destroyed...

someone who understands the situation and I stop for a moment to distance myself from the Turk and to avoid conversation. As soon as he walks twenty or thirty steps away, I turn around and follow him step by step maintaining the same distance between us. We walk this way up to the front of the Greek Hospital. The Turk heads towards the Franca district whereas I enter the street of hospitals and take a deep breath.

In horror, I watch the infinite crowd of refugees. The windows of the Greek and Italian hospitals are full of refugees with some familiar faces among them, while the doors of the Dutch hospital are firmly closed. In haste, I traverse the street and arrive at the quay house. I describe the sad reality. Everybody is on the roof. The smoke is spreading like a huge cloud from the Haynots district up to Punta and ashes fall on our heads. The wind that was blowing from the Haynots district towards Punta is growing stronger and stronger, stirred by the fire itself. At sunset, the fire has overtaken the Greek neighborhoods, from where hordes of people are swarming towards the quay. By midnight, the fire has spread in other directions as well and, building up an unimaginable speed, has arrived at the quay. Proportional to the spreading of the fire, the crowd of terror-stricken human beings on the quay grows, extending like an immense wave up to Punta.

Gradually, the flames approach our house. The crackle of burning materials and the transformation of explosives into flaming clouds produces an infernal sight the likes of which I have never seen before. In Istanbul and other cities, I have seen huge fires. During the battles in the Dardanelles and in Romania, I have witnessed the burning of so many cities and villages, but none of those fires has made such a strong impression on me. This fire in Smyrna is indescribable and unimaginable.

There is no hope left for us anyone; our annihilation is only a question of hours. The passport agency (Passapur), located in a row of buildings opposite the quay, has been transformed in a matter of an hour into a pile of ashes. All the majestic buildings on the quay, the prominent institution Carpette orientale, the Sporting Club, the Théâtre de Smyrne, the Kraemer Palace and other magnificent buildings fell prey to the fire within a few hours. The loud roaring and horrendous rocking resulting from the collapse of the skeletal walls carries far and we, feeling the chill of death, regard ourselves as victims of doomsday. However, life is sweet, and even in these moments of despair, the will to survive does not abandon us.

All those sheltered in this house are packing their bundles, preparing the seek refuge in the fields of Punta. I go onto the balcony and see that, in that direction also, there is no safety, as thousands of refugees who had been chased towards Punta, now rush in swarms towards the fire, thinking the fire safer. The confused crowd, not knowing where to turn, moves back and forth, resembling an ebb and flow of human waves. The fire advances towards our apartment and before our eyes an eerie picture unfolds... [sic].

*Thursday, the 14<sup>th</sup> - ...* After taking possession of the city, the Turks also claimed the sailboats and little yawls, breaking their paddles to prevent the Christians from transporting themselves to the warships. Only a few boatmen are in sight; they are demanding huge amounts of money for transportation to the warships. Many pay these sums in haste, but only a few make it to the steamboats. The foreign citizens alone are the fortunate ones: steamboats belonging to powerful countries transport their citizens and their protégés to the warships. They move from the buildings on the quay to the shore with complete calm and discipline through a cordon of bayoneted soldiers. I repent a thousand times for not having accepted the conditions proposed to me a year ago to become a French protégé\*. But, alas!

We pass to the other side of the quay wall where a crowd of women and men huddles together. Behind us, two Italian women shout to the Italian seamen and marines. The latter are busy arranging their citizens in the boat. We think we see an opportunity, and we hope to board the steamboat before the Italian women. We implore the seamen in French to accept us as well. But they turn a deaf ear to our pleas, and soldiers lined in double rows throw us out readily. We find ourselves once again on the tramway rails. One can hear sporadic shooting.

The fire continues its devastation and has swallowed everything up to the Swedish Consulate. We find ourselves between three deadly elements: fire, sword and water. We are in a completely desperate situation. My wife and children start weeping bitterly and say, "Ah, Father, why did you not save us before the Turks arrived? We will be brutally killed now,

---

\* The protégé system granted European protection to subjects of the Ottoman government in return for service in foreign consulates and businesses. The protégés enjoyed the status of aliens, including exemption from the payment of taxes, military duty, and the judicial authority of their home nation...



and you will be responsible, ah..." Alas, I have nothing to answer. I join their lamentation and confess that I am the only one to be blamed and, with tearful eyes, I ask for forgiveness. There is no way of escaping the disaster. We have given up hope of surviving. The fire, the shooting, and the cudgel of the Turks have squeezed the Christian crowd from three sides. If there is a ray of hope, it is the sea. From early morning on, many people are throwing themselves into the water to ask foreign warships and transport ships for asylum. Lucky are the ones who can swim and who have no dependants. Among the swimmers are women and girls. I watch from close by as a Greek woman jumps into the water and, swimming bravely, advances to the nearest transport ship. Two seamen lower a boat from the transport ship and pull up that courageous woman. But how could I even think of a similar act, I, who am attached by very strong ties to my family, I, who am the only one responsible for this misery and tragic end of an entire family?

Again we cross over to the other side of the wall and decide to climb aboard any of the transport ships, sacrificing all our valuables and jewelry. But our entreaties leave the boatmen unmoved. My arms are dislocating from the weight of the chest containing the instruments and the jewelry. My wife suggests that I throw the chest into the water since it is of no use to us anymore and since, if ever we arrive in a hospitable country, we could still live as beggars. But I insist on carrying the heavy burden, which remains our only hope in this total desperation. The waves wash over the sea walls and our clothes get wet up to the knee. We still continue to plead with the boatmen to transport us to the steamboat, but in vain... [sic].

On the foreign transport ships and warships anchored near the shore, we can distinctly see filmmaking equipment pointed at us, making movies representing our misery. Those filmmakers and their ecstatic colleagues are just spectators to our suffering. They reject those who approach them even by swimming or rowing to ask for refuge, just because they want to demonstrate their political neutrality. Civilization, humanism and Christianity have become empty words. Until midday, we wander along the shore under the burning rays of the sun, hungry and thirsty, and we realize that there is no way out from here. We are dead tired and unable to walk. In this moment no despair, we notice that the wind has changed direction. Until now, it had been blowing from the

Haynots to Punta. Now it is blowing from the sea inland, so that the fire is now beginning to spread to the inner neighborhoods. ...

On the open sea we see an American transport ship, and we look for a way to get on board a boat to reach the ship; it turns out to be impossible. The waves on the sea are high, and we are wet again up to our knees. On the quay, along with household items, one can see valuable objects and human corpses strewn everywhere and we walk through, almost stepping on them. Our noble feelings are worn out, and selfishness has become the only force guiding our existence. We try at all cost to rescue ourselves from this infernal city, but our superhuman efforts remain without result. The transport ship cannot even accommodate all the orphans; there is only room for the girls. As for the boys, their transportation is postponed until next day. After two or three hours of pointless wandering, we concur with Yervant Atamian and return to the house, which is no longer threatened by the fire....

The sounds of music coming from a French transport ship on the sea and the brightness of the electrical lights present a sharp contrast with the anguished cries on the quay and the innumerable crimes committed in the dark. The amateurs of art living on that transport ship are making films from Smyrn's martyrdom to show it to their countrymen. In fact, for a few days now, much activity of this sort has been taking place. This is the action and attention of "civilized" Europe and America, offered to the refugees, instead of the material and military assistance so badly needed. Once the infernal fire has completed its destructive work, leaving the whole Christian population homeless and helpless, the Europeans decide to demonstrate their humanitarianism and compassion in a very unusual way: the English warships start launching bombs to knock down the naked walls of the charred buildings, giving the Turk plunderers in the day to come the opportunity to search safely for molten gold and silver to decorate the Turkish barbarians, and to enable speculators and usurers to make large profit from the copper and lead buried in the rubble, and from the land and stones left behind...

**Friday, the 15<sup>th</sup>** – It is morning. The danger of the fire is almost over. On the quay, human beings are gathered like flocks of sheep. In a matter of twenty-five hours, everything from the Armenian neighborhood up to Punta lies in ruins. Tens of thousands of people are left not only homeless and in misery, but are also exposed every minute to any sort of barbarian attack. Turkish newspapers claim in an official report that the authors of



this massive work of arson are Armenian revolutionaries who, after torching all the inner cities up to Manisa, topped off their work by setting fire to Smyrna. In reality, if the Armenians had intended this, they would have started the fire not in their own quarter, but in the Turkish neighborhoods, before and even after the departure of the Greek army. Besides, after the Turkish occupation, the Haynots was for the most part emptied and that very same night the Turks had started the plunder, the killing and all kind of atrocities. By Wednesday, the day of the fire, nobody dared even pass through the Armenian neighborhood, let alone set it on fire at various points.

The Turks had decided a long time ago to destroy Smyrna's Christian neighborhoods following a special program. During the Great War, it was the intention of the Ittihad Turks to obliterate Smyrna's Christian neighborhoods by using artillery placed on Mount Pagus (Kadifeh Kaleb) in case the allied warships would gain access to Smyrna's gulf. If in the past it was not expedient to realize their destructive scheme, this time the Kemalist Turks achieved their goal: they carried out what they had been planning for years, by setting fire, first of all, to the Haynots. Luckily for them, the wind during those days was blowing from the Haynots to Punta. If it had blown in the opposite direction, they would have had to start their work in Punta and the fire would have spread up to the Haynots, stopping at its border, i[d] e[st] the Boulevard Square, which separates the Haynots from Jewish and Turkish neighborhoods. One section of the Haynots had been dug up from Basmakhaneh to konak by the former governor Rahmi Bey, ostensibly with the intention of building a boulevard, but who knows with what secret program hidden behind it.

I wrote earlier that on the day of the fire, when I went to Chalgidji Bashi, I came across a Turk who, taking me for his countryman and thinking I was also one of the arsonists, had advised me to return because he had already carried out the necessary work. A reliable person who, being under the protection of the French flag, had the courage to stay in his residence until the day of the fire, told me that he saw a Turk entering the building opposite his house and emerging minutes later. After a few minutes, the house had burst into flames, prompting this man and his family to flee from their house. Others say that the Turkish mob and most likely also the fire brigade had forbidden the fire departments to contain the fire. They even say that the water tanks of the firefighters held gasoline instead of water, so as to stir up the fire even more. There is no

doubt that the Turks have placed oily rags, tin containers of petroleum, and other inflammable material everywhere; this is how the fire started simultaneously in different places and then spread all over the area, reducing, in a matter of a few hours, the most prosperous part of this beautiful Ionic city, namely the Christian neighborhoods, to ashes. The evil-minded Turks have indeed achieved their goal: the *giavour*\* Smyrna has become a Turkish Smyrna.

D. Sakayan. *An Armenian Doctor in Turkey.*  
Garabed Hatcherian: *My Smyrna Ordeal of 1922.* Montreal. 1997. P. 4-5, 8-21.

\*\*\*

**Extrait de la brochure de Lysimachos Œconomos**  
***The Tragedy of the Christian Near East***

*The Destruction of Smyrna*

It was on Saturday morning of September 9, at 11 o'clock, that the first Turks, a squadron of cavalry, entered Smyrna. Notwithstanding the Turkish commander's promise that "lives and property would be respected"\*\*\* Smyrna was immediately given up to looting, violation and massacre.

In the very words of the correspondent of the *Chicago Tribune*, M[jiste]r John Clayton, "during the first thirty-six hours the bazaars were turned over to systematic looting, in which soldiers and civilians of all ages joined. Practically," he goes on to say, "every shop in the Armenian quarter, save those foreign-owned, were emptied... [sic]. Carts and

---

\* *Giavour*, meaning *infidel dog*, is a pejorative name which was used by the Turks for all non-Muslim minorities, especially Armenians and Greeks. Hence *Giavour Smyrna* means *Smyrna, the city of the infidels*. The sentence "Giavour Smyrna has become a Turkish Smyrna" alludes to Turkey's realization of its final goal, namely to create a "Turkey for the Turks". It is therefore no wonder that the fire "burned the European quarter and left the Turkish inflammable quarter scatheless"....

\*\* M[jiste]r Roy Treloar in the *Daily Telegraph* of September 20.

donkeys were loaded down with bales of cloth. Turkish soldiers were laden with shoes, shirts and bright-colored stuffs in bundles”.

Looting was accompanied by deaths. Even those partial to the Turks admit that there was undoubtedly killing at Smyrna”. John Clayton saw fifteen bodies on Sunday, only five on Monday, many more, about forty, on Tuesday”<sup>\*\*\*</sup>. Besides these, there were official executions.

Lists of Greeks and Armenians, compromised by their support of the Greek Administration, were furnished to the Turkish Commander immediately upon his arrival.

“Yesterday (Sunday) and to-day (Monday)”, John Clayton says, “many of these men have been rounded up and tried by courts-martial. Most of them have been executed. I saw one party of sixteen taken out. Later I saw their corpses”<sup>\*\*\*\*</sup>. These official executions increased on Tuesday”<sup>\*\*\*\*\*</sup>.

The first to fall a martyr was the Greek Metropolitan, M[onseigneur] Chrysostomos: arrested by the Turkish Authorities, he was abandoned to the “legitimate” wrath of a fanatic mob and put to death in the midst of torture.

On Saturday night “there was some firing, but less than had been feared, and one hoped that matters would improve”<sup>\*\*\*\*\*</sup>. But the Turkish Regulars, hunting for certain Armenians who were said to have registered their names with the Asia Minor Defence League, and the Irregulars, seeking loot, entered the Armenian Quarter on the following nights and slaughtered people mostly with knives and bayonets”.

It is in these terms that a British eye-witness, M[ister] Wallace, sums up the events which occurred previous to the fire. From his personal experience M[ister] Wallace adds a descriptive detail.

“On Tuesday, the 12<sup>th</sup>,” he says, “I visited my home in the Bairakli suburb, and found my servants nearly mad with fright, as the bodies of three women were floating in the sea, just outside. A party of Turkish

Irregulars had broken into the Girls’ Orphanage next door, demanded three women robbed, violated and murdered them”.

M[ister] Wallace’s evidence is corroborated by the statement of another British eye-witness, M[ister] Roy Treloar, Director of Eastern Carpets Ltd., Smyrna.

“On Saturday morning, at 11 o’clock”, he says\*, “the first batch of Irregular Turkish Cavalry made its appearance in Smyrna... [sic]. The Turks were apparently in good order, and patrolled the town on Sunday, Monday and Tuesday. The Turkish commander gave his word that lives and property would be respected, but it soon became evident that the Turkish patrols cared little what happened in the town so long as the three main streets were fairly free from direct evidence of crimes. During these days an immense crowd of refugees massed on the quay, carrying small parcels of belongings. The naval lighters, which all this time were taking off their own refugees, were rushed, and one of them sank. Eventually the loaded lighters were cut adrift, and for four days the refugees, who were packed like herrings in a box, were fed by the Navy.

“The governorship of the town was taken over by Nourreddin Pasha, who is notorious for his brutal treatment of the prisoners of Kut, and on Monday, the 11<sup>th</sup>, commenced the systematic hunting down of Armenians, who were gathered in batches of 100, taken to the konak, and murdered. On Tuesday I saw a house-to-house search for Armenians. One took refuge in the garden of the British Consulate, and the Consul was obliged to comply with the insolent demand for him to be given up. I was standing with several American officers on the quay. A few yards away was drawn up a party of our Marines. Suddenly three Turks came in sight, goading two Armenian prisoners. One jumped into the water and swam round the stern of an American boat. The Turks fired regardless of the boat, and bullets passed within two yards of the Marines, who never moved. Having shot their prisoners, the Turks coolly went on their way. On Tuesday night thousands of Armenians were slaughtered, and, their bodies being left unburied, next day the odour was awful and large districts were unapproachable. M[ister] Dobson”, an English clergyman, who during this time went about in great danger burying the dead and

\* *Daily Telegraph*, September 13.

\*\* M[ister] Ward Price in the *Daily Mail* of September 15.

\*\*\* *Daily Telegraph*, September 13 and 14.

\*\*\*\* *Daily Telegraph*, September 13.

\*\*\*\*\* John Clayton, in the *Daily Telegraph* of September 14.

\*\*\*\*\* M[ister] Wallace’s evidence in the *Times* of September 19.

\* From the *Daily Telegraph*, September 20.

\*\* His sworn testimony is published as an appendix. [Voix ci-dessous p. \*\*,\*\*\*].

alleviating pain, has direct evidence of the most abominable atrocities, and he, I, and several others are prepared to go before any Commission and testify what we have seen”.

While all this was going on in Smyrna, horrible outrages were committed in the foreign residential suburbs of Burnabat and Boudja. Let us quote again M[iste]r Roy Treloar.

“M[iste]r Sykes, a prominent resident of Burnabat”, he says, “witnessed the slaughter of twenty-six women servants. Another batch of from twenty to twenty-five girl servants took refuge in an English house, but were dragged out, outraged and murdered. D[octo]r Murphy, an aged resident of Burnabat, was seated with his wife and two daughters in their house when a Turkish officer and soldiers burst in and proceeded to break up the furniture. Several vases were broken on the unfortunate man’s head; his wife was badly injured, and the two daughters only saved from brutal molestation by their persecutors turning their attention to the servants, all of whom were brutally outraged. The doctor himself died next morning”<sup>6</sup>. His wife and daughters are now in Malta, as are also a lady and her daughter who were the victims of similar treatment”<sup>7</sup>.

At Boudja, the Turkish Cavalry, on entering the suburb, killed a Dutch merchant named de Jongh and his wife.

The de Jonghs’ murder was fully reported by a prominent resident at Smyrna, whose evidence was published in the *Daily Telegraph*’s issue of September 29.

“On the afternoon of the 9<sup>th</sup>”, this prominent resident says, “a Greek reported that M[iste]r and M[istres] Oscar de Jongh were lying dead in the street opposite Coraffa’s house, and raised the question of removing their bodies to prevent them being eaten by the dogs.

We went with him and some men to carry the bodies... [sic]. We found the bodies lying just as they fell, evidently shot dead instantaneously, and round the corner of Coraffa’s house, 100 to 150 yards up the road towards the Apano Mahala, were the bodies of five or six villagers... [sic]. The killing of the de Jonghs was a cold-blooded murder. I have heard it said since they were killed by accident, being trodden

<sup>6</sup> Cf. M[iste]r Ward Price, in the *Daily Mail*, September 19: “D[octo]r Murphy, 81, who was attacked by looters in his house in the suburb of Burnabat, died on Wednesday night aboard ship”.

<sup>7</sup> See the *Daily Telegraph*, September 20.

underfoot by the cavalry as they turned the corner. That is a lie. There was no sign of anything of the sort, and the blood was still oozing from the gun-shot wounds. After great difficulty we succeeded in getting the bodies transported to the churchyard. A Catholic priest read prayers over them, and we left them there under the trees for burial. Young H. de Jongh, who was alone in Smyrna, was unable to obtain coffins, and eventually they were buried in one grave, just as they were, without any further service, no clergyman being available”<sup>8</sup>.

Owing to the fire, it is impossible to say what loss of life was sustained by the Greeks and Armenians, many corpses having been buried in and with the houses.

D[octo]r Post and other American workers, who made a thorough investigation, before the flames broke out, estimated the dead as nearly one thousand<sup>9</sup>. On the other hand, most American observers agree that fully two thousand perished in the flames”<sup>10</sup>.

The fire started early in the afternoon<sup>11</sup> on Wednesday, September 13, and, according to the correspondent of the *Daily Mail*, M[iste]r Ward Price, it was still fierce on Saturday night<sup>12</sup>.

As an eye-witness of the catastrophe, M[iste]r Ward Price was able to wire to his paper a unique description of the fire, from which we make the following extracts<sup>13</sup>:-

“On board H[is] M[ajesty]’s S[ervice] *Iron Duke*, off Smyrna, Thursday, 4 a[nte] m[eridien]. Smyrna has been practically destroyed by a gigantic fire... [sic].

<sup>8</sup> Cf. in the *Daily Telegraph*, September 19, correspondence from Cairo, entitled “Burning of Smyrna”: “An Englishman from Smyrna... [sic] was interviewed this morning at Alexandria. He stated that... [sic] a Dutch merchant named de Jongh and his wife were killed by Turkish cavalry on entering the suburb of Budja”. Cf. also Ward Price, in the *Daily Mail*, September 13: “An elderly Dutch couple, named de Jung, living in the suburb of Buja, were killed this afternoon [Sunday] by Turkish cavalry”.

<sup>9</sup> See Clayton’s correspondence, *Daily Telegraph*, September 15.

<sup>10</sup> According to a Reuter’s telegram from New York, published in the *Daily Telegraph*, on September 21.

<sup>11</sup> At 4 o’clock, according to Clayton (*Daily Telegraph*, September 15); at 2 o’clock, according to Ward Price (*Daily Mail*, September 16) and Roy Treloar (*Daily Telegraph*, September 20).

<sup>12</sup> See *Daily Mail*, September 19.

<sup>13</sup> *Ibid.*, September 16.



What I see as I stand on the deck of the *Iron Duke* is an unbroken wall of fire, two miles long, in which twenty distinct volcanoes of raging flames are throwing up jagged, writhing tongues to a height of a hundred feet. Against this curtain of fire, which blocks out the sky, are silhouetted the towers of the Greek churches, the domes of the mosques, and the flat square roofs of the houses.

All Smyrna's warehouses, business buildings, and European residences, with others behind them, burned like furious torches.

From this intensely glowing mass of yellow, orange and crimson fire pour up thick clotted coils of oily black smoke that hide the moon at its zenith.

The sea glows a deep copper-red, and, worst of all, from the densely packed mob of many thousands of refugees huddled on the narrow quay, between the advancing fiery death behind and the deep water in front, comes continuously such frantic screaming of sheer terror as can be heard miles away.

Added to this there is the frequent roar and crash of exploding ammunition stores, accompanied by the rattle of burning cartridges, which sounds like an intense infantry action.

Picture a constant projection into a red-hot sky of gigantic incandescent balloons, burning oil spots in the Aegean, the air filled with nauseous smell, while parching clouds, cinders and sparks drift across us - and you can have but a glimmering of the scene of appalling and majestic destruction which we are watching...[sic].

The burned area was nearly a square mile and included the Armenian, Greek and European quarters. According to an official statement issued in Paris, it was comprised within the following limits: -

"(1) On the west, the Quay from Bella-Vista Street as far as the Custom House; (2) on the south, from the Custom House to Basmakhane railway station; (3) on the east, the line of the Aidin Railway northward, as far as the tobacco factory, which remains intact; and (4) on the north, the Haji-Pasha, Massurdi, and Bella-Vista Streets as far as the Quay. The Point quarter has been spared".

\* See the *Times*, September 22, "The Burnt Area".

In the European Quarter, a few houses escaped the flames and the Cathedral of S[ain]t John was intact; but the French establishments at S[ain]t Polycarp were burned.

Among the principal buildings destroyed were the hotels Splendid, Palace and Smyrna Palace, and a new building called Huck's which, though it had been eight years under construction, was not completed: a big cathedral-like Italian school, the Sporting Club, Smyrna Club, Smyrna Theatre, the French, British, American, Dutch and Danish Consulates, the Armenian Church, the French Cathedral, the Greek Cathedral, the Y.M.C.A., and the whole of Frank Street, where were the principal shops\*.

Except for the squalid Jewish and Turkish Quarters, Smyrna had ceased to exist.

The damage was officially totaled at 200,000,000 dollars (over £ 40,000,000). The British losses did not exceed 8,000,000 dollars; the American losses were about the same; the French losses were lower\*\*. The biggest losses were sustained by the Greeks and the Armenians.

As to the origin of the fire, there remains no doubt. "On the sworn testimonies of the American staff of the Collegiate Institute", M[iste]r Clayton reports, "the torch was applied by Turkish regular soldiers\*\*\*\*". The headmistress of this College, M[is]s Minnie Mills, actually "saw a Turkish regular sergeant or officer enter the building where the first flames were seen, carrying small tins evidently containing paraffin. Immediately after he left the house it broke into flames. Other small fires broke out shortly after\*\*\*\*".

The fire was started by the Turkish authorities with a view to covering wholesale butcheries in the Armenian Quarter\*\*\*\*.

It must be noticed that the day of the outbreak of the fire *Wednesday*, was the first since the occupation that a south-east wind blew the flames

\* From Ward Price, *Daily Mail*, September 19.

\*\* According to Clayton, *Daily Telegraph*, September 28.

\*\*\* *Daily Telegraph*, September 16.

\*\*\*\* In Clayton's own words, *Daily Telegraph*, September 15.

\*\*\*\*\* See M[iste]r Wallace's and M[iste]r Roy Treloar's accounts in the *Times*, September 19, and in the *Daily Telegraph*, September 20.



westward instead of into the Moslem area\*.

With the interior of Asia Minor burnt during the advance of the Turkish army and Smyrna set on fire, the Refugees who had flocked to the sea and sought refuge in that port to escape dishonour and massacre, and the population of Smyrna as well, reduced now to the same condition, had to bid farewell to the shores of Ionia; the Kemalists, to give the country a Turkish character, had decided to clear it of the indigenous Christian element.

Five hundred thousand Christians were to be evacuated to the free soil of Greece from various Turkish ports on the Ægean Sea.

To quote John Clayton's vivid expression, Asia Minor was an inferno.

Indescribable scenes were witnessed in the streets and at the docks in Smyrna.

"New lives", M[iste]r Clayton says\*\*, "have been ushered into the world on stones or quays or the planking of the piers. One woman, her time upon her, as she struggled toward the boat which was to carry her away, passed stooping through the gate with her new-born babe in her hands, two small children tugging at her skirts. She had not yet received the surgical attention necessary immediately after the delivery of a child. She was cared for as she lay on the stretcher beneath a freight car. Almost immediately afterwards this woman went aboard ship with her little family. The husband, of military age, remained with the day's prisoners, to be marched into the interior.

---

\* Clayton, *Daily Telegraph*, September 15: "The reader ought to bear in mind that the position of the various quarters was as follows: the southern and south-eastern part of the city was, and is still, occupied by the squalid Turkish quarter. Next to it, on the north-west, extended the equally squalid Jewish quarter, while on the north-east was the Armenian quarter, in which the fire broke out. Further up to the north of the Armenian quarter, and in the part of the town overlooking the interior, extended the Greek quarter, while the French quarter, which was to be found in the same direction, extended towards and along the shore.

The respective positions of the various quarters make it clear that, were the Turks to set the Christian quarters blazing, they would have had to start the fire somewhere in the Armenian quarter, for the obvious reason of its being the nearest to their own, and to avail themselves of a wind blowing from south-east to north-west so as to give the fire every chance of spreading over the Christian quarters\*.

\*\* See the *Daily Telegraph*, October 4.

Three women, too weak from starvation, nurse hour-old babes. I saw the three babes placed to the breast a strong young girl who was nursing her firstborn.

A husband, his sick wife on his back, stopped at the last barrier. He lays his burden on the dock and speaks to the Turkish officer in charge. But he does not insist. A look of terror convulses the woman's face. A cry of soul-torment escapes from her lips. But she is strapped in the canvas stretcher, and is carried aboard ship by two British sailors, while the husband joins the prisoners... [sic].

Children stumble and are trampled to death. The barriers close for a minute while another ship docks. A wail goes up from the mob, too ready to believe the worst, thinking that the gate to refuge is closed for ever. They fight like beasts for a place near the portal. They are beasts, robbed by terror of their reason... [sic]\*\*.

Vivid stories of robbery and massacre of the flying Greeks from Asia Minor have been told by Alfred E. Brady, of the American Smyrna Disaster Committee\*.

M[iste]r Brady found the Turks opposed to efforts to aid and rescue the panic-stricken Christian population.

"Whilst thousands of homeless were huddled on the beaches", he says, "the Turks fired on vessels flying the American and British flags which had come to the rescue work".

Let us quote an instance of this fact.

"Hearing there were refugees on the beaches at Foujer, Asia Minor, I went there aboard the British steamer *Pavia*. The Turks opened fire with machine-guns from two sides of the quay when we attempted to land, despite the fact that the ship was flying the British flag at the stern and I had hoisted an American flag on the fore part. The ship made six attempts to enter the harbour, being turned back by machine-gun fire each time. The seventh attempt we landed. Here the Turks said, 'There are no refugees here. Further, you are not wanted'.

The refugees had obviously just been herded out of sight, for the deserted streets were full of refugee baggage. Soldiers with fixed bayonets prevented us from entering the town to investigate. When I asked the Turkish officers why they had fired on British and American

---

\* See the *Daily Telegraph*, or the *Manchester Guardian*, October 14.

flags they repeated: 'You have got no business here', adding a later explanation that their men did not know what nations the flags belonged to. I left them a number of small silk American flags I had, in order to aid the instruction of their soldiers".

*(Economos L. The Tragedy of the Christian Near East. [London]. 1923. P. 4-14.*

\*\*\*

### **Le témoignage du révérend Charles Dobson** *The Smyrna Holocaust*<sup>48</sup>

The following sworn testimony of the Rev[erend] Charles Dobson, the heroic Smyrna Chaplain, will be of value and interest: -

"I was in Smyrna when the Kemalist troops entered the city. For some days previous to the entry, there was increasing apprehension among the residents. I called on the Metropolitan Chrysostoms and found that he, and those immediately about him, were fearful of excesses when the Turks should arrive. The Metropolitan gave me a message signed by himself and other dignitaries, including the Armenian Archbishop, praying me to get it sent with haste to the Archbishop of Canterbury. It was an appeal to him to use his influence with the British Cabinet in order to effect treating with Kemal outside the city, or in the event of an entry to insure protection of at least the lives of his people. I regret having left this message in my bureau. It was too compromising to be caught with in the last tragic days. The last clause was an appeal in the name of Christ for haste in averting the approaching calamity. In common with all British people whom I consulted, I did not think that the Turks would behave in such a way as to justify the fears of the Metropolitan. However, I took the message to Sir Osmond de Beauvoir Brock, British Naval Commander-in-Chief. The Admiral discussed the matter sympathetically, but pointed out that there was already considerable force on the spot, and that he did not anticipate any but an orderly entry, if the Turks found it

expedient to enter at all. He advised me to use my own discretion in cabling the Archbishop of Canterbury. But to any cable sent to add that the British Admiral had sent the message, and, in the event of disorder, was prepared to give all the protection in his power to all sections of the community. It must be borne in mind that there was, at that time, in official circles, no apprehension of horrors of such a magnitude as soon transpired, and that the British Navy nobly redeemed the Admiral's promise of protection when during the fire and killing, the naval pinnacles and destroyers stood all night into the quay of the burning city and brought off refugees. In some cases, armed pickets penetrated into the city and brought parties back, through the flames and killing. One notable example of such work was the evacuating of the British Maternity Home with all its Greek staff and doctor and lying-in patients. I asked the Admiral for authority to publish in his name a message in the Press. He said that I could tell his opinion, that any occupation would be orderly and that he advised everybody to look after the refugees from the country, who were congesting the city, and to avoid giving any provocation.

I took the Admiral's message to a meeting of six influential members, at the Headquarters of the Microasiatic Defence League. I was surprised to find at the door of the Headquarters civilians apparently being supplied with bandoliers and rifles. I learned that it was still hoped that a sound section of the retreating army aided by civilian volunteers would be able to hold the city and its environments, until such time as the Allies could intervene to arrange an Armistice. I wrote the Admiral's message for the Press and left it with these five members of the League; one of them accompanied me to deliver the contents of the message to the Metropolitan. The members had asked me to facilitate their getting an interview with the Admiral, as they claimed to have information of a Turkish plot in the city. I dissuaded them from pressing the matter as there were so many wild rumours current (including the ridiculous one of contemplated disorders by the then quietly embarking army) that I felt the Admiral had no means of arriving at the truth. I found the Metropolitan full of painful anxiety concerning his people, and not altogether reassured by the Admiral's statement, since he (and, rightly, as it transpired) felt that he knew the Turks better than British Officers. This is the last time I saw the Metropolitan. He was truly a martyr who died through staying at his post to reassure his people.

<sup>48</sup> Ce document a été publié dans l'appendice de la brochure de Lysimachos *(Economos The Tragedy of the Christian Near East.*

I regret that the message given to the Press was very mutilated. All reference to a possible entry by Kemalist forces was eliminated; moreover, in close proximity, that suggested continuity of the message, was a paragraph saying that more British Naval units were on their way to Smyrna and their transports with soldiers were coming from Gibraltar. I can only believe that those responsible for this mutilation and exaggeration acted so in the hope of adding moral support to the forces prepared to defend the suburbs. If this is so, their action during war is perhaps legitimate, but the consequences were deplorable, because shortly after, the contemplated resistance was abandoned, and the people still looked for the coming of British transports. Perhaps Nureddin Pasha himself was influenced by this rumour, since on the night following the occupation they were not sure that a rumour that British troops were covering the retreat of the Greeks at Tschmé was untrue.

The entry of the Kemalist cavalry came sooner than most of us expected. I personally became aware of their presence while returning from the Consulate through a back street. There was suddenly a lot of screaming, and a woman threw herself on her knees shrieking for protection. Next moment about a squadron of mounted rifles swept round the corner at an easy gallop; some held sabers; most carried rifles at the ready across the crupper. They pulled their horses aside to avoid riding down the woman at my feet. Up a side street I caught a glimpse of horsemen passing along the quay. They were walking and their rifles were slung. Further in the town I heard the trampling of hoofs, some shouting, and two or three shots. When I reached home I found the masses of people in the square full of terror. Already some Turkish civilians were beginning to loot and maltreat the Greek refugees. On the whole the entry seemed to me (speaking with a close experience of actual war) to have been accomplished with very little bloodshed about our part (the Point). I had a feeling of relief that some proper authority had come to take charge of the city. I found a Greek Naval rating hiding in the garden; he would not consider the proposition of surrendering himself to a Turkish Officer (I am astonished now that it was ever possible to suggest surrender to the Turk!). So I rigged him out with clothes, and, perforce, turned him loose to take his chance. He proudly refused money. Italian mounted reservists were co-operating with Turkish patrols in policing the city. I brought an injured man into my church: he died during the night. Next day, Sunday, I went to the Orthodox Church of S[ain]t

John, which like all other churches was crammed with refugees, lying in appallingly unsanitary circumstances and, terror-stricken, after a night of desultory rifle-fire and screaming. One of the priests volunteered to accompany me to bury the dead. The Turkish police commandeered a cart for us, and even offered us protection. We relied, however, on carrying the Union Jack. We found five bodies near the Aidin Railway Station. I do not think we missed many. With regard to burials, people kept coming to me and showing me bodies thrust behind hedges and in some cases lying in carts. I was particularly struck with one group consisting of women and babies, and a young girl, almost nude, shot through the breast, and with clotted blood on her thighs and genital organs, that spoke only too clearly of her fate before death. These bodies were buried by Orthodox priests. I moved about freely in the city and soon saw that the orderliness of the entry was due to the iron discipline, the exigencies of such a military entry demanded. The discipline, as far as relation to the civil population is concerned, became rapidly bad and worse. There was desultory shooting, looting and rape all over the place. The Armenian quarters suffered severely. It was reported that the Armenians refused to surrender arms and were throwing bombs. This may have been so, but what is undoubtedly true is that the Armenians were constantly being killed in their houses, their women folk ravished and their valuables stolen. In the back streets even nationals of the Great Powers were held up and looted of their money and their valuables. Armenians, gathered in one of their churches, refused to surrender; they surrendered finally on the promise of life for women and children; the men were marched away. We heard at the back of our house, one day, a lot of cheering in which I recognized the Turkish word 'padishah' (Sultan, I think). On looking out, I saw about two hundred Greeks or Armenians kneeling and sitting on the road, guarded by Turkish soldiers. I afterwards learned from an absolutely unimpeachable source that these men were subsequently butchered. The method of killing, my informant told me, was by steel to avoid rifle fire. One could give a multitude of isolated incidents, which go to prove the absolute unleashing of lust and savagery among Kemalistic troops. I mention but one: A child brought a message to me from the priests of an Orthodox Church, asking that I might come and spend the night with them in order to give them protection, because they had warning of a contemplated attack on the church, and they knew that on the previous night Turkish soldiers had



burst into another church and there mutilated men and violated women. The case of Colonel Murphy, a retired officer of the Anglo Indian Medical Service, illustrates the unbridled brutality of the Kemalist regulars. They broke into his home at Bournabat; they violated his servants, and when he attempted to protect them stunned him with household ornaments. His daughters escaped the fate of the servants by appealing to the officer of the party; he, evidently not able to control his men, could only advise them to hide. Colonel Murphy was stripped and insulted. Finally they stood him up and shot him. His wife, a lady of advanced years, was stunned; after lying wounded for a considerable time, Colonel Murphy was rescued by Sir Harry Lamb personally, and brought to the English Nursing Home. His wife and daughters were obliged to leave him on the outbreak of fire. He died at midnight and the hospital was evacuated at three in the morning under the protection of strong patrols sent by the Admiral. Hardly anywhere was there immunity for Armenians. While talking in the garden of the Consulate with Captain Hole on the day before the fire, a man leapt into the garden from the roof of the adjoining house. I ran to him as he lay and, after much expostulation, induced the soldiers who had driven him to such a leap, and were now covering him with their rifles, not to shoot him on British territory. On another occasion a prisoner, being led away roped with a number of others, broke his bonds and knelt and kissed my feet. In this, as in other cases, I was powerless to do anything. On the morning of the fire the situation had become so bad that there was a general embarking of Europeans. Sir Harry Lamb came in person to the British Maternity Home to say that it was necessary to leave. He asked me to notify the people whose names were on a list that I had prepared for such an emergency. I was all the morning engaged on this work, and found that my list was incomplete, and in response to the appeals of relatives had to go further a field into the city than I had contemplated doing. In the back streets there was, in some parts, a great running of terror-stricken people, carrying children and bedding; some of them had been injured; one man had his face smashed and his mouth bleeding. There was constantly shooting in the back streets, followed by screams and panic-stricken running. The Turks were openly looting everywhere. One man was shot through both thighs, one of which was fractured, his screams were unheeded by the terror-stricken people. The general atmosphere was terrible, and I began to fear that we might have left our retreat till too late.

The fires broke out that afternoon. I was astonished when in Italy, and again here in France, to find how unwilling some circles were to believe the culpability of the Turkish troops in the burning of Smyrna. It seems to me that the firing of the city by the fanatic element of the Turkish Army was the natural culmination of the breakdown of restraints imposed by military necessities, and of the unbridled indulgence of xenophobia. I have not yet met anybody who was in a position to know the circumstances, who does not contemptuously discredit the assertion that the Armenians fired the city. During a month living in Lazaretto of Malta as a refugee, I and my fellow refugees have compared experiences, and as a body when we heard of the statement that the Turks were *not guilty* of firing the city, asked the Bishop of Gibraltar who was visiting us to ask the people of England to suspend judgment until the truth could be known. The Bishop invited us to make a statement to him. We met him at the house of the Lieutenant-Governor. We were Herbert Whitall, senior, Robert Hadkinson with his son and J. Epstein and the three British chaplains, respectively of Smyrna, Bournabat and Boudja. A report of our meeting will be found in the letter of the Right Reverend the Lord Bishop of Gibraltar in the Gibraltar *Diocesan Gazette*, N<sup>o</sup> 2, -vol. vi., November, 1922. It should be born in mind that the considered opinion of these seven men, unanimously recorded here, is worthy of great respect. None of them was influenced by any consideration other than the upholding of the truth. And all had had exceptional opportunities of hearing the personal evidence of many people. This evidence, stripped of all hysteria, disproportion caused by personal loss, and human tendency to exaggerate, is such as to form a truly damning charge against the Turks, of having so far neglected the enforcing of discipline that their fanatic elements, in an excess of xenophobia, fed by the license of three days' looting, fired the city in the hope of driving out the non-Moslem and non-Jewish elements. It is most significant that the fire shot up in several places with very little intervals of time and pointed to a systematic incendiarism such as only a well coordinated movement could have effected. Also, that the city was fired immediately after the changing of a wind that for the previous three days was in the general direction of the Turkish quarter. Any fire, previous to this change, would have swept the Turkish quarters. Independent witnesses, who have been at Smyrna since the fire, speaking of the unsatisfactory and lame stories of the Turks, tend to confirm their guilt in this matter. I have met, recently, a



nurse, who left Smyrna ten days after the fire and who told me of her work in extracting bullets from bodies of wounded children, and who was a witness of the ravishing of Greek women. I mention this to show that the Turkish treatment of the Christian population was not a sudden excess, but a sustained policy. The Reverend Robert Ashe, now Chaplain at Carthage (Spain) told me of the fate of the Greek priest of Boudjah; his informant was the brother of the Roumanian Consul. According to him, this priest was blinded and then crucified on the door of M[jiste]r Gordon's house in Boudjah. The Turkish soldiers nailed horse shoes to his hands and feet; he was dead when the Consul's brother saw him, he kissed his hands and left him there.

I have tried in giving this account to avoid being influenced by hostility to the perpetrators of these horrors. Also, I have omitted many small incidents that carry conviction to my own mind of the barbarity of the Kemalistic forces, but which it might be egotistical to dwell on. The Bishop of Gibraltar in his letter to the *Times* of November 8 has in measured and restrained language warned his countrymen of the 'Asiaticness' of the Turk".

*Economos L. The Tragedy of the Christian Near East. P. 21-29.*

\*\*\*

**Extrait des souvenirs  
d'Ernest Hemingway On the Quay at Smyrna**

Then I told the Turk the man was being sent on board ship and would be most severely dealt with. Oh most rigorously. He felt topping about it. Great friends we were.

The worst, he said, were the women with dead babies. You couldn't get the women to give up their dead babies. They'd have babies dead for six days. Wouldn't give them up. Nothing you could do about it. Had to take them away finally. Then there was an old lady, most extraordinary case. I told it to a doctor and he said I was lying. We were clearing them off the pier, had to clear off the dead ones, and this old woman was lying on a sort of litter. They said, "Will you have a look at her, sir?" So I had a look at her and just then she died and went absolutely stiff. Her legs drew

up and she drew up from the waist and went quite rigid. Exactly as though she had been dead over night. She was quite dead and absolutely rigid. I told a medical chap about it and he told me it was impossible.

They were all out there on the pier and it wasn't at all like an earthquake or that sort of thing because they never knew about the Turk. They never knew what the old Turk would do. You remember when they ordered us not to come in to take off any more? I had the wind up when we came in that morning. He had any amount of batteries and could have blown us clean out of the water. We were going to come in, run close along the pier, let go the front and rear anchors and then shell the Turkish quarter of the town. They would have blown us out of water but we would have blown the town simply to hell. They just fired a few blank charges at us as we came in. Kemal came down and sacked the Turkish commander. For exceeding his authority or some such thing. He got a bit above himself. It would have been the hell of a mess.

You remember the harbor. There were plenty of nice things floating around in it. That was the only time in my life I got so I dreamed about things. You didn't mind the women who were having babies as you did those with the dead ones. They had them all right. Surprising how few of them died. You just covered them over with something and let them go to it. They'd always pick out the darkest place in the hold to have them. None of them minded anything once they got off the pier.

*E. Hemingway. In Our Time. New York. 1970. P. 11-12.*



\*\*\*

### The Martyrdom of Smyrna

Smyrna, Tuesday (by Special Courier to Alexandria).

Smyrna is quietening down. The shops are opening, except in the Armenian quarter, where looting continues. There have been many more killings, despite the efforts of the Staff Officers to control the situation.

This morning the snipers attacked the American Collegiate Institute, where 1050 Armenians are being housed as refugees. The snipers were driven off by the American guards, while the Turks rushed a patrol to restore order.

During the day there were about forty deaths on the streets.

The official executions of Armenians and Greeks who were guilty of war-time crimes are increasing. However, the situation does not yet warrant the wild rumours which have been spread throughout the city that the Armenians are destined for extermination. Except for isolated cases the murders thus far are the work of bandits. D[octo]r MacLaughlin, head of the International College, was attacked and severely beaten yesterday by a band of twenty brigands, who took all his money and valuables. His wounds are not serious.

Excellent progress is being made with the relief work. The Turkish staff is rendering every co-operation to the relief organizations. Over 10,000 refugees are being fed daily by the American Relief Corps under Major Davis.

*Daily Telegraph*. 14. 9. 1922 // The Martyrdom  
of Smyrna and Eastern Christendom.

Compiled and prefaced by D[octo]r Lysimachos (Economos). London. 1922. P. 64.

\*\*\*

### City of Smyrna in Flames

*Incendiaries at Work - Destruction of Christian Quarters*

Smyrna, Thursday.

A fire starting at four yesterday afternoon near the American Collegiate Institute, in the heart of the Armenian quarter, left 60,000 Armenians homeless, and destroyed the Armenian and Greek districts and the beautiful foreign quarter, leaving the entire western portion of the city in ruins. The flames were entirely beyond control, and the British and American Consulates appear to be in danger of destruction. All the foreign Consulates were affected. The quays are packed with panic-stricken refugees. The American Consular archives have been saved and transferred to the United States warship *Litchfield*.

Several stories are told concerning the origin of the fire. The most reliable is that of *Minnie B. Mills*, head of the American Collegiate Institute, who declares that she saw a Turkish regular sergeant or officer enter the building where the first flames were seen, carrying small tins evidently containing paraffin. Immediately after he left the house, it broke into flames. Other small fires broke out shortly after.

Owing to this catastrophe, it will be impossible to estimate the number of Greek and Armenian dead bodies, many being burned in the houses. Dr Post and other American workers, who made a thorough investigation before the flames broke out, estimated the dead as nearly 1000. How many have been killed during the night, how many have been trapped in the burned area, is unknown. The foreign destroyers in the harbour kept searchlights playing on the crowds along the quays all night to give the refugees every possible protection. A cordon of Turkish regular troops was also thrown around them.

The Turkish quarter of the city is untouched. *It was the first day since the occupation that a south-east wind blew the flames westward instead of into the Moslem area.* The European and American financial losses are probably very heavy. Several tobacco houses were in or near the burned area. Several of the American companies have had their stocks burned out. The total American financial losses probably exceed \$ 5,000,000. Several British commercial houses have been destroyed. The

total financial loss is probably \$ 60,000,000. Large stores, including flour, the property of the Near East Relief Committee, destined for refugees, is destroyed. The food situation, which was already serious, is now critical. Armenian and Greek villages near Smyrna, and the foreign residential suburbs of Bournabat and Boudja, were also fired.

*Daily Telegraph*, 15. 9. 1922 // The Martyrdom of Smyrna and Eastern Christendom. P. 65-66.

\*\*\*

### Fire and Massacre in the City of Smyrna

*Turkish Incendiaries - Wholesale Murders -  
Streets Filled with Dead - 300,000 Homeless People*

Smyrna, Friday.

Three-fifths of Smyrna are in ashes. More than 300,000 persons are homeless this morning as the fire burns itself out after destroying the entire Armenian, Greek and foreign quarters.

The financial loss is close upon £ 40,000,000, of which between £ 2,000,000 and £ 3,000,000 are American.

The loss of life it is impossible to compute. Every Allied ship in the harbour volunteered its services in clearing the refugees, many of whom were badly wounded. The streets are littered with dead.

Thus, despite Kemal Pasha's assurances, Turkey has "regulated past accounts".

After checking the roll of American citizens, it is found that every American in Smyrna is safe. The teaching staff at Paradise College was evacuated before the blaze became serious. The teaching staff at the Collegiate Institute, together with all the students, were taken aboard the American ship *Winona*, and are now at Athens. The business men and relief workers who remain are still quartered on the *U[nited] S[tates] S[hip] Litchfield*.

The destroyer *Edsall* left early yesterday for Salonika with 600 refugees, mostly Greeks and Armenians, many badly wounded. It was all that could pack the ship. The *Winona*, in addition to the personnel and the



students mentioned, carried more than 1000 Armenians, Greeks and foreigners.

All the foreign Consulates are destroyed, together with fine business buildings, banks and homes along the quays of the foreign quarter.

Except for the squalid Turkish quarter, Smyrna has ceased to exist. Among the houses destroyed are the head-quarters of Kemal Pasha.

The problem of the minorities is here solved for all time. The refugees are being removed to other lands as fast as possible.

No doubt remains as to the origin of the fire. *On the sworn testimony of the American staff of the Collegiate Institute, the torch was applied by Turkish regular soldiers.* Evidently it was a reprisal for the incalculable damage caused by the Greek army during the retreat. All non-Turkish peoples have suffered alike.

The food conditions among the refugees are terrible. The supplies on hand are insufficient to care for a tenth of those who are thrown on charity by the flames. American organizations are doing their best to cope with the situation, but they are terribly handicapped. The same is true of the refugees' camps in Salonika, Athens and the Piræus, according to advices received here. The immediate shipment of food and medicines is necessary to prevent starvation and epidemic.

*Daily Telegraph*, 16. 9. 1922 // The Martyrdom of Smyrna and Eastern Christendom. P. 66-67.

\*\*\*

### **Last Days of Smyrna**

*How the Turks Rode in – Story of a British Eye-Witness*

From our Correspondent in the Near East  
Constantinople, September 18<sup>th</sup>.

Two British witnesses have described their experiences of the last days of Smyrna. One of them, M[iste]r Wallace, had exceptional opportunities for watching the progress of events during the last days of the city, as, after getting his family away, he donned Naval Reserve uniform and

served on board H[is] M[ajesty's] S[ervice] *Iron Duke* till she left on, September 14<sup>th</sup>.

"Throughout Friday, September 8<sup>th</sup>, the Greek Army poured through Smyrna, some retiring through Vurla to Cheshmé, in the Erythraean Peninsula opposite Chios, while others embarked in the harbour. There was no rout, many of the troops whom I saw were in perfect order, and even among the miscellaneous stragglers mounted on donkeys, camels, or mules there was no panic.

The first Turks rode at noon on Saturday round the 'Point' near the Smyrna-Aidin railway station. They galloped in with drawn sabers and revolvers ready, presenting a most swashbuckling appearance. Suddenly a white-uniformed figure held up a hand, for all the world like a London policeman. They reined up. It was Captain Thesiger, R[oyal] N[avy], of H[is] M[ajesty's] S[ervice] *King George V*, who informed the Turks that the Greeks had gone, and advised them to restore confidence by riding quietly along the quays. Their officer agreed, but a few minutes later he was wounded by a bomb thrown by a crazy Armenian. He made light of his injuries, and his troopers maintained perfect discipline.

There was some firing that night, but less than had been feared, and one hoped that matters would improve. But the Turkish Regulars, hunting for certain Armenians who were said to have registered their names with the Asia Minor Defence League, and the irregulars, seeking loot, entered the Armenian quarter on the following nights and slaughtered people mostly with knives and bayonets. Many foreign residents believe that the fire was originally caused by the Turkish authorities, who desired to cover up traces of this massacre, and that it spread beyond their control.

### *Murders of Women*

To turn to my own personal experiences, on Tuesday, the 12<sup>th</sup>, I visited my house in the Bairakli suburb and found my servants nearly mad with fright as the bodies of three women were floating in the sea just outside. A party of Turkish irregulars had broken into the Girls' Orphanage next door, demanded three women, robbed, violated and murdered them. This crime was reported by the British Admiral to Kiazim Pasha, who, I must say, took great trouble next day to restore order in the suburb, reprimanding the newly appointed Turkish Town Major, and

giving me his word of honour as an officer that my servants should be protected, which they were till they left.

One of our greatest difficulties was the evacuation of the British residents. The Smyrna colony had been well treated by the Turks during the war and many of those whom we had embarked as early as September 5<sup>th</sup> wished to return to their homes. No one, indeed, realized the dangers of the situation, and the Turkish authorities begged the Admiral not to embark any more British residents, assuring him that they would be safe, and on Tuesday we had difficulty in obtaining permission for a party staying at Kramer's Hotel, which was the residence of the Turkish headquarters staff, to depart. Then came the fire. Kiazim Pasha, to whom I pointed out the first smoke, informed me it was, as he believed, caused by a desperate band of Armenians who, refusing to surrender, had set fire to the church in which they had taken refuge. Later came loud explosions. 'Demolition bombs', said he; but the fire spread and by the afternoon of the 13<sup>th</sup> evening was desperately but vainly fighting the flames.

#### *Scenes on the Quays*

I never saw a more tragic sight than the refugees. Starving, dazed and exhausted, they had lost even the capacity for panic. They sat herded together, often in the way of the flames, and, if ordered to move, obeyed with an almost animal docility, their eyes only expressing their despair and fatigue. As the fire drove them towards the sea, they crowded the whole sea front. Happily the fire did not break through to the sea till very late, and after one o'clock on the morning of September 14<sup>th</sup> the Admiral gave orders that the agreement not to take any refugees on board British ships could no longer be considered binding, and thousands were taken off with the consent of the Turks, who took no measures to protect the refugees and simply let them congregate on the quays.

Our arrangements were splendid. At every point where British residents were likely to concentrate, a destroyer was waiting and took them off. We had some dreadful moments, especially when we wondered if we could save the inmates of the Maternity Home, whose gallant head, Miss Wilkinson, when we arrived with stretchers, simply said, 'Thank God, you came in time. I could not have left my post.'

One of our strangest experiences that night was to hear the band playing on board the flagship, in accordance with the routine of the

Service, while the town was burning, and cries, shots and the roar of the fire filled the air'.

*Times*, 19. 9. 1922 // The Martyrdom  
of Smyrna and Eastern Christendom. P. 76-78.

\*\*\*

#### **Sacking of Smyrna** *Turkish Atrocities* *M[iste]r Roy Treloar's Story*

From our own Correspondent  
Malta, Monday night.

A further batch of over 700 British refugees has just arrived on board the *Bavarian*. Thanks to the kindness of M[iste]r T. Roy Treloar, son of Sir William Treloar and director of Eastern Carpets, Ltd., Smyrna, I have a most detailed account of events subsequent to the sailing of the *Maine*. M[iste]r Treloar came to my house in Sliema and gave me the following particulars:

"I left Smyrna at 3 p[ost] m[eridiem] on Thursday, the 14<sup>th</sup> inst[antly]. The scene was indescribable. Not even now, after days of thought and reflection, can I give expression to the horror of the situation nor overcome the absolute stupefaction I experienced that such deeds of barbarity could be possible in this age. On Saturday morning, at eleven o'clock, the first batch of irregular Turkish cavalry made its appearance in Smyrna, while at places the retreating Greek soldiers were not more than 100 yards distant. The Turks were apparently in good order, and patrolled the town on Sunday, Monday and Tuesday. The Turkish commander gave his word that lives and property would be respected, but it soon became evident that the Turkish patrols cared little what happened in the town so long as the three main streets were fairly free from direct evidence of crimes. During these days an immense crowd of refugees massed on the quay, carrying small parcels of belongings. The naval lighters which all this time were taking off their own refugees were rushed, and one of them sank. Eventually the loaded lighters were cut

adrift, and for four days the refugees, who were packed like herrings in a box, were fed by the Navy.

### *A Brutal Governor*

The governorship of the town was taken over by Nureddin Pasha, who is notorious for his brutal treatment of the prisoners of Kut, and on Monday, the 11<sup>th</sup>, commenced the systematic hunting down of Armenians, who were gathered in batches of 100, taken to the konak, and murdered. On Tuesday I saw a house-to-house search for Armenians. One took refuge in the garden of the British Consulate, and the Consul was obliged to comply with the insolent demand for him to be given up. I was standing with several American officers on the quay. A few yards away was drawn up a party of our Marines. Suddenly three Turks came in sight, goading two Armenian prisoners. One jumped into the water and swam round the stern of an American boat. The Turks fired regardless of the boat, and bullets passed within two yards of the Marines, who never moved. Having shot their prisoners, the Turks coolly went on their way. On Tuesday night thousands of Armenians were slaughtered, and, their bodies being left unburied, next day the odour was awful and large districts were unapproachable. M[iste]r Dobson, an English clergyman, who during this time went about in great danger burying the dead and alleviating pain, has direct evidence of the most abominable atrocities, and he, I, and several others are prepared to go before any commission and testify what we have seen.

On Wednesday, at 2 p[ost] m[eridiem], the first fire started. It is worthy of note that this occurred in the Armenian quarter, which goes to show that it could not have been the Armenians who burned Smyrna. By five o'clock four other fires were raging, and with the wind from the south the flames soon reached the European quarter. It is the opinion of many prominent Britishers that burning was resorted to to cover the traces of wholesale butcheries in the Armenian quarter.

At a moderate estimate the damage done can be put at £ 20,000,000. Many cases of outrage are reported. M[iste]r Sykes, a prominent resident of Burnabat, witnessed the slaughter of twenty-six women servants. Another batch of from twenty to twenty-five girl servants took refuge in an English house, but were dragged out, outraged and murdered. D[octo]r Murphy, an aged resident of Burnabat, was seated with his wife and two

daughters in their home when a Turkish officer and soldiers burst in and proceeded to break up the furniture. Several vases were broken on the unfortunate man's head, his wife was badly injured and the two daughters only saved from brutal molestation by their persecutors turning their attention to the servants, all of whom were brutally outraged. The doctor himself died next morning. His wife and daughters are now in Malta, as are also a lady and her daughter who were the victims of similar treatment.

Whilst all this was going on Kemal Pasha was living in state at Cordellio, in the house of the Greek High Commissioner, and made only one appearance in the town, to dine at the principal hotel, now the Turkish head-quarters. On the quay, between the burning city and the water, not fewer than 50,000 refugees, Greek and Armenian, were gathered. From the bridge of the *Armenian*, which was anchored 400 yards away, until the captain, owing to the ashes and smoke, had to move farther, I could see the unfortunate wretches, thirteen or fourteen deep, swaying in the sweltering heat. At either end were Turks posted with machine-guns, whilst the approaches to the burning city were likewise guarded. With the very parcels under their arms actually on fire, demented men, women and children struggled to get free, throwing themselves where possible into the water, swaying this way and that, more dead than alive. This was my last sight of Smyrna. There is direct evidence of the Turks barricading houses before firing them, and also of their spreading kerosene about the Armenian quarter".

*Daily Telegraph*. 20. 9. 1922 // The Martyrdom of Smyrna and Eastern Christendom. P. 78-80.

\*\*\*

### **The Destruction of Smyrna** *Letter from an eye-witness*

A Birmingham firm of merchants have received a letter from a customer long resident in Smyrna describing the destruction of the city by the Turks. Writing from the Athens, he says: "No doubt you have heard of the great catastrophe that has befallen our beautiful city of Smyrna,

which was totally burnt by the Turks, and more than 125.000 of its inhabitants, mostly Greeks and Armenians, were massacred and burnt alive. The scenes I witnessed and the cruelty committed are beyond description, and such as no human heart could possibly stand without creating in its very fibers the most intense hatred of the Turks. Unfortunately, all these events have happened whilst our famous Dreadnoughts and other ships, along with those of France and Italy, our Allies, were lying in the harbour of Smyrna, witnessing the spectacle, which was of their own creation and the result of their famous diplomacy and their disagreement.... [sic]. When the Hellenic army evacuated Smyrna I had not the intention of going away, relying on the official declaration of Kemal that all people would be respected, and that perfect order would reign. But when the first troops arrived, and they immediately started to pillage and kill, I immediately thought what a fool I had been to believe such a declaration from a bloodless chief, as if he had been suddenly transformed into an innocent figure, and as if a Turk could be civilized and his instincts and hatred against Christianity softened. No, a Turk is only polished and soft when he is afraid; but immediately becomes arrogant, vicious, inhuman and with brutal instincts the very minute he feels himself strong.... [sic]. The most horrible crimes that human brains can invent are countless and beyond my power to relate, but when I say that 125.000 Christians have perished by massacre, drowning and suicide, you can form an opinion of what a black shame it is for all the civilized world to allow these beasts not only to be still in existence, but to supply them with the means to achieve the aim of this fanaticism which is the extinction of Christianity.... [sic]. I have fled to this country with my sister, totally ruined. My property in Smyrna, goods, etc., amounting to £ 25.000, is completely lost, and my position here is most unfavourable. I have only been able to save a few cloths, and I am entirely depended upon my friends here for the rest till I see what I can do".

*Birmingham Post*, 21. 10. 1922 // The Martyrdom of Smyrna and Eastern Christendom. P. 84-85.

\*\*\*

### **Hundreds of Dead Bodies in the Streets** *Christians' Terrible Position*

Malta, Friday.

I left Smyrna on the British hospital ship *Maine*, owing to the impossible situation for British subjects, and also because of the breakdown of the postal and telegraphic communications, states Reuter's Smyrna Correspondent in a Special Service message dated September 15<sup>th</sup> from Malta. When I left the Turks were still pillaging and massacring, and hundreds of dead bodies were lying in the streets of the town and the outlying villages. No attempts were being made by the Turks to restore order. The British had withdrawn all their patrols and guards, and several British houses had been requisitioned for Turkish officers.

Thousands of Greek refugees were lying, when I left, in lighters in the port and on the breakwater in a pitiable condition, without food and water, though the British have given them what assistance was possible.

The raisin and fig crops are in great part lost, and the carpet trade has received a severe blow. Many British firms are hard hit, and the prestige of the British is low.

*Daily Mail, Daily News, Daily Telegraph, Manchester Guardian, Morning Post, Westminster Gazette*, 16. 9. 1922 // The Martyrdom of Smyrna and Eastern Christendom. P. 85.

\*\*\*

### **The Massacres at Smyrna** *Systematic Killing*

From our Special Correspondent  
Athens, September 15<sup>th</sup>.

*Fire*

It now appears probable that the reason why the Turks were inactive during the first days of their occupation of Smyrna was *the direction of*



the wind, which would have involved the Turkish quarter, but on the third day the conflagration was deliberately kindled. *The testimony of Miss Mills [headmistress of the American College in Smyrna], quoted yesterday, is confirmed by other Americans to-day, who declare that they themselves saw Turkish regulars entering many previously looted and deserted houses with rags soaked with benzene, and an outbreak of flames was seen afterwards.*

#### Looting

Looting was most extensive. Carpets, cloths, jewelry and all articles easily were carried away, and the interior of houses was completely wrecked. The pillaging was evidently permitted officially, since one American institution was saved by the Turkish guard, who only kept off a party of looters by quoting superior orders that it was an exceptional case. The estimate of the extent of the massacres varies considerably, the highest figure quoted being four hundred thousand, which, however, would mean the killing of half the population, which had recently been greatly swollen by refugees. All accounts, nevertheless, agree that Smyrna has been turned into a charnel-house. Several streets were so littered with mutilated bodies that it was impossible to pass for the sickening stench.

#### Killing

The killing was carried out systematically. Turkish regulars and irregulars are described as rounding up likely wealthy persons in the streets, and after stripping them killing them in batches. Many Christians who had taken refuge in the churches were burned to death in the buildings, which had been set on fire.

#### Abduction

As usual, the most beautiful girls were torn from their families and sent to the interior, and where resistance was offered by brothers and fathers they were murdered. For some time the Turks completely lost discipline.

#### Misery and Starvation

Many refugees with whom I had conversation this morning had not eaten since Saturday, and their condition was pitiful. Many reached the ship by swimming, and were dragged naked and exhausted on board by the American crew, whose gallantry and kindness were universally acknowledged. All available places were given up. The misery is accentuated in that families were separated in the general confusion and parents and husbands are ignorant of the fate of children and wives, and a long time must elapse before knowledge of them is available and reunion possible. The maintenance and accommodation of the refugees is a very serious problem for the Government. Already supplies are short, and unless aid is forthcoming the position may become critical.

*Times*. 18. 9. 1922 // *The Martyrdom of Smyrna and Eastern Christendom*. P. 85-87.

\*\*\*

#### Disorders in Smyrna

##### *Killing of Christians*

Athens, Thursday.

A high-class resident of Smyrna, who has arrived here, has given Reuter's correspondent an account of some of the things that occurred on the entry of the Kemalists into the city.

At night time the Armenian quarter was raided, and a number of persons, estimated at 150, were killed, and a number of women raped. He alleges that the same sort of thing took place in the Greek quarter at Punar Bashi, where the killed are believed to have numbered 200. He also reports disorders in other parts of the town.

Before the formal occupation, a Kemalist proclamation was posted on the walls, threatening the death-penalty for the murder of Christians, but later on the word "Punishment" was substituted for the words "Death-penalty," and this added to the panic of the Christians.

*Daily Express, Daily Telegraph, Pall Mall Gazette*. 15. 9. 1922. // *The Martyrdom of Smyrna and Eastern Christendom*. P. 107-108.

### Origin of the Fires

From our Correspondent  
Cairo, September 18<sup>th</sup>.

The Alexandria correspondent of *Al Ahran* telephoned to me this evening an interview which he has had with two business Europeans from Smyrna. They stated that when they realized that the Turks were nearing Smyrna the town was calmly apprehensive, though exhausted. The Greek forces were worn out, and their *moral* gone. This helped to accentuate the nervous tension.

The Turks approached within two leagues of Smyrna, and subsequently occupied the town, overcoming a stand made by a small Greek detachment which had hurried out from Chesmé.

For the rest of the day things were quiet, and hopes were entertained that this orderliness would continue. But the innate instincts of the local rabble asserted themselves. Looting began. General Nureddin promised to maintain order. But on Saturday evening flames, started by local looters, seemed to inspire a general orgy of arson and destruction.

The Armenians, on the approach of the Turks, gathered with all available weapons to defend the Armenian church, but they were soon forced to surrender for lack of food and water.

Mustapha Kemal reached Smyrna on Sunday, September 10<sup>th</sup>.

*Morning Post*. 19. 9. 1922 // The Martyrdom  
of Smyrna and Eastern Christendom. P. 109-110.

### Hopes not Fulfilled

Daily Express Correspondent

Constantinople, Thursday, September 14<sup>th</sup>.

The first Turks arriving in Smyrna behaved well. Subsequently the Armenian quarter was pillaged, but order was soon restored. The streets were patrolled by Kemalist troops, and the attacks which occurred were attributed to bandits.

#### *The First Days*

It was estimated that not more than 150 persons were killed during the first few days of the Turkish occupation. Bombs were thrown and Turkish soldiers were wounded, but these incidents did not evoke reprisals.

When Mustapha Kemal Pasha entered Smyrna he declared that he would make himself personally responsible for the protection of the Christians. They were given forty-eight hours in which to leave the city, but the majority remained, as it was impossible to obtain transport.

Then the Turks began to arrest numbers of Armenians and Greeks supposed to have been implicated in the massacre of thousands of Turks when the Greeks landed in 1919. Several hundred executions are said to have taken place.

The city is still crowded with refugees, who are said to number half a million. Despite the efforts of the international committees tens of thousands of them are homeless and foodless.

*Daily Express*. 15. 9. 1922 // The Martyrdom  
of Smyrna and Eastern Christendom. P. 114-115.

\*\*\*

### **Smyrna Burning** *Massacre Fears*

From our Special Correspondent  
Athens, September 14<sup>th</sup>.

The larger part of the European quarter of Smyrna is burning. According to an American eye-witness, Miss Mills, headmistress of the American College, the fire was started by a sergeant of Turkish regulars, who entered a house carrying tins of petroleum. Estimates of the damage caused by the fire up to last evening amount to £ 15,000,000. The British inhabitants, with few exceptions, were safely evacuated last evening on board the warships. The British Consul-General and Vice-Consul were known to be safe up to 7 o'clock last night.

It is reported here that up to the outbreak of the fire about one thousand persons had been massacred, but it is feared here that the number is now much greater.

*Times*, 15. 9. 1922 // The Martyrdom  
of Smyrna and Eastern Christendom. P. 115.

\*\*\*

From our Special Correspondent  
Athens, September 15<sup>th</sup>.

The extent of the awful tragedy was only properly realized this morning when the American ship *Winona* arrived at the Piræus with 1800 refugees, mainly Greeks and Armenians. The vessel left Smyrna at 5 o'clock yesterday afternoon, and the American captain declares that his last vision of the town was a mass of flames, while the cries and screams of the terrified Christians, crowding the quay only a few yards from the burning buildings were audible when the ship was upwards of a mile away. The waters of the harbour were full of the dead bodies of persons

drowned or shot by the Turks while trying to reach the ships, and some of the corpses were horribly mangled by the propellers.

The quayside was still thronged with dense crowds of all classes awaiting a chance to escape. In the interior of the city explosions were still occurring, and it is presumed incendiary bombs were used by the Turks.

*Times*, 16. 9. 1922 // The Martyrdom  
of Smyrna and Eastern Christendom. P. 118.

\*\*\*

### **Night of Fire and Massacre**

From our own Correspondent  
Athens, Thursday (received yesterday).

Authentic details concerning the fire in Smyrna have been brought by a number of Americans who left the town while it was in progress.

The allegation made here is that the Turks started the outbreak in order to conceal the traces of massacre and pillage.

In this connection it is stated that Miss Mills, the woman director of the American College for Girls, which is situated close to the spot at which the fire originated, saw a Turk, who was either an officer or a N[on]-C[ommissioned] O[fficer], carrying cans of petrol. The man entered a house, and immediately afterwards flames were seen to be issuing from it.

Simultaneously fire broke out at various other points in the town.

Up to the moment when the conflagration began, D[octo]r Post, an American working for the American Relief Committee, is declared to have counted 1000 dead.

The massacres continued through the night, and a large number of Christians perished in the flames.

The buildings destroyed include the French College of Saint Joseph, several French schools, the Smyrna branch of the American Y.M.C.A., several large European shops, some large tobacco warehouses, including

those belonging to the American firms of the Gary and Standard Commercial.

The damage suffered by foreign commerce is enormous, the total loss being estimated at £ 12,000,000 to £ 15,000,000.

The whole western part of the town has been destroyed, including the Greek, Armenian, and European quarters, and the European quarters in the suburbs of Burnabat and Boudja have also been burnt.

### *Harrowing Scenes*

Harrowing scenes were witnessed on the quays by the water side. Huge throngs of Christian refugees, lit up by the glare from the searchlights from the foreign warships, were to be seen on their knees imploring Divine aid.

It is asserted that some pupils from the American College for Girls have been abducted, and the fate of about 1300 Christian refugees, who had taken shelter at the same college, is unknown.

*Daily News*, 16. 9. 1922 // The Martyrdom of Smyrna and Eastern Christendom. P. 119-120.

\*\*\*

From our Correspondent  
Athens, Wednesday.

It is officially stated that British and American refugees who left Smyrna last night report the total destruction of the Greek, Armenian, and foreign quarters of the town by fire.

The fire was started with petroleum yesterday at midday by Turkish regular troops with the object of hiding the bodies of those massacred the night before. The number of people massacred is unknown, but is estimated by American relief workers who investigated before the outbreak of fire to be well over 1000.

Destroyers in the harbour are giving assistance to the foreign colony, who are being embarked. The French and American Colleges, the Y.M.C.A. and Y.W.C.A. head-quarters for Near East Relief, and all their

stocks of food have been destroyed. The Consulates were in grave danger last night. The Turkish town was then untouched. There are 60,000 refugees on the quays starving. The loss caused by the destruction of tobacco is enormous.

*Manchester Guardian*, 16. 9. 1922 // The Martyrdom of Smyrna and Eastern Christendom. P. 121.

\*\*\*

### **900 Armenians Shot A Reign of Terror**

Athens, Thursday.

An American passenger who has reached the Piræus from Smyrna says that he saw there 900 Armenians forced by the Turks to embark on a lighter and then shot down from the shore and their bodies left floating on the water.

Passengers who have reached the island of Mitylene from Smyrna state that a reign of terror prevails in the city. The Turkish section of the populace is despoiling the remainder, the sufferers including Europeans. Even large buildings guarded by detachments of French marines have been pillaged. Greeks have in many cases thrown themselves into the sea to escape the fury of the Turks, and several were rescued by Allied warships.

The passengers declare that the British admiral, who had landed marines at Smyrna, withdrew them again in order to avoid provoking the Turks. Koucloudja, Sevdikeny and other villages have been set on fire, and many of the inhabitants massacred. At Smyrna the Turkish population continue to be masters of the situation. A number of Turkish officials accused of having served the Greeks were executed in front of the Government buildings.

Refugees who have reached Athens from Smyrna recount even more terrible stories of the state of things in that city, owing to the ferocity of the Turks. Immediately upon the entry the soldiers of the Kemalists gave themselves up to the massacre and robbery of the Christians, and the



quays are littered with corpses. The Greek Metropolitan at Smyrna is said to have been massacred. A Greek journalist, M[iste]r Tchourouktzoglou, was shot dead after being dragged through the streets tied to the back of a motor-car. M[ister] Hercule Bostantzoglou, an advocate, and a member of the Committee for the Defence of Asia Minor, has been murdered.

The British admiral at Smyrna has, it is stated, warned the Turkish authorities that if the massacres are continued the Turkish quarter will be bombarded.

*Daily Telegraph*. 16. 9. 1922 // The Martyrdom of Smyrna and Eastern Christendom. P. 122-123.

\*\*\*

### Turkish "Mistake" *Origin of the Fire*

New York, Wednesday.

The Associated Press has received the following telegram from its Constantinople correspondent:

"The destroyer *Simpson* arrived this evening bringing more American eye-witnesses of the Smyrna fire. All agree that the flames originated in the Armenian quarter, and assert that the evidence points strongly to the Turks willfully starting the fire. The Kemalists' hatred towards the Armenians is much stronger than towards the Greeks, these observers explain, and the theory is that the Turks were determined to exterminate the Armenians at the moment of the invasion. After the fire had been in progress for some hours, however, the wind shifted suddenly from north to south, spreading the flames to the European quarter, which was soon laid waste. The Turks then realized their mistake. These Americans say the Kemalists would not have dreamt of destroying the whole city, for the possession of which they had spent years of toil, unnumbered lives, and much money, but it was palpable, they aver, that the Turks were bent on wreaking vengeance on the Armenians for their alleged participation in the events of 1919, which led to the death of many Turks.

American sailors on patrol declare they saw Turkish soldiers setting houses on fire and applying the torch to heaps of rubbish in the streets. Officers on board American destroyers say that 300,000 hysterical men, women and children, who rushed to the quay when the fire was at its height, would have been burned alive if the high wind that was blowing had not abated. They also say that dynamite or water would have checked the flames, but neither was at hand, and Smyrna had no fire department. Just before the fire began Turkish soldiers were terrorizing large groups of Christians by whetting bayonets and drawing their hand in pantomime across their neck to indicate that they might be the next to die".

*Daily Telegraph*. 21. 9. 1922 // The Martyrdom of Smyrna and Eastern Christendom. P. 123-124.

\*\*\*

### Deliberately Planned

From our Correspondent in the Near East  
Constantinople, September 16<sup>th</sup>.

Appalling stories of the Smyrna fire are told by British residents who have just arrived here. All whom I have seen say they believe that the fire was deliberately planned by the Turkish commanders with the object of making an end of "Giaur Izmir" [Infidel Smyrna].

One of the arrivals asserts, that the massacre occurred in the Armenian quarter, where he himself saw streets strewn with bodies of men and women. After this, fire broke out at several points on one line within the quarter. It spread rapidly, and troops in many cases formed a cordon and kept refugees within the burning area.

Another British observer states that before the fire several Greek women were violated by Turkish soldiers within sight of a British naval detachment posted at the gasworks, which was unable to intervene, orders having been given that they were not to take charge of refugees. These orders were countermanded after the outbreak of fire. All agree that the Greek troops did not commit any excesses in Smyrna, but that wholesale

incendiarism took place on the line of the Greek retreat, sometimes accompanied by massacre.

The general impression left by the stories of eye-witnesses is that Mustapha Kemal Pasha has lost the chance of a lifetime. Had he been able to prevent the troops from getting out of hand, he would have scored a moral triumph greater than the material success over the Greek Army.

*Times*. 18. 9. 1922 // The Martyrdom  
of Smyrna and Eastern Christendom. P. 126.

\*\*\*

### **Incendiary Bombs** *800 Deaths in a Church*

Reuter's Agency learns that the following Athens message has been received in Greek quarters in London:

"Refugees who are arriving here relate the tragic end of the town of Smyrna with frightened sobs. Only the Turkish quarter and a few houses in the Punta quarter (at the northern extremity of the town, mostly inhabited by Greeks and Europeans) are standing. The scenes of massacre amid the flames are described as terrible. Fire was set to the town at several points by regular soldiers, and was fed by the incendiary bombs that were continually being thrown in. Masses of men, women and children, who had been hiding in churches and private houses, were driven out by the flames and ran wildly about in the streets, where they encountered gangs engaged in massacre, or were exposed to the fire of machine-guns.

Eye-witnesses narrate how a party of eight hundred Christians who took refuge in the Catholic Cathedral were horribly massacred, notwithstanding the presence of two French officers. Sometimes the slaughterers paused in their work to pick up money or valuable articles thrown to them by their victims, but went on immediately afterwards. A number of women and girls and brothers and husbands committed suicide so as not to survive dishonour. Among the victims were numerous Jews and several Europeans. People who managed to get down to the wharves jumped into the sea to escape the horrors on land and were drowned.

Refugees state that the French and Italian warships refused to take on board persons failing to produce certificates of nationality, while they say that the English vessels took refugees on board, though they naturally gave the first place to British subjects. All the refugees dwell on the alacrity shown by the American destroyers and other ships, who rendered every possible assistance, while the Relief Committee sent out motor-cars to collect stragglers. The gratitude of the refugees towards America is, therefore, immense. Japanese vessels also picked people up.

From none of the accounts is it possible to give any exact figures as to the numbers of victims, but it is feared that in any case they will be over 100,000. It is said that the regular Turkish population of Smyrna and even servants who had been employed by the High Commissariat took an active part in the massacres".

*Daily Telegraph*. 18. 9. 1922 // The Martyrdom  
of Smyrna and Eastern Christendom. P. 131-132.

\*\*\*

From our Correspondent in the Near East  
Constantinople, September 17<sup>th</sup>.

According to the latest news from Smyrna, the European village of Burnabat has not been burnt, but thoroughly looted by Turkish irregulars and a few soldiers. Many Greek and Armenian servants of European houses were killed.

*Times*. 18. 9. 1922 // The Martyrdom  
of Smyrna and Eastern Christendom. P. 138.

### Latest Telegrams

Messages from Athens and elsewhere, through Reuter and other agencies, give the following further details of the scenes in doomed Smyrna:

Refugees say that the Kemalists spared nobody, except their co-religionists and Jews. Massacre and incendiarism were the order of the day and were carried out by groups headed by Turkish officers.

Houses and stores were looted by soldiers and civilians and afterwards set on fire.

Mutilated and burnt corpses were everywhere to be seen, and the atmosphere was poisoned with the smell of burnt flesh emanating from the ruins.

### No Armenians Seen

Women and girls were taken to the outskirts of the town and massacred.

Since Thursday no Armenians have been seen in Smyrna. Some doubtless are in hiding, but it is feared that even infants have been massacred.

The quay on which were concentrated the panic-stricken and trembling refugees presents the most tragic human spectacle imaginable. The groans and agonizing cries of the wounded and dying are heard on all sides, and all are suffering from hunger and thirst.

### 120,000 Dead

Boats and lighters to carry the refugees to the available ships are insufficient, and many attempting to reach the ships by swimming were drowned, whilst others were shot from the quay.

Several of the refugees, particularly the women, became insane.

It is impossible to learn the number of lives lost, but the lowest estimate given by refugees places the total at 120,000.

Large numbers of Greeks and Armenians were summarily shot, on a charge of having helped the Greek Army or committed imaginary crimes.

*Daily Chronicle*. 18. 9. 1922 // The Martyrdom of Smyrna and Eastern Christendom. P. 140.

### Heavy Loss of Life

From our Correspondent  
Athens, September 14<sup>th</sup>.

British and American officials and refugees just arrived from Smyrna announce the total destruction by fire of the Armenian, Greek and foreign quarters. It has been reported that the fire was started yesterday by Turkish regular troops in order to hide the massacres which had taken place. It is estimated in American sources that over a thousand people were killed during the night previous to the conflagration. Kerosene was used to set the flames going. The Turkish quarter is untouched. The American and French Colleges have been destroyed. The Y.M.C.A., the Y.W.C.A., the Near East Relief and all stores of food, together with large quantities of tobacco, have also perished.

Destroyers in the harbour are playing searchlights on the distracted and starving population.

Burnabat and Boudja, Greek and Armenian villages in the neighbourhood of Smyrna, have also been fired.

*Morning Post*. 16. 9. 1922 // The Martyrdom of Smyrna and Eastern Christendom. P. 141.

### Ruined Smyrna

Losses over £ 40,000,000

From John Clayton. By Special Arrangement with the *Chicago Tribune*

Smyrna, Tuesday Night  
(By Destroyer *Courier* to Constantinople)

All refugees desiring to leave Smyrna must quit the town before September 30<sup>th</sup>, according to a proclamation issued yesterday by the City Governor. Every opportunity is being given for women, children, boys

and men over forty-five years to take passage. All Armenian and Greek males between 18 and 45 are being concentrated in prisoner of war garrisons. The refugees remaining after the 30<sup>th</sup> will be sent into the interior. All merchandise and movable property left without owners has been ordered to be confiscated for the army by the same proclamation.

The Americans remaining at Smyrna to protect their properties have received every courtesy and consideration at the hands of Turkish officials. Tobacco stocks remaining will be shipped within the next few days. More than half of the tobacco crops have been saved.

The total damage by the fire is officially totaled here as \$ 200.000.000 (over £ 8.000.000), as I earlier estimated. The British losses will not pass \$ 8.000.000; the American losses not more than this amount; the French losses are lower.

With the evacuation yesterday of the fortieth thousand refugees, only 15.000 to 20.000 remain. These will be embarked as fast as ships can be obtained. Seven Greek ships entered the port to-day under the convoy of the U[nited] S[tates] S[h]ip *Sfain*t Lawrence, loaded and departed without being molested.

Meanwhile the condition of the refugee camps at Mitylene and Salonika is critical. The Americans are supplying five hundred bags of flour to Mitylene immediately, but the refugees must be removed soon to permanent camps until homes can be found for them.

*Daily Telegraph*. 28. 9. 1922 // The Martyrdom of Smyrna and Eastern Christendom. P. 147-148.

## INDEX DES NOMS

### A

Abdul Hamid II voir Abdülhamid II  
 Abdülhamid II - 7, 78  
 Agop - 42  
 Ali, pacha - 54  
 Ambroise - 41  
 Andréas A. - 10, 36-38, 58  
 Arakelian L. - 77  
 Araksi - 78  
 Argyropoulos G. - 55  
 Armao L. - 34  
 Ashe R. - 100  
 Atamian Y. - 77, 83  
 Atatürk voir Mustapha Kemal  
 Athanassakis - 37

### B

Balikjians - 77  
 Bakirdjian - 19  
 Baltzi T. - 48  
 Bentinck - 36  
 Bigot - 44  
 Blackler F. - 70  
 Blanc - 48  
 Bostantzoglou H. - 124  
 Brady A.E. - 93  
 Beauvoir Brock O., de - 94

### C

Charny I.W. - 9  
 Chirol V. - 64  
 Christ - 42, 71, 94  
 Chrysostome, Monseigneur - 31-33,  
 40-41, 70-71, 86, 94

Clayton J. - 27-28, 85-86, 91-92, 129  
 Clafin Davis C. - 65  
 Constantin I<sup>er</sup> - 24, 36  
 Crocker - 72-73  
 Cyrille - 41

### D

Dante A. - 8, 59  
 Davis, major - 105  
 Davis W.S. - 63  
 Demoyan H. - 10  
 Djemal, Pasha - 78  
 Djuvara T. - 37  
 Dobson C. - 26, 87, 94, 112  
 Dourmoussis E. - 8, 59, 63  
 Dubois, Monseigneur - 53

### E

Eassayan - 19  
 Enver, Pasha - 78  
 Epstein J. - 99  
 Euthyme de Zélon - 41

### F

Farlekas E. - 52  
 Farrère C. - 44, 61  
 Franklin Bouillon H. - 45, 50, 61

### G

Garnier J.-P. - 9  
 Gaspari C. - 45  
 Gervassius de Sébastée - 41  
 Ghazaryan H. - 7  
 Giordano - 48



Gonatas – 36  
Gordon – 100  
Graillet M. – 32  
Grégoire – 41  
Guillaume, baron – 36

## H

Hadkinson R. – 99  
Halil – 49  
Hamdi, bey – 41  
Hamid voir Abdülhamid II  
Hatcherian G. – 9, 76, 85  
Hemingway E. – 100-101  
Hepburn – 69  
Hoie – 98  
Horowitz L.L. – 9  
Horton G. – 8-9, 13, 63, 75  
Housepian M. – 8

## I

Iatridès G. – 42  
Icard J. – 30

## J

Jacobs – 68  
Jongh de, Madame – 30-31, 44, 69-70, 88  
Jongh de, O. – 30-31, 44, 69-70, 88  
Jongh, de H. – 31, 89  
Joseph M. – 35  
Jurudjoglou – 33

## K

Kadri, bey – 34  
Kasparian D. – 77  
Kemal, bey – 34  
Kharalambos – 62  
Khosrov – 77  
Kiazim, Pasha – 109-110  
Koutchouk Mustafa Kemal – 55  
Kouyoumdjian – 19  
Kramer – 110

## L

Lafontaine – 29  
Lagier, Monseigneur – 53  
Lamb H. – 16, 21, 70, 98  
Léontios – 41  
Loti P. – 61  
Luc – 57

## M

M. – 32, 49-50  
MacLachlan A. – 65, 72-73  
MacLaughlin – 105  
Malcolm J. – 13-15  
Malkidis T. – 58  
Maltass L. – 25  
Maniatéas E. – 49  
Manoussou J. – 34  
Marcilly, de – 36  
Maurice F. – 27  
Mélétios de Patara – 41  
Michailidis – 54  
Millo P. – 45  
Mills M. – 27, 34, 45, 91, 106, 116, 120-121  
Missir P. – 30  
Mousta, bey – 62  
Murcell, Pasha – 77  
Murphy, docteur – 30, 45, 70, 88  
Murphy, Madame – 30, 45, 98, 112  
Mustapha Kemal – 7-10, 13-14, 24, 28, 45, 56-57, 62-64, 66, 78, 94, 101, 107-108, 113-114, 118-119, 126  
Mustapha Khemal voir Mustapha Kemal

## N

Nersisyan M. – 8  
Noradounghian G. – 36  
Nourreddine, pacha – 22, 24, 31, 33, 40-41, 49, 67, 71, 87, 96, 112, 118  
Nureddin, Pasha voir Nourreddine, pacha

## O

Économos L. – 10, 85, 94, 100, 105  
Othman, dynasty – 78  
Ouchakov A. – 9

## P

Panaghia voir Vierge  
Papanikoli – 50  
Pittard E. – 61  
Poghosyan V. – 7, 10  
Polycarp – 71  
Ponce Pilate – 40  
Post W. – 24, 89, 106, 121  
Price W. – 29, 86, 88-89, 91  
Procopios – 41  
Puaux R. – 8, 21, 35

## R

Rahmi, bey – 84  
Reed C.A. – 72  
Reeves P. – 57  
Rhodes J.-B. – 25  
Righo J. – 34  
Roboly – 30

## S

Safrastyan R. – 7  
Saïd Soumad – 56  
Sakayan D. – 9, 76, 85  
Saki, bey – 55  
Saman – 32  
Scaliarino, Père – 32  
Scheffer A. – 54  
Selman, bey – 55  
Sevasly M. – 13-15, 36-38

Simon – 62  
Skéferis P. – 37-38  
Soularini, abbé – 52  
Soulié – 40, 47  
Stephenson – 22-23  
Sterghiadès – 46  
Steven – 30  
Sykes – 29, 88, 112

## T

Talaat, Pasha – 78  
Tamerlan – 51  
Tassi M. – 34  
Tebourouktzoglou – 124  
Tefik, bey – 41  
Thesiger – 109  
Tius P. – 34  
Tourian, Monseigneur – 42, 47  
Traglia – 40  
Treloar T.R. – 25-27, 30, 85-86, 88-89, 91, 111  
Treloar W. – 30, 111

## V

Vlastos – 36-38  
Vierge – 42

## W

Wallace – 86-87, 91, 108  
Whitall H. – 99  
Wilkinson – 110

## Y

Yervant voir Atamian Y.

## INDEX DES LIEUX

### A

Adramytti - 54  
 Ægean Sea - 90, 92  
 Aidin voir Aidin  
 Aidin - 40-41, 48, 51, 109  
 Aivali - 55, 60, 62  
 Aivaly voir Aivali  
 Akhisar - 76  
 Albanie - 78  
 Alexandria - 89, 105  
 Algérie - 15  
 America voir Amérique  
 Amérique - 38, 70, 74, 83, 127  
 Anatolie - 60  
 Angleterre - 16-17, 21, 25, 37, 51, 57, 99  
 Angora - 14, 22, 24, 31, 45, 47, 59-60, 62  
 Ankara voir Angora  
 Arabie - 78  
 Arménie voir Arménie  
 Arménie - 13, 78  
 Arménie Orientale - 7  
 Asie voir Asie  
 Asie Minor voir Asie Mineure  
 Asie - 8-9, 51, 57, 63, 75  
 Asie Mineure - 10, 36-39, 51-52, 57-58, 60, 62, 64, 66, 78, 92-93, 124  
 Athènes - 10, 15, 32, 36-38, 42, 45, 53, 58, 107-108, 113, 115, 117, 120-123, 126, 128-129  
 Athens voir Athènes  
 Atlantique - 57  
 Axari - 55, 60

### B

Babylone - 53  
 Balia - 55  
 Bali-Kesser - 56  
 Belgique - 36  
 Birmingham - 113  
 Bithynie - 41  
 Boudja - 30, 42, 44, 52-53, 69, 88, 99, 107, 122, 129  
 Boudjah voir Boudja  
 Bournabat - 29-30, 42, 44, 70, 88, 98-99, 107, 112, 122, 127, 129  
 Brousse - 42, 56  
 Budja voir Boudja  
 Buja voir Boudja  
 Burnabat voir Bournabat  
 Byzantine Empire - 63

### C

Caire - 29, 89, 118  
 Cairo voir Caire  
 Canterbury - 94-95  
 Cappadoce - 41  
 Carthage - 100  
 Carthago - 64  
 Chaldée - 41  
 Chesmé voir Tcheshmé  
 Chicago - 64  
 Chios - 109  
 Chypre - 21, 45  
 Cilicie - 7  
 Constantinople - 23, 25, 27-28, 42, 61, 63, 65, 108, 119, 124, 127  
 Cydonie - 41

### D

Dardanelles - 80  
 Denizli - 41  
 Dermintzik - 50

### E

Empire ottoman - 7-9  
 England voir Angleterre  
 Eolie - 41  
 Ephèse - 36-38, 41, 47, 52  
 Erevan - 7-8, 21, 76  
 Erythraean Peninsula voir Erythrée  
 Erythrée - 55, 109  
 États-Unis - 13, 16, 51, 58, 107, 130  
 Europe - 14, 20, 27, 37-38, 57, 83

### F

Foujer - 93  
 France - 19, 30, 35-36, 44-45, 48, 51, 53, 57, 99, 114

### G

Gènes - 52  
 Germany - 78  
 Gibraltar - 96, 99  
 Grande-Bretagne voir Angleterre  
 Grèce - 14, 24, 42, 51, 57, 92  
 Greece voir Grèce

### H

Hellade - 42  
 Hermus - 55

### I

Ikonion - 41  
 Indianapolis - 8, 75  
 Ionie - 41, 50  
 Istanbul - 76  
 Italie - 16, 48, 99, 114

### J

Japon - 38

### K

Kansas City - 8, 75  
 Karagazli - 55  
 Karahisar voir Kara-Hisar  
 Kara-Hissar - 56, 76  
 Kars - 7  
 Kéfissia - 44  
 Kensington - 29  
 Klagenfurt - 76  
 Koucloudja - 44, 123  
 Kut - 87, 112

### L

Lausanne - 36  
 London voir Londres  
 Londres - 9-10, 13-15, 30, 57, 94, 105, 109, 126

### M

Macedonia - 78  
 Magnésie - 52, 55, 60, 62, 76, 84  
 Malta voir Malte  
 Malte - 23, 27, 99, 111, 113, 115  
 Manisa voir Magnésie  
 Marache - 7  
 Marmara - 56  
 Marseille - 20, 23, 45  
 Mavromati - 55  
 Mersinli - 42, 44  
 Mitylene - 123, 130  
 Montréal - 9, 76, 85  
 Moschonissia - 41, 54  
 Moscou - 7, 9  
 Mylassa - 41

### N

Nantes - 50  
 Navarin - 57  
 Nazli - 40-41, 62  
 Near East - 63, 85, 94, 100, 125  
 New Brunswick - 9  
 New York - 8, 13, 24-25, 63, 75, 89, 101, 124

**O**  
 Occident – 47, 64  
 Odémisch – 50  
 Orient – 15, 53, 61, 64  
 Ottoman Empire voir Empire ottoman

**P**  
 Paradise – 74  
 Paris – 8-9, 15, 35, 37, 42, 53, 61, 63,  
 76, 90  
 Patara – 41  
 Pergame – 55  
 Phalère – 44  
 Piraüs – 108, 120, 123  
 Pisidie – 41  
 Point – 96, 109  
 Pont – 40-41

**R**  
 République Arménienne – 7  
 Rhodes – 44  
 Rodoupolis – 41  
 Roma – 15  
 Roumanie voir Roumanie  
 Roumanie – 37, 80  
 Russie – 51, 57

**S**  
 Saints-Anargyres – 50  
 Salonika voir Salonique  
 Salonique – 15, 43, 107-108, 130

Sébastée – 41  
 Seine – 45  
 Sevdikeyn – 123  
 Sèvres – 52  
 Sliema – 111  
 Souli – 54  
 Spain – 100  
 Syria – 78

**T**  
 Tcheshmé – 55, 96, 109, 118  
 Thrace – 78  
 Thrace Orientale – 51  
 Toulouse – 9  
 Tsandarli – 55  
 Tunisie – 15  
 Turquie – 7-9, 22, 29, 37-38, 44-45,  
 47, 50, 61

**U**  
 United States voir États-Unis

**V**  
 Vourla – 54-55, 60, 109  
 Vurla voir Vourla

**Y**  
 Yerevan voir Erevan

**Z**  
 Zélon – 41

## TABLE DES MATIÈRES

Varoujean Poghosyan Avant-propos.....7

### Première partie Les témoignages des contemporains

Télégramme reçu par la Délégation nationale arménienne.....	13
Miran Sevasly à la Délégation nationale arménienne .....	14
Miran Sevasly à la Délégation nationale arménienne .....	15
Rapport sur les événements de Smyrne (du 8 au 13 septembre 1922).....	16
Extraits de la brochure de René Puaux <i>La mort de Smyrne</i> .....	21
La destruction de Smyrne et les dernières atrocités turques en Asie Mineure.....	36
Extrait du livre de E. Dourmoussis <i>La vérité sur un drame historique.</i>	
<i>La catastrophe de Smyrne</i> .....	59
Extraits du livre de George Horton <i>The Blight of Asia</i> .....	63
Extraits du journal intime de Garabed Hatcherian <i>My Smyrna Ordeal</i>	
<i>of 1922</i> .....	76
Extrait de la brochure de Lysimachos (Economos) <i>The Tragedy</i>	
<i>of the Christian Near East</i> .....	85
Le témoignage du révérend Charles Dobson <i>The Smyrna Holocaust</i> .....	94
Extrait des souvenirs d'Ernest Hemingway <i>On the Quai at Smyrna</i> .....	100

### Deuxième partie Documents de la presse européenne

The Martyrdom of Smyrna .....	105
City of Smyrna in Flames .....	106
Fire and Massacre in the City of Smyrna.....	107
Last Days of Smyrna .....	108
Sacking of Smyrna.....	111
The Destruction of Smyrna.....	113
Hundreds of Dead Bodies in the Streets .....	115
The Massacres at Smyrna .....	115
Disorders in Smyrna .....	117
Origin of the Fires.....	118
Hopes not Fulfilled .....	119

Smyrna Burning.....	120
From our Special Correspondent.....	120
Night of Fire and Massacre.....	121
From our Correspondent.....	122
900 Armenians Shot.....	123
Turkish "Mistake".....	124
Deliberately Planned.....	125
Incendiary Bombs.....	126
From our Correspondent in the Near East.....	127
Latest Telegrams.....	128
Heavy Loss of Life.....	129
Ruined Smyrna.....	129
<b>Index des noms.....</b>	<b>131</b>
<b>Index des lieux.....</b>	<b>134</b>

**Վարուժան Պողոսյան**

**1922 թ. Զմյուռնիայի աղետը  
(փաստաթղթերի ժողովածու)**

Varoujean Poghosyan

**Le désastre de Smyrne de 1922  
(recueil de documents)**

**Համակարգչային ծնավորումը՝ ԱՆՏԱ Աղուզումցյանի**

Ստորագրված է տպագրության՝ 27.06.2011 թ.:  
 Թուղթը՝ օֆսեթ: Զափսը՝ 60x84 1/16: Հրատ. 7.8 մամուլ,  
 տպագր. 8.75 մամուլ + 16 էջ ներդիր = պայմ. 8.2 մամուլ:  
 Տպաքանակ՝ 300: Պատվեր՝ 40:

**ԵՊՀ հրատարակչություն, Երևան, Ալ. Մանուկյան 1**

**ԵՊՀ տպագրատուն, Երևան, Արվյան 52**



**Ouvrages personnels**

- Le coup d'État du 18 fructidor de l'an V en France, Erevan, 2004 (en russe)
- La première étape du génocide des Arméniens à travers le prisme de l'historiographie et de la pensée publique françaises (fin du XIX<sup>e</sup> – début du XX<sup>e</sup> siècles), Erevan, 2005 (en arménien)
- Les massacres des Arméniens de 1909 en Cilicie à travers le prisme de l'historiographie française, Erevan, 2009 (en arménien)
- Les Arméniens, compagnons d'armes de Napoléon : histoire et mythes, Erevan, 2009 (en russe)
- Les massacres des Arméniens de Marache en 1920 (recueil de documents). Documents réunis et présentés par *Varoujean Poghosyan*, Erevan, 2010 (en français et en anglais)
- Parmi les historiens (recueil d'articles et de comptes rendus), Erevan, 2011 (en russe et en français)
- La première étape du génocide des Arméniens à travers le prisme de l'historiographie et de la pensée publique et politique françaises (fin du XIX<sup>e</sup> – début du XX<sup>e</sup> siècles), deuxième édition, refondue et complétée, Erevan, 2011 (en arménien)

**Direction d'ouvrages**

- A. Ioannissian, Études inédites, Erevan, 2009 (en russe)
- G. Brézol, Les Turcs ont passé là... Recueil de documents, dossiers, rapports, requêtes, protestations, suppliques et enquêtes établissant la vérité sur les massacres d'Adana en 1909, Erevan, 2009 (en français)
- A. Adossidès, Arméniens et Jeunes-Turcs. Les massacres de Cilicie, Erevan, 2011 (en français)

**Traductions du français en arménien**

- A. Beylerian, Les grandes puissances, l'Empire ottoman et les Arméniens dans les archives françaises (1914-1918), t. 1-2, Erevan, 2005
- M.-A. Chevalier, Sur l'histoire des relations de l'Arménie Cilicienne avec les ordres religieux-militaires, Erevan, 2007.

